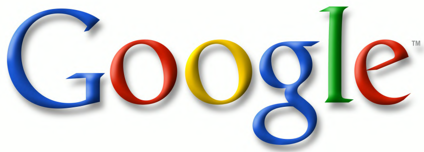





manners : makyth : man





LE CHATEAU

DE BRANDIS.

---

by Georges [illegible]

TOME I.



GENÈVE,

IMPRIMERIE DE CH. GRUAZ,

Rue du Puits-Saint-Pierre.

1837

LE

Château de Brandis.

Vully, canton de Vaud, le 3 juin 1808.

Les souvenirs sont tristes; heureux, on pense à l'avenir, on forme des plans, on v en avant; mais lorsqu'on regarde derrière soi, c'est qu'on est découragé, c'est que le présent mécontente et que l'avenir offre peu d'espérances. Depuis quelques jours je suis livré à l'empire des souvenirs; comment pourrait-il en être autrement en revenant après quatre ans d'absence habiter la campagne où j'ai passé une grande partie de ma vie, où j'ai été entouré de parents, d'amis, et où je me trouve seul ?

Les premiers jours de mon arrivée j'ai été occupé d'arrangements et de comptes, maintenant tout est fini. Délivré d'affaires qui m'étaient pénibles, j'ai été revoir seul les environs, j'ai traversé de belles prairies, où la verdure, l'odeur des fleurs, le bourdonnement des insectes, peignent si vivement l'été ; je me suis rappelé les joies de mon enfance, et les émotions d'un âge moins éloigné. Certainement le sentiment de la vie qui s'écoule, qu'elle ait été heureuse ou non, a quelque chose de mélancolique. Ils sont passés ces jours d'autrefois, et ils ne reviendront plus ; on ne peut plus dire : Je ferai ceci ; je suivrai cette carrière ; il est trop tard maintenant, et si on se surprend encore à imaginer des plans, on se rappelle bientôt que ce ne sont que des rêves : il faut les reporter sur ceux que nous aimons et qui nous suivent. Puissent-ils être plus sages que nous et mieux profiter des années qui passent si vite !

Au détour d'un chemin, j'ai vu de loin venir le pasteur de Vully sur son cheval Isabelle, se

promenant, comme il y a quatre ans, comme il y a six ans, sur le même cheval; cette régularité dans les habitudes, cette fixité dans sa vie, tandis que tout a changé pour moi, m'ont fait envie. Isabelle était connue de toute la paroisse, et les amis de la maison, après avoir demandé au ministre des nouvelles de sa femme et de son fils, ajoutaient souvent : Et Isabelle? Cette vieille amie de la maison m'a paru seulement avoir la tête un peu plus basse et le trot encore plus lent qu'avant mon départ pour Paris. Je me suis arrêté, le cheval comprenant mon intention s'est arrêté aussi : C'est M. Jenhars, s'est écrié le Pasteur abandonnant les rènes; il est descendu, il m'a embrassé, il a voulu absolument me conduire chez lui, marchant à pied à côté de moi. Depuis mon arrivée, un sentiment irréfléchi m'avait porté à éviter les gens que j'avais connus, mais l'accueil de M. Guirand a été si amical, que je me suis reproché ce sentiment. Je l'ai retrouvé le même que je l'avais laissé, avec sa manière franche et bienveillante; sa femme

m'a parlé d'Adélaïde avec un intérêt qui m'a touché ; ils m'ont retenu à passer la soirée, et m'ont engagé à venir souvent les voir ; ils sont seuls aussi, leur fils les a quittés pour achever ses études à Lausanne. M. Guirand a tant de calme et de piété, qu'on se fait du bien avec lui. Certainement on gagne à ne pas rester enfermé dans le cercle étroit de ses pensées. Il ne faut pas vivre toujours seul. L'homme a besoin de distraction, de conversation ; il a besoin d'entendre la voix de ses semblables.

4 juin.

J'ai passé la journée à mettre en ordre d'anciens papiers. J'ai trouvé une grande masse de lettres de différentes époques, je me suis enfoncé dans cette correspondance et j'ai vécu pendant quelques heures à cinquante ans en arrière. Que de récits, d'explications, de grandes et importantes affaires dont la trace est perdue ; avec quelle vivacité on en parle cependant ! Mon grand-père se décide à quitter

le service militaire; on pense à mettre un enfant au collége; cet enfant, c'est mon père. C'est un immense secret qu'il faut cacher très-long-temps. Le mariage d'une jeune fille... puis-je l'avouer, maintenant que cette jeune personne est morte depuis trente ans? Et nous aussi, nous passerons avec nos grandes occupations, nos soucis et nos peines. La feuille que j'écris, si le hasard la conserve, sera un papier antique, qui amusera celui entre les mains de qui elle tombera.

J'ai retrouvé dans les écrits plus récents, un journal que j'écrivais avec beaucoup de détails sur les développements et le caractère de ma fille. C'était après le terrible événement qui bouleversa ma vie. Alors je me consacrai entièrement à Adélaïde, elle devint l'unique intérêt de mon existence : que d'inquiétudes je me faisais sur sa santé, je parle de ses leçons, de ses progrès, de son affection pour moi; je n'oublie pas de raconter ses mots remarquables. Ce journal m'a tour à tour touché et amusé; je veux le continuer puisque j'en ai le

temps. Il y a dans la relation d'un père avec sa fille, une nuance qui n'existe pas entre un père et son fils; plus d'égards et moins de familiarité. Il y a dans les manières d'une petite fille une certaine adresse, une douceur, quelque chose d'insinuant. Son babil, ses caresses, les moyens qu'elle mettait en œuvre pour plaire et séduire avaient un grand pouvoir sur moi, et je m'étends longuement sur ce sujet dans mon journal. Elle connaissait déjà le moyen d'obtenir ce qu'elle désirait; elle prenait trop d'empire sur moi. Quelquefois cependant, honteux de ma faiblesse, je m'armais de sévérité, je cuirassais mon cœur; je me refusais à ses fantaisies, je la grondais; je la punissais même à son grand étonnement, à sa grande indignation, mais ensuite, j'étais si malheureux de son chagrin, que je cherchais à me faire pardonner moi-même.

Ma réputation fut bien vite faite dans les environs; on parla d'abord de cette grande indulgence à la bonne : — Que voulez-vous, répondait-elle; monsieur veut qu'on ne la



contrarie en rien? Ensuite ce fut mon tour. Il y a peu de parents qui n'aient éprouvé ce genre d'épreuve, d'avoir des conseils à recevoir de tout venant, sans que ceux-ci fassent attention aux circonstances particulières et au caractère de l'élève. Des dames qui n'avaient jamais eu d'enfants, voulaient me communiquer leurs principes d'éducation. Il est clair, disaient-elles, que c'était moi qui obéissais et la petite qui commandait, la chose sautait aux yeux; tout le monde en faisait la remarque. Des parents, dont la famille avait assez médiocrement réussi, venaient me dire en confidence comment ils s'y étaient pris pour corriger tel défaut, pour combattre telle disposition dont ils avaient cru voir les germes chez Adélaïde. Ces observations me piquaient d'autant plus qu'elles étaient fondées. Il fallait prendre un parti, je sentais moi-même que les choses ne pouvaient rester telles qu'elles étaient; après beaucoup de réflexions, je me décidai à mettre ma pauvre fille en pension. Le ciel m'a dirigé dans le choix de la maîtresse; il m'en a fait

trouver une telle que j'aurais pu la désirer.

Le caractère d'Adélaïde s'est assoupli et s'est formé; elle a fait quelques progrès dans ses études. Lors de mon dernier passage à Genève, j'ai jugé que je n'avais rien de mieux à faire que de la laisser chez une personne qui mérite toute ma confiance.

5 juin.

Après le départ de ma fille, je me trouvai bien isolé, je voulus me livrer à un nouveau genre de vie; j'essayai de l'agriculture, de l'étude, de la société. Las de tout cela, je pris enfin le parti de voyager; l'isolement, l'inoccupation, le manque d'intérêt, me conduisirent là où tant de gens oisifs se jettent : à Paris. Je ne sais quel triste concours de circonstances me poussa peu à peu dans les spéculations d'argent, moi qui n'en avais nullement le goût. J'étais entouré de gens dont c'était la principale affaire; j'entendais parler de gains considérables, je résolus d'essayer; d'abord ce fut ti-

midement ; on riait de ma prudence. Malheureusement, le succès me fit regretter de n'avoir pas été plus hardi, et je me crus un grand financier. Je possédais une fortune suffisante et je n'avais nul besoin de l'augmenter ; mais une fois lancé dans cette carrière où je n'avais vu qu'une distraction, je ne sus pas m'arrêter.

J'obtins d'abord ce que je désirais et j'augmentai ma fortune ; la pensée de voir ma fille une riche héritière, la plus riche peut-être de son pays, me flattait, mais il était presque impossible que les revers n'arrivassent pas aussi : ils fondirent sur moi d'une manière inopinée. Il y eut une crise financière ; je fis de grandes pertes, j'avais des craintes encore plus grandes et on me félicitait de mes succès que j'aurais beaucoup donné pour n'avoir jamais entrepris de spéculer. Malheureusement, je n'avais pas une idée nette de ma position, je craignais de mettre mes affaires en règle et je vivais dans une pénible incertitude. Une perte nouvelle, des engagements à remplir, me firent sentir

l'urgente nécessité d'arracher le bandeau dont je voulais me couvrir.

Je me rappelle l'émotion avec laquelle je commençai ce travail; elle augmentait à mesure que j'approchais du résultat; avec quelle terreur je découvris que je devais plus que je ne possédais; je cherchai à me rassurer, je voulus recommencer mon compte, mais en vain, mon trouble ne me le permit pas.

Quelle nuit que celle qui suivit cette horrible découverte; je me voyais déconsidéré et implorant de la pitié de mes créanciers quelques secours pour ma pauvre fille dont je venais de détruire l'avenir; pour moi je m'éloignais, je partais pour l'Amérique, je consacrais le reste de ma vie à un travail pénible afin de gagner la subsistance de mon enfant ainsi que la mienne. Quel avenir!

Je me décidai à aller avouer ma position à la personne qui m'inspirait le plus de confiance; c'était un homme qui entendait les affaires et qui y avait eu des succès. Il jouissait de la réputation d'une grande probité; d'abord je

l'avais consulté, ensuite je m'étais éloigné de lui parce que je savais qu'il blâmerait mes entreprises. Dans tout autre moment, aller confier mes folies à un étranger m'aurait beaucoup coûté, mais alors j'étais trop heureux de trouver quelqu'un qui voulût bien me donner des conseils. L'instant où je me présentai devant cet homme froid et flegmatique, lui faisant l'aveu de mes craintes avec trouble et presque de l'égarement, ne sortira jamais de ma pensée : il m'écoutait sans m'interrompre, sans me donner de ces consolations banales dont j'aurais eu un si grand besoin : J'espère, me dit-il enfin, que vous vous exagérez votre position ; au reste, je ne puis rien décider dans ce moment, remettez-moi vos livres, je vous promets de m'en occuper dans la journée ; revenez demain à cette heure-ci.

On comprend avec quel sentiment j'arrivai le lendemain ; je n'étais pas encore entré que mes yeux cherchaient à lire mon sort dans les siens, il me sembla qu'une heure s'écoulait avant qu'il prît la parole. — Vous vous êtes

trompé dans vos calculs, monsieur, me dit-il; loin que le passif l'emporte, il y a un excédant. Il continua, mais je n'en entendis pas davantage. Je ne serai pas déshonoré, pensai-je, et ma fille ne sera pas dans la misère; une montagne cessa de peser sur mon cœur. — Comme je le disais, répéta-t-il, comprenant que je n'avais pas suivi ses paroles, vous ne feriez perdre à personne si vous arrêtiez vos comptes aujourd'hui même. J'aurais voulu me jeter à son cou, le couvrir de mes larmes, lui dire : Vous êtes mon sauveur, je vous dois plus que la vie; cependant je me contins.

Malheureusement, ajouta-t-il, cet excédant est peu considérable; cependant, outre les propriétés que vous avez en Suisse et dont je ne connais pas la valeur, il vous restera quelque chose. — Tenez, voyez le compte que j'ai dressé en mettant les choses au pis. Votre erreur vient de deux causes; d'abord vous avez donné un prix trop faible à quelques valeurs, ensuite vous avez fait, à la fin surtout, plusieurs erreurs de calcul. — Etes-vous bien

sûr, monsieur? — Très-sûr, j'ai fait deux fois tous les comptes, et je suis arrivé au même résultat; j'ai passé une partie de la nuit à m'occuper de vous. Maintenant que je vous ai tiré d'inquiétude, voulez-vous un conseil? — Ah! donnez, je le suivrai aveuglément. — Si vous étiez un homme plus accoutumé aux spéculations, vous ne vous effraieriez pas de cette bordée; combien il y en a qui, plus mal placés que vous, conservent leur sang-froid. Je vous dirais : attendez que cette crise soit passée; mais dans l'état où je vous vois je ne saurais vous le conseiller; on devine facilement, monsieur, permettez-moi de vous le dire, que vous êtes novice en affaires; on pourrait aussi s'en douter par la nature de celles qu'on vous a engagé à faire. La position d'un homme délicat, dans un pareil tripot, est toujours fâcheuse; croyez-moi, sortez au plus vite de tout ceci. — Quelque peu qui me reste, lui dis-je, je me trouve maintenant très-riche, je vais tout de suite..... — Un moment cependant, il ne faut pas non plus céder à un mou-

vement d'épouvante irréfléchi. Voulez-vous me confier la liquidation de tout ceci, je vous promets d'agir comme pour moi-même, j'y mettrai plus de sang-froid que vous et je ne hasarderai rien; les choses peuvent s'améliorer; calmez-vous et laissez-moi le soin de tout. Je ne pus que faiblement exprimer ma reconnaissance à celui qui me tendait la main pour me retirer du précipice.

J'étais impatient d'être seul, je rentrai précipitamment chez moi, je me jetai à genoux pour remercier Dieu. Quel calme après tant d'émotions! Ma bonne Adélaïde, ton sort ne sera pas changé. Ah! tout ce qui me restera sera pour toi, je ne te quitterai point. Ma joie surtout fut extrême quand je vis que je pouvais garder Vully qu'elle aimait tant. Je brûlais d'envie de me retrouver dans ce séjour de paix, loin des agitations, des idées fatigantes de gain et d'ambition, des jours sans calme, des nuits sans sommeil. Je me transportais sous cette allée de chênes où j'avais vu mon père, où ma fille avait été élevée. Après tant d'orages,



quel repos délicieux ! Cependant je pensai que cette campagne était trop considérable, qu'elle était une propriété de luxe, menée pendant mon absence avec assez de négligence. Je résolus de la diminuer ; j'écrivis dans ce sens à mon gérant, et en arrivant ici j'ai terminé la vente d'une partie du domaine. Il me reste maintenant quatre mille francs de rente dont plus de la moitié est absorbée par les dépenses pour ma fille ; avec le reste, je puis facilement....

J'ai été interrompu hier par M. Guirand. — Puisque vous ne voulez pas absolument venir chez moi, m'a-t-il dit, il faut bien que je vienne vous chercher. Toujours seul, mon cher monsieur? avez-vous donc oublié vos amis ? — Je m'excusai sur mes occupations. — Je sais, en effet, dit-il, que vous avez eu beaucoup d'affaires ; puis il resta un moment sans parler. Je veux franchement, ajouta-t-il, vous dire le motif qui m'amène : ma femme et moi nous

avons remarqué que vous étiez sérieux, bien plus sérieux qu'autrefois ; ce peut être l'effet de l'âge, ce peut être aussi le résultat de quelque peine que vous ne voulez confier à personne ; dans ce cas-là, oubliez ce que je viens de dire, mais la pensée m'est venue que si vous aviez quelques chagrins, cela vous soulagerait de les confier à un homme qui vous est attaché. — Mon cher monsieur Guirand, je suis touché de votre amitié. Je ne veux point vous faire un mystère de ce qui me préoccupe et qui doit être connu tôt ou tard, qui l'est déjà peut-être ; vous me mettez à l'aise en m'engageant à en causer avec vous. J'ai fait de grandes pertes, mais ce ne sont que des pertes d'argent et que l'on doit oublier. Je lui racontai alors ce que j'écrivis hier. Après de si vives inquiétudes, je devrais m'estimer heureux. Cependant, quand je me suis vu obligé de morceler cette campagne, que j'ai entendu tout le monde s'étonner d'une mesure dont seul je puis juger la nécessité, lorsque j'ai été obligé de me soumettre à tant de réductions, mon orgueil a été

humilié, j'ai craint les propos qui se tiendraient à cette occasion, ainsi que les questions qu'on pourrait me faire; ne croyez pas que je vous mette dans le nombre de ceux que je redoute, je vois le sentiment qui vous anime; mais je pense trop souvent que par ma propre faute j'ai perdu les deux tiers de ma fortune, gâté mon avenir et celui de ma fille; je me reproche d'avoir si vite oublié mes angoisses. Vous allez me gronder, monsieur le Pasteur, vous aurez raison. — Je ne vous gronderai point, monsieur Jenhars, dit-il avec son indulgence ordinaire, je ne suis nullement étonné de ce que vous éprouvez, c'est une suite de fatigues et de toutes vos émotions; à notre âge il faut un peu de temps pour s'habituer à un genre de vie différent de celui que l'on a mené long-temps; l'air pur et la vie de la campagne vous remettront bientôt. Je ne vous dirai pas que dans l'état de médiocrité où vous vous trouvez, vous possédez un revenu double du mien, moi qui ai toujours eu le nécessaire et qui n'ai jamais désiré davantage; ce rapprochement ne serait pas

juste, parce que ayant été accoutumé à beaucoup plus d'aisance que moi, vous devez la regretter. — Ah ! ne dois-je pas porter la peine de mon imprudence ! — Considérez combien Dieu vous a laissé de biens ; vous l'avez senti vous-même, ce qui vous est resté de votre fortune vaut dix fois, cent fois ce que vous avez perdu, puisque c'est pour vous le nécessaire. Vous avez une fille que vous chérissez, une enfant qui fera la joie de votre vie, si une maladie..... — Arrêtez, monsieur le Pasteur, n'en dites pas davantage, pardonnez-moi une faiblesse que je vous ai confiée et qui ne peut résister à la plus simple réflexion. — C'est bien, et pour commencer, venez demain passer la journée à la Cure, vous savez que nous dînons de bonne heure, nous aurons le loisir de parler de l'ancien temps. Vous me le promettez? — Avec qui puis-je être mieux qu'avec vous? — Adieu donc : Je vous remercie de votre confiance et je vous quitte soulagé.

20 juin.

Voici deux lettres qui m'ont fort occupé. La première est de ma fille.

Mon cher Père,

Il y a long-temps que j'ai le projet de vous écrire pour vous communiquer une demande à laquelle je pense beaucoup, et surtout depuis votre dernière visite. Il y a quatre ans que je suis en pension; j'ai seize ans et demi passés; ne serait-ce pas le moment de me faire revenir à la maison? A la bonne heure, quand vous viviez à Paris; mais à présent que vous êtes seul à Vully, pourquoi me laisser ici? N'ai-je été éloignée de vous assez long-temps?

Autrefois, j'avais des amies chez mademoiselle Desgranges. Elles sont toutes parties maintenant, et je reste avec des petites qui ont deux ou trois ans de moins que moi. J'ai appris un peu de musique, un peu de dessin, un peu d'anglais. Tout cela, je pourrais le continuer auprès de vous. Je lis l'histoire ancienne

de Rollin pour la seconde fois, j'en suis déjà à la troisième guerre punique. Je sais par cœur les rois de France de la troisième race ; les autres sont si anciens qu'on ne s'en occupe guère. Je sens que je n'apprendrai plus rien ici, tandis qu'en lisant le soir avec vous, je ferai de rapides progrès. Je transporterai aussi le piano que vous m'avez envoyé de Paris et je vous ferai de la musique. Mon cher père, cela ne vous amusera-t-il pas ? Car, le peu que je sais, à qui doit-il servir, si ce n'est à vous ? Il m'a semblé, la dernière fois que je vous ai vu, que vous étiez triste ; cette idée me tourmente; je vous aime tant, que je vous égaierai. Je pense continuellement à la vie que nous mènerions dans notre jolie campagne, nous serions si heureux ensemble, je n'aurais plus rien à désirer dans ce monde. Ce bonheur serait si grand que je ne sais ce que je ferai si vous m'ôtez cette espérance. Ah ! mon père, vous avez toujours été si bon pour moi, je vous en conjure, ne me refusez pas.

Deux jours après j'ai reçu la lettre suivante de la dame chez laquelle elle est en pension.

Monsieur !

Adélaïde m'a dit qu'elle vous écrivait ; elle ne m'a pas caché le but de sa lettre, elle m'a offert de me la laisser lire : il n'est pas dans son caractère de rien faire sans qu'elle en puisse dire le motif. Pensant, monsieur, d'après la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous il n'y a pas deux mois, que cette lettre pourrait contrarier vos plans, j'ai voulu vous en parler avant que vous ayez pris une détermination.

Adélaïde a en général une grande persistance dans son opinion lorsqu'elle la croit fondée, et c'est déjà un motif de céder à sa demande ; j'ajoute que dans ce cas-ci elle a raison. Mademoiselle votre fille a dépassé l'âge des jeunes personnes auxquelles je donne des soins, ce qui peut nuire à ses progrès ; un motif beaucoup plus fort chez elle, c'est qu'elle croit que maintenant sa place est auprès de vous.

Elle m'a dit souvent qu'elle vous avait trouvé changé et sérieux, elle aurait un vif désir de vous soigner; avec l'extrême dévouement qu'elle a pour ceux qu'elle aime et pour vous, monsieur, qui à juste titre êtes à une si grande distance au-dessus de tous les autres dans ses affections, la retenir ici, ce ne serait pas bien peut-être.

Quant à moi personnellement, je désirerais que la chose eût lieu comme le désire Adélaïde. Elle a un caractère charmant malgré ce que j'ai pu vous dire de la fixité de ses idées dans de certaines occasions. A son début dans ma maison, elle m'a donné beaucoup de peine, ensuite ma tâche est devenue toujours plus facile; depuis long-temps elle n'était plus qu'agréable pour moi. Mais je suis sûre que si on prolongeait le séjour de mademoiselle Jenhars ici contre son vœu, l'harmonie et la confiance qui règnent entre nous s'altéreraient. Il me serait pénible de voir porter atteinte à des sentiments que je tiens à conserver.

J'ai cru de mon devoir, monsieur, de vous

présenter ces réflexions; si vos convenances ne vous permettent pas encore de rappeler mademoiselle votre fille, je crois qu'il faudrait choisir une maison consacrée à de jeunes personnes plus avancées; si cette idée était celle à laquelle vous vous arrêtiez, je me ferais un devoir de vous aider à trouver l'établissement qui répondrait à vos vues.

Recevez, etc.

Félicité Des Granges.

Que je suis heureux d'avoir auprès de moi un homme d'aussi bon conseil que M. Guirand; dans la perplexité où ces deux lettres me jetaient, je suis allé le chercher. — Il ne s'agit plus, mon cher Pasteur, de ma fortune, lui ai-je dit; voici bien une autre affaire! Mademoiselle Adélaïde s'est mis dans la tête de revenir ici, et je ne sais quel parti prendre; sa maîtresse elle-même me conseille de la retirer de chez elle. Je vous apporte ces deux lettres; lisez-les, je vous prie, avec attention, vous me direz ensuite ce que je dois faire.

— Eh bien ! me dit M. Guirand après avoir fini sa lecture, qu'y a-t-il donc qui vous embarrasse si fort, je ne vois rien là que de très-naturel et de très-convenable. — C'était une grande sécurité pour moi de savoir ma fille chez mademoiselle Des Granges, qui avait toute ma confiance ; il paraît que cela ne peut continuer ainsi. Il faut chercher une autre maison : qui sait si je serai aussi heureux ?— Cette maison sera facile à trouver, puisque ce sera celle de son père. — Croyez-vous que je puisse penser à faire revenir Adélaïde ? — Il n'y a pas un mot dans la lettre qui ne soit judicieux et bien pensé. — Mais rappelez-vous toutes les clameurs, tous les brocards que mes tentatives d'éducation ont fait pleuvoir sur moi. — Mademoiselle Adélaïde a maintenant dix-sept ans ; ce n'est plus une petite fille à élever, c'est une jeune personne à diriger ; l'important pour elle n'est plus de faire des leçons, mais d'avoir des devoirs à remplir. Voyez avec quelle instance elle demande la place qui doit être la sienne.— Mais ici, dans

cette solitude, sans amie; cette vie sérieuse, bonne pour un homme de cinquante ans, et non pour une jeune fille qui commence sa carrière. — Il ne paraît pas qu'elle la redoute, relisez sa lettre. Allez chercher mademoiselle votre fille ; dans un mois vous me direz si vous vous trouvez bien de mon conseil. — Mon cher Pasteur, je ne demande pas mieux que d'être convaincu ; je me combattais moi-même, j'avais besoin de votre assentiment avant de me laisser aller à cette idée; mais vous me l'ordonnez, il faut obéir.

Je suis revenu très-content chez moi. La pauvre Adélaïde, quelle joie ! Combien il m'aurait été pénible de résister aux expressions si tendres de sa lettre ! Je n'ai cependant rien dit à M. Guirand qui pût lui faire entrevoir ce qui était au fond de mon cœur. Pour ne pas agir à la légère, je n'ai point écrit à Adélaïde mon assentiment complet ; je lui ai dit que je réfléchirais à ce qu'elle me demandait, et que dans quelques jours j'irais en causer avec elle. J'ai été plus franc avec Mlle Des Granges en la

remerciant du conseil désintéressé qu'elle me donne.

9 juillet.

Je ne sais pourquoi les parents se croient obligés de faire des mystères à leurs enfants; je suppose que je n'avais retardé de dire ma résolution à Adélaïde que pour avoir le plaisir de la lui annoncer moi-même et de jouir de sa surprise, mais je n'ai pas été le plus fin. La petite espiègle m'avait deviné; dès qu'elle m'a aperçu, elle s'est jetée à mon cou en s'écriant: Mon père, vous m'emmènerez, je le sais fort bien; je l'ai vu à la mine de mademoiselle Des Granges, je suis sûre que vous le lui avez écrit; dites-moi vite que oui, mon père! c'est décidé, n'est-ce pas? c'est décidé. J'ai été surpris que mon secret eût été découvert et ma diplomatie mise en défaut. — Parlez donc, pourquoi me le cacher, si vous voulez bien me faire ce plaisir, mon père? Oh! vous riez, je le vois, vous m'emmènerez avec vous. —

Que pensez-vous que je doive faire? dis-je en me tournant vers Mlle Des Granges. Croyez-vous, mademoiselle, qu'Adélaïde soit assez avancée pour se passer de maîtresse? — Je crains, dit la dame, que l'extrême vivacité qu'elle montre dans ce moment, vous fasse penser, monsieur, que le temps n'est pas encore venu; je dois vous dire cependant, que dans d'autres occasions elle se montre plus raisonnable. D'ailleurs, mademoiselle votre fille est décidée à vous accompagner; depuis deux jours elle a fait tous ses paquets; elle ne prend plus de leçons, tant elle a envie de me quitter. — Ah! ma bonne demoiselle Des Granges, je vous aimerai tant quand je ne serai plus chez vous! Ce mot nous fit rire et amena la déclaration officielle qu'elle attendait. La joie si vive d'Adélaïde me fit venir les larmes aux yeux; c'était une exilée qui rentrait dans son pays où, suivant le cours ordinaire des choses, elle eût dû passer son enfance. Pauvre fille, pensai-je, quel est le motif d'un si grand bonheur? Revenir dans une maison

où tu ne trouveras plus de mère, point de frère, point de sœur, point de compagnes de ton âge, à côté d'un père âgé et sérieux, avec une fortune au-dessous de la médiocrité. Ah! puisse ce sentiment de joie durer longtemps!

Nous sommes partis ce matin de Genève; il faisait très-chaud; quand nous sommes rentrés dans la voiture, après le dîner, Adélaïde s'est endormie. Tandis que nous montions la colline, je considérais la figure de cette enfant que je conduisais dans une maison étrangère, il y a quatre ans, incertain du succès de cette grande détermination, et que Dieu a bénie. Quatre années à cet âge amènent bien des changements. Ce n'est plus une petite fille quelquefois capricieuse et mutine, c'est une jeune personne sachant causer et exprimant ses impressions avec vivacité; c'était la compagne de ma vieillesse que je ramenais auprès de moi. Le séjour à la pension ne lui a pas ôté son naturel; elle a de la grace dans ce qu'elle fait et dans ce qu'elle dit; ses yeux ont beau-

coup d'expression et de gaîté, cependant son regard est fort doux; sans être très-jolie, sa figure doit plaire : je sais bien qu'un père n'est pas difficile. La chaleur donnait à son teint de l'animation, ses cheveux se déployaient d'une manière gracieuse. Les inégalités de la route la dérangeaient dans son sommeil, un cahot la rejeta près de moi; sans ouvrir les yeux, elle appuya sa tête sur mon épaule, elle passa son bras autour de mon cou et elle continua à dormir, sûre de l'appui qu'elle avait trouvé. J'avais un grand plaisir à veiller sur elle; j'écartai son chapeau qui la gênait, je la couvris de mon ombre, je repoussai doucement les boucles qui flottaient sur son visage. Quelques moments après elle se réveilla. — Quel long sommeil je viens de faire, s'écria-t-elle; mon pauvre père, combien je vous gênais, il fallait vous débarrasser de moi; mais où sommes-nous? ajouta-t-elle en regardant de tous côtés. Nous voilà bien loin du lac; regardez la charmante vue : cette eau bleue, ces barques, les Alpes dans le fond; ah! le beau

pays que le nôtre. Peu à peu elle reconnut la route, les maisons, les villages, les arbres; sa joie augmentait à chaque instant : Voilà la prairie, voilà le petit bois; voilà le toit de la maison!

Le jardinier vint ouvrir la porte de la voiture. Marguerite, qui avait connu Adélaïde autrefois, était devant la porte. Adélaïde l'embrassa et s'élança dans la maison. Dirai-je que ma joie fut un peu troublée par des souvenirs, des comparaisons, des regrets? Il me sembla que notre habitation avait quelque chose de solitaire et de sérieux; c'était un beau jour, mais ce n'était pas un jour de fête; personne pour célébrer le retour de ma fille après une longue absence : deux vieux domestiques seulement pour la recevoir. Il y a seize ans, au moment de sa naissance, tout était différent.

J'ai cru que je devais avoir une conversation avec Adélaïde sur la position dans laquelle je me trouve; je voulais lui dire franchement les

causes de la diminution de notre fortune. J'avais sans doute en commençant un air grave, car j'ai vu tout à coup sa figure prendre une expression sérieuse. — Vous m'avez fait peur, mon père ; j'ai cru qu'il était question de choses importantes et je vois qu'il ne s'agit que d'argent. — Ce n'est pas à ton âge, ma chère enfant, qu'on comprend l'importance des pertes de ce genre ; je te le répète, c'est en pensant à toi qu'elles me sont pénibles, tu souffriras de mon imprudence. — Je vous en conjure, ne me dites pas cela ; qu'est-ce que cela me fait, à moi, j'ai été accoutumée à un genre de vie fort simple. — Et cependant, quand tu verras autour de toi des gens riches comme tu aurais dû l'être toi-même, quand tu auras des fantaisies que je ne pourrai t'accorder ? — Oh ! je vous promets de ne rien demander. — Cette promesse de ma fille m'attrista. Tout à coup sa physionomie s'anima : — Il me vient une idée ; puisque nous sommes si pauvres, je pourrai travailler, je donnerai des leçons de musique et de dessin ; je gagnerai

au moins l'argent que vous avez dépensé pour moi, et cela m'encouragera à apprendre davantage. — Non, ce n'est point ce que je te demande. — Oui, des leçons! continua Adélaïde entraînée par sa pensée; il est bien juste que je rende aux autres tout l'ennui qu'elles m'ont donné. Ah! si je l'avais prévu, combien je me serais plus appliquée. Quel bonheur de pouvoir faire quelque chose pour vous, mon bon père! — Si tu parles toujours, je ne pourrai achever ma phrase. Je te le répète, Adélaïde, il n'est pas question de tout cela. Voilà l'habitation de ma famille qui nous a été conservée; je ne pense point à renvoyer les domestiques que tu as vus ici. Nous avons abondamment de quoi fournir à tous les besoins de la vie. — Et alors, mon père, que nous manque-t-il? — Tu pourras voir aux jeunes personnes de ton âge des parures plus élégantes que les tiennes; nous n'avons point d'équipage, il faudra en louer un quand nous aurons l'envie de faire quelque course. Deux domestiques seulement: Jaques le jardinier et Marguerite; c'est elle

qui te servira de femme de chambre. — A Genève, je n'en avais point, je m'habillais seule, j'arrangeais ma chambre; toutes les pensionnaires faisaient de même : mon père, nous sommes fort riches. En vérité, je suis presque fâchée d'être obligée de renoncer à mon plan; cela m'aurait fort amusée de travailler pour gagner ma vie et la vôtre.

15 août.

Quand j'étais seul ici, chaque soir je récapitulais les impressions de la journée, je trouvais du plaisir à passer en revue les pensées mélancoliques qui m'avaient occupé; à présent que j'ai moins besoin de me replier sur moi-même, je néglige ce journal. Ce serait une ingratitude cependant de ne pas reconnaître combien je suis heureux. Adélaïde a répandu la gaîté dans la maison : elle a cent projets d'amélioration intérieure et rurale; elle séduit par son entrain. Dès le premier jour, elle a su prendre une bonne manière d'être avec les

domestiques, qui l'aiment beaucoup ; le soin de la maison, du jardin, de la basse-cour, prend tout son temps ; c'est une bonne petite fermière. Il ne m'a pas paru qu'elle ait encore donné suite aux vastes projets d'étude dont elle parlait en quittant la pension. Ses livres sont fort bien rangés dans sa chambre, mais elle les déplace peu ; la saison est si belle, la journée est toujours si bien remplie, que je ne me sens pas le courage de l'arracher à ses amusements. J'attendrai l'automne et les longues soirées, pour commencer des lectures avec elle.

5 septembre.

Voici une lettre de mon correspondant de Paris qui m'a procuré une agréable surprise.

« Occupé de la liquidation des affaires que » vous m'avez confiées, je viens vous rendre » compte de tout ce que j'ai fait depuis votre » départ. Je me félicite de pouvoir vous an-

» noncer un résultat plus avantageux que nous
» ne l'avions espéré.

» J'ai reçu une troisième et probablement
» une dernière répartition de la manufacture
» Grosbert et Ce. Il faut pour apprécier ce ré-
» sultat, considérer non la somme pour la-
» quelle vous étiez intéressé dans cette mal-
» heureuse affaire, mais ce qu'elle était dans
» votre dernier bilan. La masse Lantier a fait
» un paiement de deux pour cent.

» L'homme d'affaires qui avait si étrange-
» ment abusé de votre confiance est venu me
» chercher, il m'a proposé un arrangement;
» il me paraît que las de se tenir à l'écart, il
» veut recommencer, et il m'a offert une
» somme ronde contre une quittance définitive,
» disant que par un refus vous vous exposiez
» à n'avoir rien du tout. Au premier moment,
» j'ai été indigné de l'impudence de ce person-
» nage; ensuite j'ai réfléchi que comme vous
» n'aviez aucune garantie, il fallait en passer
» par où il voulait, et j'ai donné quittance en
» vertu de votre procuration.

» Tout cela et quelques arrérages forment
» une somme de dix-neuf mille cent soixante-
» six francs, que je vous transmets en papier
» sur Paris ; il n'y a pas à espérer de sitôt
» de nouvelles rentrées. Comptez cependant
» toujours sur mon zèle à soigner vos in-
» térêts. »

Notre genre de vie s'accordant avec nos revenus, j'avais le désir d'employer une portion de cette somme inattendue à quelque chose qui pût faire plaisir à Adélaïde ; après y avoir réfléchi, j'avais pensé qu'un voyage serait un complément d'éducation pour elle, qui ne connaît que la route de Genève à Vully. J'ai été presque désappointé lorsqu'elle m'a répondu que si je la consultais, elle aimerait autant rester à la maison où elle avait tant d'objets d'intérêt ; et comme je ne proposais cette course que pour elle, il n'en a plus été question.

Nous partons demain; notre projet est d'aller voir Neuchâtel et l'ancien évêché de Bâle; peut-être irons-nous un peu plus loin, nous nous laisserons diriger par les circonstances; la saison n'est pas assez avancée que nous ne puissions espérer de beaux jours.

Adélaïde est enchantée; la pauvre petite, c'est uniquement par un sentiment de discrétion qu'elle avait refusé, craignant que je fisse pour elle une dépense qui ne lui paraissait pas nécessaire. Je n'y pensais plus, un mot m'a laissé voir que c'était un sacrifice; j'ai bien vite repris mon projet.

20 octobre.

Nous voici de retour après une absence de cinq semaines, notre voyage s'est prolongé plus que nous ne le pensions. Nous sommes allés jusqu'à Besançon, et c'est près de là qu'a eu lieu l'incident le plus piquant de notre course. J'avais le projet de transcrire ici les notes que

j'ai prises en route; mais cet épisode, qui a fini par nous occuper entièrement, réclame la première place.

Nous courions la poste sur la route de France, près de la frontière suisse. Je faisais remarquer à ma compagne le paysage; devant nous le Jura, dépouillé de verdure, bornait l'horizon; cependant, en approchant de la montagne, l'aspect du pays devint moins monotone, le ciel s'éclaircit; au coucher du soleil, les effets du soir et la variété du feuillage d'automne embellissaient quelques collines détachées de la grande chaîne. Je remarquai sur une de ces éminences, au-dessus de la route, un château gothique dont les tours grises s'élevaient du milieu d'un massif d'arbres. Je baissai la glace et je demandai au postillon le nom de cette demeure et celui du propriétaire. — « C'est le château de Brandis, » me

répondit-il, tout en continuant de trotter sur son cheval ; « quant au propriétaire, c'est un homme qui a de singulières idées ; il vit là-haut tout seul, sans amis, sans femme, ni maîtresse ; il ne sort qu'avec les hiboux. Les uns disent que c'est un brave homme qui fait du bien aux pauvres ; d'autres prétendent qu'il se met en rapport avec les esprits, qu'il sait fabriquer l'or ; que sais-je ? et d'autres bêtises. »

Pressé par ma fille, que ce récit amusait, j'adressai de nouvelles questions au postillon, qui tantôt répondait, tantôt se contentait de hausser les épaules, indiquant qu'il n'en savait pas davantage, et qu'il était, ainsi que moi, réduit aux conjectures. Malheureusement nous oubliâmes que notre conducteur n'était pas là pour faire la conversation, et qu'en s'occupant de nous il perdait de vue ses chevaux. La route dans cet endroit était étroite et enfoncée ; une des roues sortant de l'ornière fut dirigée sur une grosse racine qui partait du champ voisin : la voiture pencha tout à coup ; le postillon crut

emporter l'obstacle par un grand coup de fouet, mais l'équilibre était rompu, et après une ou deux violentes secousses, la voiture tomba lourdement sur le flanc; les chevaux, effrayés par le bruit et les malédictions du conducteur, nous traînèrent quelques pas avant qu'on pût les arrêter. Ma seule crainte dans ce moment fut pour ma chère enfant; mais en la voyant sortir saine et sauve, quoique fort pâle, je rendis grâce à Dieu du fond de mon cœur. Nous nous estimâmes heureux de nous retrouver tous deux debout; je consolai même le postillon qui se désespérait, jurant que depuis vingt ans qu'il faisait son métier, pareille chose ne lui était jamais arrivée; je lui promis une attestation qui rejetterait sur nous-mêmes la cause de l'accident.

Mon premier mouvement avait été de calmer Adélaïde, et en effet, je ne me sentais d'abord aucun mal; mais à la suite d'un mouvement un peu fort, pour m'assurer de l'état de mes membres, j'éprouvai une douleur très-vive à l'épaule; cette douleur devint si vio-

bien qu'ils se réveillent à la fin, dit le postillon en ébranlant la cloche avec grande force. Mêmes cris, suivis du même silence. Enfin nous vîmes une lumière venir à nous, et nous entendîmes crier : — « Qui est-ce? » — Nous priâmes la personne d'approcher ; ma fille lui fit notre histoire d'une manière très-touchante, et la supplia de nous accorder l'hospitalité pour une nuit seulement. — « On n'entre pas ici, » fut la seule réponse. — « Attendez donc, mon ami, » lui dis-je, et je recommençai le tableau de nos malheurs, réservant pour la fin l'argument que je jugeai le plus convaincant, un écu que je glissai dans sa main. Cet homme le considéra à la clarté de sa lanterne et fit enfin entendre ces paroles consolantes : — « Attendez, je vais voir. » — Une demi-heure se passa, que l'air froid et l'attente firent paraître bien longue ; enfin nous entendîmes des voix et nous vîmes deux hommes qui nous apprirent que nous étions admis. On ouvrit, non sans peine, la pesante porte de fer, qui roula en grondant sur ses gonds, et la voiture

fut conduite devant le château. Nous entrâmes dans un vestibule éclairé par une lampe suspendue à un plafond fort élevé, qui ne répandait dans cette vaste pièce qu'une faible clarté; à droite, un grand escalier conduisait dans l'étage supérieur. Un homme, d'une figure sérieuse, mais dont les manières indiquaient un domestique de bonne maison, nous introduisit dans un salon dont l'atmosphère froide annonçait qu'il était rarement habité; il nous pria d'attendre un instant que nos chambres fussent prêtes. Je le chargeai de témoigner au maître de la maison mon regret du dérangement que nous causions chez lui, m'excusant sur la position dans laquelle nous nous trouvions; il salua profondément sans répondre. Peu de temps après, il vint nous conduire à notre appartement; nous traversâmes le vestibule et montâmes l'escalier. — « Monsieur le baron de Brandis, mon maître, dit-il en nous introduisant, est fâché de ne pouvoir recevoir lui-même monsieur et madame; mais il m'a ordonné de leur fournir ce dont ils

pourront avoir besoin; je suis ici pour attendre leurs ordres. Il est bien tard maintenant dans ce pays reculé pour appeler un chirurgien; mais s'il est possible d'attendre quelques heures, j'enverrai demain, à la pointe du jour, un domestique à cheval, à la ville voisine; le docteur sera ici de bonne heure. » — Je l'assurai que mon état n'exigeait point sitôt un chirurgien, et que pour le reste tous nos désirs étaient satisfaits.

Resté seul avec ma fille, nous examinâmes notre appartement; c'était une vaste pièce meublée à l'antique, ornée de glaces, de moulures dorées et de massives girandoles; les murs étaient couverts de tentures représentant les aventures de Télémaque chez Calypso. Un bon feu brûlait dans la cheminée, il faisait froid et nous nous en approchâmes avec plaisir.

Depuis notre accident j'admirais la contenance de ma fille; si jeune, si peu accoutumée aux contre-temps, elle montrait dans cette occasion un sang-froid et une présence d'es-

prit qui me charmaient; point de plaintes, point de timidité déplacée; toutes ses inquiétudes portaient sur moi. — « Ma chère Adélaïde, lui dis-je, voilà une aventure qui ressemble à celles que nous avons lues quelquefois dans les romans, et telle que tu l'as désirée peut-être; elle commence à prendre une bonne tournure, et je crois que dans la suite de notre vie, nous parlerons avec plaisir de notre arrivée dans le château de Brandis. » — « Mon père, dit Adélaïde, tout ira bien quand vous serez rétabli. » — « Tout annonce, ajoutai-je, que cette demeure a eu des jours plus brillants qu'aujourd'hui. Les anciens meubles me font encore plus d'impression que les anciens édifices, parce qu'ils peignent les détails de la vie intérieure et des temps plus rapprochés. Cette chambre qui paraît inhabitée depuis longtemps, a vu probablement des fêtes; elle a brillé de l'éclat de cent bougies; je suis sûr que notre arrivée a fait plaisir à tous ces personnages qui nous entourent. Vois cette nymphe qui guette les petits oiseaux qu'elle veut

attirer dans ses filets et qui nous regarde d'un air mystérieux, mettant le doigt sur la bouche comme pour réclamer le silence. Vois cette dame dont le portrait occupe le fond de la chambre; c'est probablement la grand'mère du propriétaire actuel; elle aimait le mouvement et la société, si j'en juge par l'élégance de sa toilette, ces boucles poudrées qui tombent le long de son cou, son corset rose; sans doute elle désapprouve les manies de son petit-fils et se plaint du changement des temps. »

Tous mes discours ne parvenaient à exciter qu'un demi-sourire chez Adélaïde. En la voyant pâle et en pensant tout à coup que nous avions couru le jour entier sans prendre de nourriture, je regrettai de n'avoir pas profité des offres obligeantes du domestique pour demander quelque chose à souper. J'étais sur le point de sonner, malgré les instances de ma fille, lorsqu'il entra, une serviette sous le bras, et s'arrêtant au milieu de la chambre, il dit, avec toute la dignité d'un maître d'hôtel :

— « Monsieur et madame sont servis. » — Adélaïde me regarda avec hésitation ; je me levai sans faire de réflexions, et nous suivîmes notre conducteur, qui marchait devant nous en portant les bougies.

Nous trouvâmes dans la salle à manger un souper très-bien servi et meilleur qu'on ne devait l'attendre, vu l'heure de notre arrivée et le peu de temps qui s'était écoulé. Je cherchai à faire bonne mine à table et à manger, quoique je ne m'en sentisse guère le désir, pour y engager Adélaïde ; je vis avec plaisir que le repas lui donna des forces et de la gaîté.

Au moment où nous quittions la chambre, une dame âgée et vêtue à l'ancienne mode se présenta pour conduire ma fille dans son logement et pour l'aider dans sa toilette ; mais Adélaïde, qui n'était pas encore à son aise dans cette maison, et toujours inquiète sur mon compte, me demanda avec instances de ne pas passer la nuit séparée de moi et de coucher près de mon lit habillée. Je compris sa répugnance ; la

dame resta près d'elle, tandis que le domestique m'aidait à ôter mes habits, ce qui ne fut pas chose facile; mon bras était enflé et je souffrais plus que je ne le laissais voir à ma fille.

La soirée s'était écoulée, et les pendules de la maison sonnèrent minuit avant que notre établissement de la nuit fût fait. J'étais fort bien couché dans un lit antique entouré de pesantes draperies; à côté de moi, Adélaïde était sur un fauteuil, enveloppée dans une couverture. Les charbons brûlaient encore dans la cheminée, et une lampe de nuit ajoutait sa clarté à leur lumière vacillante. Nous nous entretînmes quelque temps de tous les événements de la journée; mais ensuite, voulant qu'Adélaïde reposât, je feignis de m'endormir. Je la vis alors se soulever doucement, s'approcher de moi, écouter mon souffle, se replacer satisfaite dans son fauteuil et bientôt ensuite s'endormir profondément. A mon âge on ne trouve pas si vite le sommeil; je repassai long-temps les aventures de la soirée.

Quelquefois je croyais rêver en voyant les grandes figures de la tapisserie, auxquelles l'agitation de la flamme semblait donner du mouvement, et que le sentiment de la fièvre, qui se développait chez moi, animait d'une expression particulière. J'associais, je ne sais comment, ces personnages au souvenir de notre chute; ils me paraissaient les maîtres de ce château mystérieux. Je cherchais ensuite à sortir de ce demi-sommeil qui était pénible; la vue de mon Adélaïde dormant si paisiblement à côté de moi, ramenait ma sérénité. Enfin, je cédai moi-même à l'influence de la fatigue et je m'endormis.

Le jour pénétrait par les volets lorsque je me réveillai; à sa lumière, mes compagnons de la nuit, Mentor et Télémaque, avaient une expression moins sévère, et les aventures de la veille me parurent beaucoup moins fâcheuses. J'attendis doucement le réveil d'Adélaïde; son sommeil avait été si profond qu'elle avait oublié où elle était; elle se le rappela peu à peu, et éprouva un désappointement

très-vif en se souvenant qu'elle avait eu l'intention de veiller toute la nuit auprès de moi. L'arrivée du chirurgien ne tarda pas à la tirer de peine; il trouva cependant que j'avais l'os de l'épaule déboîté; je souffris beaucoup lorsqu'il fallut le replacer; mais je fus content d'apprendre qu'il n'y avait point de fracture et que je ne serais pas retenu long-temps.

Nous ouvrîmes les fenêtres, et les récits d'Adélaïde me donnèrent une idée plus nette de la situation du château. La façade en était très-étendue; elle était ornée, au centre, d'un grand balcon, et percée d'un grand nombre de fenêtres dont tous les contrevents étaient fermés. Du côté de la montagne, on voyait plusieurs terrasses les unes au-dessus des autres, des jardins dans l'ancien goût, des charmilles, des ifs taillés, des statues, des jets-d'eau; de l'autre côté la vue était moins bornée et plus champêtre; elle s'étendait sur des collines, des prairies et des champs, et se terminait aux vastes plaines de la Franche-Comté.

Le domestique vint demander des nouvelles

de notre santé de la part de son maître, et nous porter l'invitation de prolonger notre séjour chez lui autant que cela pourrait nous convenir. Mlle Marie, comme on appelait dans la maison la dame qui avait soigné ma fille, vint au milieu du jour l'inviter à faire une promenade. Je l'engageai à accepter, pensant que le grand air lui convenait et qu'elle pourrait apprendre quelque chose sur ce mystérieux baron qui recevait si bien ses hôtes sans se laisser apercevoir.

Deux heures après, Adélaïde revint; elle était contente de sa promenade et surtout de l'extrême politesse de sa conductrice, qui n'avait rien négligé pour l'amuser et lui être agréable. Elle lui avait beaucoup parlé de l'illustration de la famille à laquelle elle était attachée ; mais ma fille n'avait rien pu obtenir sur le point qui excitait notre curiosité; on avait éludé ses questions quand le sujet lui permettait d'en hasarder, et elle n'avait osé insister.

Le soir, Adélaïde voyant dans sa chambre

un piano, l'ouvrit et essaya quelques notes; il était dans un état déplorable d'abandon, un grand nombre de cordes étaient rompues; cependant elle put y achever un air, et elle continua de s'en amuser quelque temps. Les longs corridors du château, inaccoutumés à ces sons gais et animés, retentirent, et le bruit en parvint jusque dans les cuisines; les domestiques montèrent précipitamment l'escalier et vinrent se grouper à la porte de la chambre. Au premier moment je frémis de l'imprudence d'Adélaïde, et je ne doutai pas que ce ne fût une ambassade du maître de la maison, qui, irrité qu'on osât troubler son repos de tant de manières, nous faisait signifier de cesser à l'instant. Je fus fort surpris quand je vis le domestique qui nous soignait si bien, s'avancer et dire à ma fille qu'il y avait en bas, dans le grand salon, un instrument en moins mauvais état que celui dont elle se servait, et que, pour peu qu'elle en eût envie, on trouverait facilement le moyen de le mettre d'accord. Elle n'accepta pas son offre; mais nous profitâmes

de sa bonne volonté pour former un établissement d'occupations dans une maison où il était nécessaire de rester encore quelques jours; le lendemain nous eûmes des livres, ma fille se mit à dessiner; elle se lia avec M[lle] Marie. Dans l'après-midi, étant resté seul, j'entendis du bruit et des rires dans le bas de la maison, ce qui me semblait peu d'accord avec le ton qui y régnait ordinairement. Bientôt je vis paraître Adélaïde, riant elle-même de tout son cœur; elle me raconta que son amie, M[lle] Marie, l'avait priée d'essayer le piano du salon et que tous les domestiques ayant été attirés par le bruit de la musique, elle avait proposé à une jeune servante et à un valet de la ferme de danser; entraîné par l'exemple, le vieux domestique n'avait pas pu résister au désir de montrer ses beaux pas d'autrefois : il avait engagé la cuisinière; malheureusement, au moment où on était le plus en train, la coiffe de celle-ci était tombée, et elle avait paru avec sa chevelure grise, ce qui avait excité de tels accès de rire

que le bal en avait été interrompu, et qu'Adélaïde était montée en toute hâte pour me le raconter. Je la grondai du trouble qu'elle causait dans la maison; mais elle m'assura qu'on lui avait dit que M. de Brandis en serait très-content, ce que j'avais quelque peine à croire.

On nous avait annoncé que le lendemain, qui était le jour anniversaire de la mort de la dernière baronne de Brandis, on devait célébrer une grande messe dans la chapelle. En effet, nous remarquâmes de bonne heure un mouvement inaccoutumé ; les domestiques étaient habillés de noir ; il arriva deux voitures remplies d'ecclésiastiques. C'étaient le grand-vicaire de l'archevêque de Besançon avec ses assistants. Ces prêtres, l'aspect de la maison, les chants d'église qui parvenaient jusqu'à nous, donnaient à ce château quelque chose de monacal ; il y eut des distributions de vivres et d'argent aux pauvres des environs ; le tout se passa avec gravité. La petite troupe ecclésiastique dîna avec le maître de la maison.

Nous ne fûmes point cependant oubliés, et les domestiques, quoique très-affairés, firent notre service avec la même régularité et le même empressement qu'à l'ordinaire. Mlle Marie, en entrant dans notre chambre, portait un gros bouquet de fleurs blanches qu'elle allait déposer sur le tombeau de sa maîtresse, dont elle nous parla dans les termes les plus touchants et en versant des torrents de larmes.

On comprend l'impatience que j'avais de partir de cette maison, où nous nous étions logés presque de force, où l'on nous servait avec beaucoup de soins, mais dont le maître persistait à ne pas se montrer. Etait-ce impolitesse de sa part? Rien ne semblait le prouver. Peut-être, en prolongeant notre séjour, nous contrarions cruellement les goûts et les habitudes d'un homme qui fuyait la société. J'arrachai enfin à mon chirurgien la permission de me mettre en route dans quelques jours; dès que j'eus sa décision, je dictai à ma fille une lettre au baron pour l'en informer; je témoignais mon regret de ne pouvoir lui ex-

primer de bouche ma reconnaissance de l'hospitalité qu'il avait accordée à des inconnus. Un moment après avoir envoyé le billet, on vint me dire que M. le baron aurait l'honneur de nous voir dans l'après-midi, si ma santé me permettait de le recevoir.

Nous allions enfin le connaître ; la curiosité d'Adélaïde fut vivement excitée ; les différentes peintures qu'elle se faisait de notre hôte, de son caractère, de ses manières, occupèrent la matinée. Ce ne pouvait être un homme ordinaire. D'après le ton un peu solennel qui régnait dans la maison, et d'après les prétentions des domestiques sur le rang de leur maître, nous nous attendions que cette présentation se ferait avec quelque apparat ; ce fut le contraire. Nous étions assis au coin du feu, il faisait déjà obscur, lorsque nous vîmes entrer un homme de petite taille et d'un extérieur, autant qu'on pouvait en juger, peu avantageux ; il se fit tout de suite connaître pour le maître de la maison. Je me hâtai de lui parler de notre reconnaissance ; il m'inter-

rompit brusquement en me demandant des nouvelles de ma santé. Pendant quelque temps la conversation fut un peu difficile, comme cela doit être entre gens qui ne savent pas qui ils sont. Il y avait dans son ton quelque chose de sec et d'épigrammatique; mais il avait une voix agréable et les manières d'un homme comme il faut; il s'exprimait avec facilité. Peu à peu l'entretien s'anima; nous parlâmes de son château. Il est peu de ces anciens manoirs sur le compte desquels il n'y ait quelque vieille histoire à raconter, quelques anecdotes, quelques traditions de famille; le baron le fit avec intérêt et esprit, et sourit lorsque ma fille lui répéta ce que sa compagne lui avait dit sur l'illustration de la maison de Brandis; il demanda de l'indulgence pour les prétentions d'un ancien domestique. Le temps de sa visite nous parut court, mais le mystérieux de l'histoire s'était évanoui avec la présence du héros; c'était probablement un homme aimant la solitude, un peu singulier, et dont la voix populaire, comme il arrive

toujours, exagérait les caprices. Il s'était excusé de ne pas nous avoir reçus lui-même sur une légère indisposition qui l'avait retenu. Quant à sa figure, nous n'avions pas pu en juger, il faisait complètement nuit lorsqu'il se retira, et comme il ne demanda pas de lumière, je pensai qu'il préférait l'obscurité.

Le lendemain il revint à la même heure et la visite se passa de la même manière, mais elle se prolongea davantage; nous étions affranchis l'un vis-à-vis de l'autre, et sa conversation nous intéressa fort. Il parla de Paris et de presque toutes les capitales qu'il connaissait, des hommes marquants qu'il avait vus. Nos idées étaient complètement déroutées; il n'avait donc pas toujours vécu dans la retraite, il avait joué un rôle peut-être; peut-être était-il victime d'une révolution; c'étaient les mécomptes de l'ambition qui l'avaient relégué ici. Je repassais dans mon esprit les noms des gens fameux de l'époque, sans en trouver un qui pût lui convenir.

Quand il se leva, je lui dis que d'après

l'autorisation du docteur, qui me permettait de me mettre en route à petites journées, je n'abuserais pas plus long-temps de sa bonté, et que je comptais partir le surlendemain. M. de Brandis, sans faire aucune objection, sans même ces formules de politesse, ces apparences de tentatives pour retenir un hôte, fût-il même importun, dit : — « Vous partez après-demain, » et il s'arrêta un instant : « vous partez; permettez-moi donc de passer avec vous la dernière journée. Je vous conduirai, si vous le voulez, à une grotte assez curieuse, qui est à une lieue d'ici ; il est bon, monsieur, que vous vous accoutumiez graduellement au mouvement de la voiture. Mademoiselle votre fille ne sera peut-être pas fâchée de passer la journée un peu moins tristement qu'elle ne l'a fait depuis qu'elle est ici. Je m'invite moi-même, si vous le permettez, à déjeuner avec vous. — A demain donc, » ajouta-il en me touchant amicalement la main, et il se retira.

Nous étions traités avec tant de politesse dans la maison que nous avions l'air d'en être

les maîtres ; c'était nous qui recevions notre hôte ; ma fille était assise devant la table du déjeûner lorsqu'il parut.

Heureusement, nous avions pu nous faire une idée, fort imparfaite sans doute, de sa figure ; ce que j'avais vu de sa manière d'être, m'avait fait soupçonner qu'il y avait dans sa personne quelque chose d'extraordinaire qu'il cherchait à cacher, et Adélaïde m'avait confié qu'en la regardant à la dérobée à la clarté du feu, elle avait cru découvrir une physionomie très-singulière ; mais la réalité dépassait toutes nos conjectures. La tête du baron était, par sa grosseur et sa largeur, hors de proportion avec le reste du corps ; peut-être, placée sur un autre buste, eût-elle pu paraître belle, mais ainsi associée, elle avait un caractère pénible : de grands yeux noirs d'une expression inquisitive et sérieuse, des traits extrêmement prononcés, un teint jaune, donnaient à sa physionomie quelque chose de sinistre ; sa taille même ne paraissait pas très-régulière ; enfin, comme si le porteur d'une figure si

fâcheuse eût dédaigné d'en adoucir les irrégularités, ou plutôt comme s'il eût désespéré d'y parvenir, sa mise était peu soignée.

Nous restâmes muets de surprise; Adélaïde baissa les yeux, et n'osant plus les relever, se mit à faire le thé avec une grande activité; pour moi, il semblait que fixer mes regards sur celui qui avait une semblable figure, c'était l'embarrasser, et bientôt ensuite je pensai qu'éviter, d'une manière marquée, de le regarder, c'était avouer la répugnance qu'il causait. Lui-même, comme s'il se fût attendu et résigné au sentiment qu'il faisait éprouver et qu'il eût voulu s'immoler à notre observation, restait silencieux et semblait dire : regardez-moi à votre aise. Au reste, ce moment fut très-court, je me hâtai de prendre la parole et d'entamer un sujet insignifiant.

Après le déjeûner, nous montâmes en calèche et nous allâmes visiter la grotte; on alluma des flambeaux, et nous nous enfonçâmes dans ses ramifications qui s'étendent fort avant dans la montagne. Adélaïde en fit une

esquisse et recueillit des stalactites; M. de Brandis parla en homme instruit de ces formations minéralogiques, des différences qui existent entre le Jura et les Alpes, des rapports de la France et de la Suisse. Je lui avais raconté les détails de notre vie habituelle, qui avaient paru l'intéresser, quoiqu'il éloignât tout ce qui pouvait le mettre sur la voie d'en faire autant. La course pittoresque que nous venions de faire, et le plaisir de la promenade, ne pouvaient distraire ma pensée de la figure que j'avais sous les yeux; lorsque je les détournais, elle restait toujours présente; je devinais la cause des bizarreries d'un homme qui sentait sans doute vivement les torts de la nature vis-à-vis de lui; j'éprouvais de la pitié pour un être bien doué sous de certains rapports, si maltraité sous d'autres.

Lorsque nous descendîmes de voiture, Mlle Marie s'approcha mystérieusement de moi, et me supplia de lui accorder un entretien particulier. Elle vint quelque temps après, comme nous en étions convenus, frapper à ma

porte, et elle me conduisit dans sa chambre à l'autre extrémité du château.

— « Monsieur, me dit-elle, je n'ai pas voulu vous laisser partir, vous et votre aimable fille, sans vous remercier de tout ce que vous avez fait pour notre excellent maître. On se souviendra long-temps de votre séjour dans cette maison. »

— « Mais, madame, lui répondis-je très-surpris, comment ai-je pu le faire? C'est à nous à être reconnaissants. Nous avons sans doute causé beaucoup de peine et d'embarras. »

— « Plût à Dieu que ce que vous appelez de la peine pût durer long-temps! Personne dans le château ne s'en plaindrait. M. le baron a fait pour vous ce qu'il n'a pas fait depuis long-temps; au reste, personne ne vient le lui demander. »

— « Mais n'a-t-il pas la visite de ses parents, de ses amis? »

— « Il n'en a plus; les uns, il les a perdus; les autres l'ont abandonné, mécontents peut-être de ses manières un peu singulières. Ah!

monsieur, il faut le bien connaître, pour savoir ce qu'il est; on le croit ennemi des autres hommes, envieux; non, il est bon, bon pour ses domestiques, pour les pauvres. »

— « Mais je vous en conjure, vous qui le connaissez si bien, expliquez-moi donc la cause.... »

— « Des malheurs, monsieur, des chagrins, peut-être aussi une trop grande susceptibilité, une vie si retirée; l'histoire en est trop longue, ce n'est pas à moi à la faire; mais, quoique privé de bien des genres de bonheur, il n'envie pas celui des autres. Si vous saviez comment il me parlait de vous, de votre charmante fille, de la manière dont elle vous soigne, de votre union! Il jouissait de votre bonheur. La présence de mademoiselle l'égaie; il aime à l'entendre chanter, à la voir courir dans le jardin. Il est vrai que depuis long-temps nous n'avons eu ici l'apparence de la gaieté. »

— « Ce que vous me dites, madame, me donnerait du regret de partir demain. Si je croyais qu'en restant un ou deux jours je pusse

être agréable à quelqu'un qui nous a reçus avec tant de bonté, je le ferais volontiers. »

— « Ah ! monsieur, s'écria Marie avec une grande vivacité, je n'aurais pas osé vous le demander ; sans doute vous êtes pressé de retourner chez vous, mais si vous pouviez... »

— « Et cependant quand j'ai parlé à votre maître de nos projets, il n'a rien dit, il n'a pas fait le moindre effort pour nous retenir. »

— « Il ne vous le demandera pas, non jamais. Quel avenir, quel triste avenir, si tout le monde l'abandonne ! Mon maître est jeune encore, on ne le dirait pas ; je l'ai vu enfant ; alors il était entouré de sa famille, aimé de tout le monde ; on croyait qu'il aurait une vie heureuse. Ah ! que sa destinée a été différente ! »

Je ne me séparai pas sans émotion de cette femme dévouée, qui, les larmes aux yeux, me remerciait de l'avoir écouté. Je dis un mot de cette conversation à ma fille, qui fut aussi de l'avis de prolonger un peu notre séjour.

A la fin du dîner, je dis à notre hôte que

l'expérience que je venais de faire me forçait à lui demander de passer encore quelques jours sous son toit. « Apparemment, monsieur, me répondit-il avec un sourire forcé, vous voulez payer l'hospitalité dont vous vous croyez redevable en restant chez moi plus que cela ne serait nécessaire ; mais le sacrifice, je le sens, serait trop pénible ; je ne l'accepte point : personne ne peut s'y soumettre sans y être contraint. » — « Allons, dis-je en me tournant vers ma fille, ma chère Adélaïde, voilà tes projets renversés ; tu avais le désir de faire encore quelques courses ; il n'y faut plus penser. Adieu, monsieur, vous nous renvoyez ; mais nous conserverons toujours un souvenir agréable du temps que nous avons passé près de vous. » — « Parlez-vous sérieusement, monsieur, me répondit-il avec émotion et en me prenant la main. Que je le voudrais ! Oui, j'accepte votre offre ; croyez que vous n'obligez pas un ingrat. »

Le reste du jour, il fut d'une amabilité remarquable. Nous passâmes la soirée ensem-

ble. Ma fille fit de la musique; le piano avait été accordé. Le grand salon, long-temps abandonné, avait presque un aspect de fête; je n'avais jamais vu au maître de la maison un air aussi content; il applaudissait et parlait de la musique et des grands maîtres en connaisseur. Lorsque Adélaïde ayant chanté un air ancien que j'aimais et que je lui demandais souvent, je vis tout à coup la physionomie du baron devenir sérieuse; il s'éloigna et alla s'asseoir pensif à l'autre extrémité de la chambre. Nous le remarquâmes; le piano fut fermé et nous nous approchâmes d'une table sur laquelle étaient des gravures. « C'est une chose frappante, dit M. de Brandis après être resté quelque temps silencieux, avec quelle force la musique rappelle d'anciens souvenirs; les années, les changements survenus dans notre position disparaissent, les sons qui peignent l'entrain et le plaisir causent une sensation extraordinaire, lorsqu'on les entend long-temps après, dans une situation différente. L'air que vient de chanter mademoiselle votre

fille, je l'ai entendu souvent dans ma jeunesse, à cette même place, de la bouche d'une personne bien chère, ma sœur; tout a changé pour moi; je n'ai pu me défendre d'une vive émotion. »

J'espérais que ce mouvement amènerait M. de Brandis à laisser échapper quelques mots sur l'histoire de sa vie; le moment semblait favorable à la confiance; il n'en fut rien; il se hâta de changer de sujet de conversation, et il nous expliqua les gravures qu'il avait réunies pour nous.

Nous passâmes encore quatre jours au château de Brandis, pendant lesquels notre société se borna au maître de la maison; mais rien ne fut négligé pour varier nos plaisirs. Le baron possédait une belle bibliothèque; il recevait les papiers et les ouvrages nouveaux; il avait formé une petite collection d'objets d'histoire naturelle; il avait une galerie de tableaux. Tout cela était pour Adélaïde une source d'amusement et d'instruction. Le matin, nous faisions une course

en calèche, et nous apprenions à connaître le pays. Par une belle journée, nous visitâmes une des vallées du Jura; nous y vîmes des forges et une verrerie. Le tableau de l'industrie dans cette contrée sauvage, presque dépourvue de végétation, au milieu des rochers et des torrents, ces fournaises ardentes, ces ouvriers toujours en mouvement, à la figure brûlée et rébarbative, vivant à côté des flammes, frappèrent beaucoup Adélaïde; elle les comparait aux bergers que nous allâmes visiter dans leurs chalets sur la montagne, et qui, passant une grande partie de l'année dans la solitude et de paisibles occupations, conservent l'expression d'un calme inaltérable.

Lorsque nous eûmes dit adieu à notre hôte, lorsque nous eûmes perdu de vue le château, ses tours, les arbres qui l'ombragent, nous restâmes quelque temps dans le silence, livrés aux réflexions que faisait naître le souvenir de ces jours passés d'une manière inattendue. Les impressions sont plus vives en voyage que dans la vie habituelle; Adélaïde,

surtout, que sa jeunesse rendait accessible à de semblables sentiments, fut fort touchée au moment du départ ; je vis couler des larmes de ses yeux. « Ah ! mon père, s'écria-t-elle, le pauvre homme ! Il est là tout seul ! Qu'il a été bon pour nous ! Il était ému quand nous sommes partis ; je l'ai vu, quoiqu'il ne voulût pas le montrer. » Et le baron, Mlle Marie et une foule de conjectures l'occupèrent. « Mais croyez-vous, mon père, que ce soit sa figure qui l'engage à vivre d'une manière si triste ? Quand je le vis la première fois, je crus que je ne m'y accoutumerais jamais ; ensuite je m'y suis si bien habituée qu'il ne me frappait plus. » — « On ne peut pas savoir précisément, répondis-je, quels ont été ses motifs ; cependant, il est probable que des échecs d'amour-propre, peut-être des peines encore plus sensibles, l'ont écarté du monde. Un moment, en voyant cet homme, bien placé par sa famille et sa fortune, réduit à une retraite si complète, j'ai craint qu'il n'existât contre lui de graves motifs de réprobation. J'aurais été

désolé de l'avoir conduite dans cette maison ; cette idée ne m'a pas occupé long-temps. Au reste, il est inutile de nous fatiguer de conjectures ; voici un portefeuille que M. de Brandis m'a remis un peu avant le départ, et qui contient probablement ce qu'il n'a pas cru devoir nous dire de bouche. » — « Vous le lirez, m'a-t-il dit, quand vous serez arrivés ; et lorsque, dans vos heureuses réunions, vos pensées se reporteront vers celui qui a eu le bonheur de vous recevoir quelques jours chez lui, vous ne lui refuserez pas un peu d'intérêt. » — « Ah ! donnez, mon père, s'écria Adélaïde ; je saurai bientôt..... » — « Impossible, mon enfant ; j'ai engagé ma parole de ne lire le cahier que lorsque nous serons arrivés à la maison. » — « Ah ! quel dommage ! » s'écria-t-elle en soupirant. Et elle tournait le portefeuille dans tous les sens, comme si elle eût pu découvrir quelque chose au travers de la couverture.

Cependant, les petits incidents du voyage et le plaisir de revoir son pays, donnèrent

peu à peu un autre cours à ses pensées. On est heureux de ne quitter qu'avec regret son chez soi. Lorsque nous avions arrêté notre plan de voyage, ma fille, transportée de joie, s'y était préparée en faisant des notes et en consultant les cartes de géographie; puis, la veille du départ, l'idée de quitter ses occupations lui avait donné quelques regrets. Dès qu'elle fût rentrée en Suisse, qu'elle eût revu notre beau lac, la pensée de retrouver tout ce qu'elle avait laissé lui fit autant de plaisir qu'elle s'en était promis du voyage. Ses oiseaux, son jardin, son cabinet de travail, nos lectures; que de choses! J'avais redouté que l'absence de mouvement ne lui donnât un peu d'ennui, et je fus ravi de voir qu'elle craignait que le temps ne lui manquât pour rentrer ses vases dans la serre, et pour terminer les croquis qu'elle avait tracés en courant.

Le lendemain de notre arrivée, nous eûmes bien des choses à mettre en ordre; nous reçûmes la visite de nos voisins; ce ne fut que

le second jour, qu'assurés d'une parfaite tranquillité, nous ouvrîmes le portefeuille. Les réflexions que cette lecture fit naître, la longue conversation qui la suivit, nous retinrent une partie de la nuit.

« J'ai plus d'une fois regretté, pendant les jours que j'ai eu le bonheur de passer avec vous, monsieur, de paraître répondre si mal à la confiance que vous témoigniez à un homme dont l'histoire vous est inconnue et dont le genre de vie a dû vous étonner. Il est des positions heureuses où l'on n'a rien à cacher; il en est d'autres où il n'est pas si facile de dire les motifs qui nous ont dirigés. Déterminé à vous faire une confidence complète, je me décide à l'écrire; elle me sera moins pénible, j'aurai le temps de m'expliquer, vous aurez celui de me comprendre.

» Il y a trente ans, cette maison n'avait point l'aspect sérieux qui a dû vous frapper; elle était habitée par une femme et un enfant; cet

enfant, seul rejeton maintenant d'une famille considérée, héritier d'une belle fortune, était l'objet des attentions, non-seulement des nombreux domestiques du château, mais encore des habitants des environs. Cette femme, c'était ma mère; cet enfant, c'était moi. On vantait mon intelligence précoce et la vivacité de mon esprit; on admirait même, l'auriez-vous cru? ma figure et l'élégance de ma petite taille. Hélas! il m'est permis de rappeler qu'un instant j'ai joui de ces avantages qu'on appelle frivoles, mais dont l'absence a fait le malheur de ma vie.

» Une maladie qui me retint long-temps au lit, fut la cause du changement qui s'opéra en moi; mais les résultats ne s'en firent pas d'abord apercevoir; depuis, je cessai de grandir, peu à peu ma taille se dérangea. Lors de ma convalescence, la révolution française était parvenue à son plus haut point de délire. Ma mère, peu accessible à la crainte, était résolue de braver les événements dans le lieu même où la Providence l'avait placée; mais désirant

me soustraire à un si triste spectacle, elle me confia à un ecclésiastique dont la moralité lui était connue, avec l'ordre de me faire voyager tant qu'elle ne me rappellerait pas. Nous passâmes une année dans un village de la Saxe, une seconde dans une province du centre de l'Angleterre; je fis quelques études, je m'occupai de la langue du pays où je vécus; mais, conduit par un homme timide et accoutumé à la retraite, je n'appris point à connaître la société.

» Lorsqu'on put espérer le retour de l'ordre, nous revînmes en France; ma mère me reçut avec une grande tendresse; cependant je fus frappé de l'expression douloureuse qui se répandit sur sa physionomie lorsqu'elle me revit, et de la teinte de tristesse qui se mêlait à ses caresses; j'attribuai alors ce changement dans sa manière au souvenir des événements qui s'étaient passés; j'ai compris plus tard qu'il y avait une autre cause.

» Ma mère ne négligea rien pour m'attacher à la demeure de ma famille; elle m'en remit l'administration; elle paraissait croire que je

devais y passer ma vie et ne supposait pour moi aucune autre carrière; elle me dit que, fils d'un homme qui avait servi l'ancien gouvernement, je ne pouvais m'attacher à aucun de ceux qui lui succéderaient. Lorsque le moment de ma majorité arriva, elle voulut que ce jour fît époque dans les environs. Nous n'avions pas eu de motifs de nous plaindre des paysans pendant la révolution; nos biens nous avaient été conservés, et notre fortune n'avait pas beaucoup souffert. Pendant trois jours, il y eut grand rassemblement au château, repas, bals champêtres; j'étais le héros de la fête, on y buvait à ma santé avec enthousiasme.

» Ma vie s'écoulait paisiblement; une circonstance qui semblait peu importante vint la changer. Nous eûmes la visite d'Achille Dumortier, le fils de nos anciens voisins, mon camarade d'enfance; ayant perdu ses parents et jouissant d'une entière indépendance, il avait quitté sa province et vivait sans état à Paris.

Je fus frappé des changements qui s'étaient opérés chez Achille, il avait une figure élégante, une grande facilité à s'exprimer et beaucoup d'assurance; tout cela m'éblouit; je vis en lui le modèle d'un homme du monde accompli. Il parla des ressources et des plaisirs de tous genres qu'offrait le séjour d'une grande ville, et laissa échapper quelques paroles de pitié pour ceux qui, avec les moyens de vivre heureux, laissaient leurs facultés s'engourdir au fond d'un département.

» Vous le savez, monsieur, souvent les remarques d'un étranger font plus d'impression que les sages conseils de ceux de qui nous sommes habitués à en recevoir. Dès ce moment je résolus de suivre l'exemple d'Achille; j'étais plus riche que lui; ma famille jouait un plus grand rôle que la sienne; ne pouvais-je pas aspirer à une existence aussi flatteuse? Ma mère, sans s'opposer à ma résolution, la voyait avec peine, et cherchait doucement à m'en détourner. Ce fut en vain; j'avais la tête montée, je l'accusai intérieurement de vues

timides et bornées, je m'imaginai qu'elle pensait plus à elle qu'à moi en voulant me retenir. Ma bonne mère, dans sa sollicitude, m'offrit alors de me faire accompagner par l'ecclésiastique qui avait été mon guide quelques années auparavant. L'idée d'arriver devant Achille, qui devait être mon introducteur et mon maître, escorté de ce bon et vieil abbé, me fit frémir; le tableau de mon voyage féodal en Allemagne, comme il l'appelait, suivi du curé de ma paroisse, n'avait que trop excité sa gaîté! Je refusai également pour compagnon un professeur de Besançon et toute autre espèce de mentor; je voulais être seul, je voulais être libre, et je partis.

» J'arrivai à Paris au moment où la société, long-temps dispersée, renaissait et cherchait à oublier des temps de malheur. Je fus enchanté de mon nouveau genre de vie. Il n'est pas étonnant qu'une existence si différente de celle que j'avais menée, tant de plaisirs, une complète indépendance, séduisissent ma jeunesse. Vous savez, monsieur, combien les

Français sont polis et combien leur société est facile pour ceux qui n'affichent pas de prétentions et qui ne heurtent ni leur amour-propre, ni leur ambition. Pour moi, j'arrivais avec une grande défiance de ma qualité de provincial, beaucoup de respect et de préventions pour tout ce qui tenait à la grande ville ; je fus donc bien accueilli. Plus tard, lorsque le mérite de la nouveauté eut cessé, l'habitude me rendit le séjour de Paris presque nécessaire ; de temps à autre je m'en arrachais pour aller faire une visite à ma mère ; mais mes séjours à Brandis devenaient toujours plus courts.

» Tant que je restai confondu dans la foule, mon existence fut agréable ; mais dès que je voulus en sortir et jouer un rôle, d'une manière ou d'une autre, alors je trouvai des épines. Je fis usage de toutes mes ressources ; j'eus un bel équipage, une maison où je recevais des artistes, j'acquis la réputation de connaisseur, de protecteur des beaux-arts, je recherchais aussi les gens de lettres, j'écrivais même quelquefois. Ces légères productions, qui ont

le mérite de l'à-propos et qui font supposer, lorsqu'on borne là ses prétentions, qu'on pourrait faire plus encore, me valurent la réputation d'homme d'esprit. Je crois qu'avec une ferme volonté et une vie laborieuse, j'aurais pu me faire connaître comme écrivain; mais il arrive souvent que nous nous obstinons à porter nos prétentions là où nous devrions le moins en avoir. Je ne négligeais rien pour être introduit dans les maisons brillantes; je voulais être de la société intime des femmes à la mode, paraître dans les réunions des ministres. Que de peines, que de calculs, que de mécomptes! Combien j'enviais le brillant et indolent Achille, à qui tout était facile, qui était prévenu, accueilli partout avec prévention, et qui paraissait souvent fatigué de ses succès! C'est moi qu'il choisissait pour m'en faire la confidence; je faisais de pénibles comparaisons; mon amour-propre blessé devenait plus irritable. Je sais qu'on m'a accusé de porter dans le monde un air content de moi-même et d'avoir un esprit disposé à la critique. Si on

descendait dans le cœur des hommes mal placés dans la société, on y trouverait des sentiments bien différents de ceux qu'ils affectent, ou qu'on leur suppose. Il est aisé à ceux à qui tout sourit, d'être modestes et indifférents à leurs succès, de paraître se sacrifier eux-mêmes quand personne ne les attaque; mais on doit pardonner la susceptibilité aux êtres souffrants; c'est la défiance qui les met dans un état continuel de défense. Cependant je poursuivais ma pénible carrière; de temps à autre, une légère faveur du monde, un succès inattendu, un compliment dont j'exagérais la valeur, venaient me payer de mes peines.

» Je ne vous ai pas encore parlé de ma sœur, monsieur; je n'ai pas le temps de mettre beaucoup d'ordre dans mon récit. Amélie avait deux ans de moins que moi; elle était belle, mais sa figure comme son esprit avait quelque chose de sérieux; de bonne heure elle montra une grande piété, elle se soumettait à toutes les exigences de notre église, elle les exagérait même, elle passait tous les jours des

heures prosternée dans un petit oratoire qui communiquait à son appartement; mais elle n'était sévère que pour elle-même et elle s'acquittait de ses autres devoirs avec le même empressement.

» Elle m'avait témoigné dès son enfance un extrême attachement; j'avais été gâté dans mes premières années; ma position de fils unique, une maladie grave, avaient concentré sur moi les soins et les attentions de toute la maison; j'y jouais un trop grand rôle : j'étais devenu impatient, vif, impérieux. Amélie se contentait de la seconde place et ne prétendait à rien pour elle; toujours occupée des autres, elle cédait à mes caprices, mais seule elle avait de l'influence sur moi; j'avais plus de confiance en elle qu'en ma mère dont je redoutais l'autorité. Je profitais rarement des sages directions que me donnait Amélie, mais néanmoins j'en sentais le prix. Je ne pouvais comprendre que douée de tous les avantages extérieurs elle n'aimât que la retraite et qu'elle se refusât aux distractions de la société; elle

souriait quand je lui parlais de l'effet qu'elle y produirait, quand je lui disais que des femmes bien moins belles jouaient dans le monde un rôle flatteur, et elle ne témoigna jamais le moindre désir de le connaître.

» Amélie avait laissé quelquefois apercevoir le désir de se faire religieuse; la répugnance de la famille et les événements politiques avaient empêché de donner suite à ce vœu, qu'elle a toujours nourri en secret; sans doute la pensée qu'elle avait d'autres devoirs à remplir l'arrêtait, mais je crois que si elle eût été libre elle se serait retirée dans un couvent.

» Dans les moments de lassitude et de découragement de ma vie dissipée et sans but, je formais le projet de m'enfermer à Brandis. Je lui demandais si cette existence sérieuse, seule avec ma mère et moi, lui suffirait, si elle ne sentirait pas un jour le besoin d'un plus grand intérêt et de plus de mouvement; elle m'assurait que ce ne serait pas elle qui s'en lasserait la première. Elle avait raison; je mettais peu de suite dans mes plans de re-

traite. Quelquefois je la grondais de ce que j'appelais ses excès de dévotion, de ses goûts si peu en harmonie avec son âge et sa position. Elle me regardait avec calme, sans répondre à mes brusques incartades, ou bien elle me disait : — « Tu me comprendras mieux un jour ; oui, Henri, le temps viendra où tu te fatigueras de la vie que tu mènes ; si alors tu n'as pas rencontré le bonheur, tu me retrouveras toujours. »

» J'ai souvent comparé, monsieur, pendant le court séjour que vous avez fait ici, mademoiselle votre fille avec ma sœur. Il n'y avait pas de rapport dans leur figure ; les yeux si gais et si doux de Mlle Jenhars, la vive expression de sa physionomie, ne me rappellent point le regard habituellement mélancolique de ma sœur. Elle n'avait pas cet entrain de la vie qui a surpris et charmé le sombre château de Brandis et qui y a laissé tant de souvenirs. Mais il y a dans le son de la voix, dans les mouvements de deux jeunes personnes des traits de ressemblance qui m'ont vivement

ému ; j'en ai remarqué dans leur taille, dans leur démarche, dans cette bonté qui ne se dément jamais. Les soins touchants de mademoiselle votre fille, sa constante occupation de son père, m'ont rappelé Amélie auprès de sa mère et auprès de moi ; à cet âge, ma sœur était déjà mûre pour le ciel. Puisse votre fille, monsieur, embellir long-temps l'existence de ceux qui ont le bonheur de vivre avec elle !

» J'étais au château lorsqu'Amélie se trouva légèrement indisposée. Comme je n'avais nulle inquiétude je partis pour une course de quelques jours. A mon retour, la physionomie sérieuse des domestiques et leurs réponses m'alarmèrent : je voulus la voir tout de suite ; je la trouvai assise sur son séant dans son lit, où elle ne pouvait rester couchée ; le visage coloré par une fièvre ardente, luttant avec une respiration pénible et accélérée qui ne lui permettait de parler qu'avec beaucoup de peine. — « Je suis, me dit-elle, dans la main de Dieu qui décidera de mon sort ; je voudrais te laisser heureux. » — Elle ne put pas en-

dire davantage. Quel coup terrible! Je ne pouvais me faire une idée nette du danger, mais ces paroles solennelles, cette respiration si difficile me glacèrent. Ah! qu'il m'en coûta de ne pas me jeter à son cou, de ne pas lui dire tout ce que j'éprouvais. Je dissimulai, j'affectai le calme. Aura-t-elle pu croire que je restais insensible à ses souffrances, que je m'aveuglais sur sa position? Mon Dieu, pensai-je, m'accorderez-vous de pouvoir un jour lui parler de ce que j'ai senti dans ce moment affreux; pourrai-je une fois lui dire: « Maintenant que tu nous es rendue, j'ai compris combien j'avais besoin de toi, je ne laisserai plus perdre un instant de cette vie que je bénis Dieu de nous avoir rendue, qui nous est devenue encore plus précieuse : ce moment ne m'a pas été accordé. »

» Je la suppliai de permettre que je passasse la nuit auprès d'elle; elle s'y refusa d'abord par la crainte de la peine que j'éprouverais, elle y consentit ensuite par bonté. Quelle nuit! elle n'eut pas une heure de calme, pas un

instant de sommeil ; elle ne proféra pas une plainte. Ne pouvoir apporter aucun soulagement aux souffrances de ceux que l'on aime, ne pouvoir se charger un moment du fardeau sous lequel ils succombent ! Ah ! c'est un pénible sacrifice que Dieu nous a imposé.

» Cette ame si pure, déjà si détachée de la terre, était prête pour le ciel. Dieu le jugea ainsi. Elle avait toujours été occupée de ce moment ; la mort la trouva les reins ceints et sa lampe allumée. « O mon Dieu, disait-elle dans un écrit renfermé dans son bureau, je vous recommande mon frère, écartez pour lui les dangers du monde, daignez lui en montrer la vanité ; qu'il éprouve qu'il n'y a de sûr asile qu'en vous et qu'il trouve auprès de votre croix tout le bonheur que j'y ai trouvé moi-même. »

» Mon chagrin fut excessif, un moment il anéantit toutes mes facultés et arrêta toute autre pensée ; tandis que je me laissais aller aux emportements du désespoir, ma mère fut calme et résignée. Je n'oublierai jamais cette

figure vénérable déjà flétrie par l'âge et les peines, portant l'empreinte d'une douleur profonde, mais silencieuse et soumise; je vois cette mère se pencher sur le front glacé de sa fille pour lui dire un dernier adieu, pour lui donner sa bénédiction. Elle chercha à me modérer, elle me parla d'acquiescement à la volonté de Dieu, mais son exemple et ses paroles eurent peu d'influence sur moi; je restai long-temps dans cet accablement, ne pensant qu'à ma sœur et m'entourant de son souvenir. Puis sortant tout à coup de cet état de stupeur, je m'enfuis de cette demeure qui m'était devenue odieuse; je cherchai à m'étourdir; j'ai pu y parvenir momentanément, mais le temps n'a point adouci l'amertume de cette perte, j'ai pleuré ma sœur deux ou trois ans après sa mort avec autant de chagrin qu'au premier moment.

» J'ai perdu une amie généreuse et désintéressée qui n'exigeait rien pour elle et qui se serait dévouée pour moi, que je retrouvais toujours la même. Ce n'est qu'après sa mort

que j'ai su à quel point elle m'aimait et combien elle était occupée de moi; les récits de ma mère et des domestiques me l'ont appris. Hélas! ce n'est souvent qu'en perdant les objets de notre affection que nous sentons combien ils nous étaient nécessaires. Si nous pouvions les rappeler, combien nous serions différents! Vivants, il semble qu'on ait toujours le temps de leur montrer ce qu'on sent pour eux, mais l'instant fatal qui a clos pour jamais nos relations donne une teinte solennelle à leur dernier jour, à leurs dernières paroles, à leurs dernières marques de tendresse. Ah! ne différons pas d'être auprès d'eux tels que nous devons être; le jour viendra où nous ne le pourrons plus.

» Il me semble qu'une fatalité m'a poursuivi et m'a ôté les soutiens dont j'avais plus besoin qu'un autre. Je dois porter mes regards vers le ciel où j'ai deux fidèles protectrices qui m'attendent; mais il faudrait se rendre digne d'habiter auprès de ces ames pures.

» Il faut maintenant continuer mon récit et

avancer dans les aveux que j'ai résolu de vous faire. Après des scènes si frappantes, comment vous avouer, monsieur, que je me suis laissé reprendre aux attraits d'une vie mondaine, et que direz-vous en me voyant revenir à ses vanités et à ses joies trompeuses? Comment de pareils moments, qui après tant d'années se représentent souvent avec toute leur vivacité, peuvent-ils s'effacer assez pour nous laisser retomber dans nos passions et nos faiblesses d'habitude? Je m'en étonne moi-même et je rougis en pensant que les avertissements que le ciel m'a donnés aient eu si peu d'influence sur moi. Nous sommes appelés à lutter toujours avec les défauts de notre caractère, et sans la protection de Dieu ces ennemis secrets et infatigables finissent par triompher.

» Dans le nombre des familles que je voyais à Paris, il en était une qui contrastait avec le ton et les manières de la société où je vivais habituellement. M. de la Bévière, ancien membre du Parlement, occupait une place élevée

dans la magistrature ; il était un ami de mon père, et il m'avait fort bien accueilli. Quand j'étais fatigué de la vie du monde, j'allais dans cette maison qui présentait un intérieur agréable et la réunion des vertus domestiques. Mlle de la Bévière, âgée de dix-huit ans, en était pour moi le principal attrait ; il était impossible de joindre aux grâces de son âge plus de douceur et de bonté. J'enviais le sort de celui qui passerait sa vie avec elle ; je reprenais alors le goût d'une existence calme et retirée ; je pensais à mon château, à ma mère, dont je vivais éloigné et que je laissais dans la solitude. La sérénité de cette jeune fille, qui se peignait dans ses yeux si purs, prenait chaque jour plus d'empire sur moi ; elle me témoignait de l'amitié, et j'attribuais follement à un sentiment de préférence ce qui n'était que le résultat de la bienveillance de ses parents pour moi.

» Un des mérites de Mlle de la Bévière à mes yeux, c'était la vie retirée dans laquelle elle vivait. Malheureusement sa famille se décida à

l'introduire dans le monde; cette résolution me fit une peine dont je ne m'avouai pas le motif. Un instinct secret me disait que je ne pourrais pas soutenir la comparaison avec les personnes qu'elle allait apprendre à connaître; je n'avais aucun droit sur elle, et déjà je sentais le germe de la jalousie. Je lui faisais des reproches sur le peu d'attention qu'elle me témoignait, sur l'intérêt qu'elle montrait à d'autres: elle les recevait en riant, s'excusait, regrettait de m'avoir fait de la peine, mais si naturellement, qu'il était clair qu'elle n'avait pas l'idée des sentiments qui m'occupaient.

» Ce fut alors que je reçus un avertissement qui m'aurait ouvert les yeux si je l'avais voulu.

» Nous étions dans un salon fort éclairé, devant moi Mlle de la Bévière causait avec quelques personnes de son âge; leur conversation était animée et fort gaie; je n'y prenais pas part; debout devant la cheminée j'écoutais à l'écart. Mes yeux se portèrent sur une grande glace vis-à-vis qui réfléchissait les lumières, le salon et le jeune groupe. Ce cercle de têtes

rapprochées, ces figures brillantes de fraîcheur et de gaîté, formaient un charmant tableau ; je distinguais M[lle] de la Bévière, sa jolie coiffure, sa physionomie animée ; je voyais ses yeux briller ; elle se penchait pour écouter et pour répondre. Mais ensuite je découvre, dans le fond du tableau, et comme une ombre pour en faire ressortir l'éclat, une figure bizarre de l'expression la plus malencontreuse, et dont l'air sérieux, peiné, contrastait si fort avec la grâce et la jeunesse de tout ce qui l'entourait, que je ne pus m'empêcher d'en rire ; cette figure rit aussi. Hélas ! c'était la mienne.

» La manière dont me venait cet avis sévère ne pouvait pas être suspecte ; je devais enfin me connaître ; mais il est des moyens de s'abuser quand on le veut absolument. Quelques années ont passé depuis ce moment qui est resté présent à mon esprit ; l'âge, les chagrins, mon genre de vie, ont dû exercer sur moi leur influence ; je n'étais pas tel alors que je vous ai paru ici, monsieur, mais encore....... Pas assez aveugle pour me croire un extérieur

agréable, je craignais de me juger, j'aimais à entendre parler de ces physionomies irrégulières qui plaisent par l'expression et la vivacité, de ces hommes qui, avec de l'esprit, de la grâce, des talents, le don de la parole, font oublier leur figure ; je me flattais que les défauts de ma taille étaient un secret profond entre mon tailleur et moi ; il m'assurait que les ressources de son art dissimulaient complètement ce qu'elle avait de fâcheux ; je voulais le croire ; je ne tardai pas à apprendre le contraire.

» C'était à une grande fête, la dernière à laquelle j'ai assisté, la dernière probablement que je verrai ; j'étais loin de le penser, car ce jour, je ne sais quel motif me donnait plus d'assurance qu'à l'ordinaire. Je me promenais dans ces salons si brillants, je cherchais à être aimable, je causais à tout le monde, j'accompagnais les dames. Dans le cours de la soirée je vis deux femmes que j'imaginais être de mes amies, causant à l'écart en jetant les yeux sur moi ; je supposai que j'étais l'objet de leur

conversation; j'eus la fatale idée de me placer de manière à les entendre sans qu'elles pussent s'en douter, pensant qu'une fois ce qui me parviendrait de cette manière me servirait à les intriguer, car j'étais habitué à être avec elles sur le ton de la plaisanterie : ce jour-là elles ne parlaient que trop sérieusement.

» Oui, disait l'une, on dit qu'il va épouser une jeune fille de dix-huit ans, pleine de grâces. » — « Impossible; des parents voudraient-ils sacrifier un enfant, exposer son avenir? Et lui-même, non, je ne crois pas qu'avec une pareille figure il pensât..... » — « Vous le connaissez mal; sa figure, il ne voudrait rien y changer, regardez-le donc....... mais je ne le vois plus; il est parfaitement satisfait, content, content enfin comme un bossu, puisqu'il faut tout dire. N'a-t-il pas dernièrement sollicité une place de préfet? Le premier consul a répondu qu'il n'envoyait pas de préfet pour faire rire ses administrés. »

» On continua encore quelque temps, mais je n'entendis plus rien. J'aurais voulu m'enfuir,

et je me sentais cloué à ma place ; une sueur froide m'inondait ; la crainte d'attirer leur attention me retint. Que serais-je devenu si elles eussent vu que je les écoutais !

» Enfin je pus m'échapper ; je sortis de cette salle où l'éclat, le bruit, ajoutaient à mon tourment, où il me semblait que tout le monde me montrât au doigt ; je courus dans les rues comme un insensé, je m'enfermai dans ma chambre, je me promenai à grands pas, le cœur déchiré et presque égaré de surprise.

» Voilà comment on me jugeait dans ce monde où je croyais avoir des amis, dans ce monde auquel j'avais tout sacrifié ! Et cependant de qui pouvais-je me plaindre ? Qui accuser ? Celles qui venaient de me faire tant de mal n'étaient point animées d'un sentiment d'animosité ; elles ne se doutaient pas que je les entendisse ; elles parlaient sans aigreur, elles déchiraient mon cœur en souriant ; ce n'était que de la légèreté, cette légèreté cruelle de la société ; le lendemain, si je les eusse rencontrées, elles m'auraient dit des choses aimables.

Alors comme revenu d'un rêve, et laissant la vérité se faire jour, je récapitulai toutes les peines que j'avais éprouvées dans la vie que je menais depuis quelques années; je me présentai à la glace; je considérai ma figure bouleversée par des mouvements si violents; je me jugeai sans faveur; je me demandai si l'on n'avait pas raison de me traiter rigoureusement, si ce n'était pas moi-même qui avais tout fait pour me tromper. Je pensai à Mlle de la Bévière. Quelle opinion devait-elle avoir de moi, si elle m'entendait juger comme on l'avait fait dans cette soirée? Comment avais-je pu.....? Et ce mot cruel de Bonaparte! Le fait n'était pas exact, je n'avais jamais pensé à devenir préfet; mais j'avais désiré une autre place; mon protecteur m'avait dit que le moment n'était pas favorable; je croyais la chose ignorée. Le premier consul avait-il réellement répondu ce qu'on lui faisait dire? Qu'importe! ne suffisait-il pas que le bruit en courût pour me couvrir de ridicule?

» Je me décidai à partir tout de suite, à fuir

ce monde ennemi ; je sonnai, je demandai des chevaux pour le lendemain. Il eût été plus sage de ne pas prendre une si brusque résolution ; ne fût-ce que pour lui donner une explication aux yeux de ceux que je connaissais ; mais j'étais hors d'état de réfléchir ; j'étais accoutumé à céder à mon premier mouvement. J'eus peine à attendre le jour ; je quittai ma maison sans donner d'ordres ; je courus deux jours et une nuit sans m'arrêter, sans presque prendre de nourriture, pressant, je ne sais pourquoi, les postillons, le cœur rempli de mes espérances déçues, de mes plans brisés, sans que rien pût remplir le vide qui s'était ouvert tout à coup, sans projet pour mon avenir. Les souvenirs de ma vie passée, de tant de dissipation, de tant d'activité mal dirigée, et jusqu'aux restes de la fête dont je sortais, le murmure de la foule, le bruit de la musique, qui s'étaient si malheureusement gravés dans ma mémoire, se heurtaient dans ma pauvre tête.

» Quel contraste, lorsque le soir du second jour je découvris au pied de la montagne la

paisible maison de ma famille, ces vieux arbres, ce village dont les souvenirs me reportaient à tant d'années en arrière, à tant de préventions et à une si tendre amitié ! La voiture attirait les regards des passants peu accoutumés au mouvement sur cette route écartée. Mon domestique agitait son mouchoir en l'air pour se faire reconnaître; il saluait tout le monde, il appelait les paysans par leur nom; le postillon remplissait l'air des claquements de son fouet; les chevaux en plein galop partageaient l'entrain général. Nous passions avec la rapidité de l'éclair devant les maisons du hameau, sur la grande place, à côté de l'église. C'était le propriétaire du château qui revenait le dernier représentant d'une famille aimée et considérée; oui, c'était lui. Quel beau retour!

» C'est M. le baron, s'écria le domestique qui m'ouvrit la porte; c'est M. le baron, répéta toute la maison, qui en un instant se trouva dans une grande activité. Ma mère était absente; on lui envoya en hâte un exprès. J'entrai dans le salon, il n'y avait personne; je me

mis à la fenêtre et je considérai les teintes brillantes du couchant qui se réfléchissaient dans la rivière serpentant au milieu d'un paysage déjà sombre.

» L'aspect de cette grande salle, avec ses tentures et ses meubles gothiques, la pensée de l'existence sérieuse et tranquille qu'on y menait, me frappèrent. Une vie qui s'écoulait si doucement, qui marquait à peine son cours, là au pied des montagnes, loin des agitations de la société et de ses perfides plaisirs, m'eût paru, il y a quelques jours, une espèce de mort; alors j'enviais ceux qui pouvaient s'en contenter.

» Ma mère arriva; elle me reçut avec sa tendresse ordinaire, sans paraître surprise de ma visite inattendue; elle semblait me dire qu'elle me verrait toujours avec joie, sans s'occuper du motif qui me ramenait auprès d'elle. Elle écouta mes récits et me fit peu de questions. Je redoutais sa sollicitude et sa pénétration; avec elle, plus qu'avec tout autre, j'étais décidé à dissimuler et à affecter un air

content. Il est des peines dont on peut parler, pour lesquelles on peut demander des consolations; il en est d'autres qu'on rougirait d'avouer, qu'on cache dans le fond de son cœur. et qui augmentent par le soin qu'on prend à tromper les yeux qui vous entourent.

» La cloche du château rassembla les domestiques pour le service religieux du soir; je vis entrer le bon ecclésiastique qui avait été le conducteur de ma jeunesse; il vint à moi avec un visage rayonnant de joie; il me félicita d'avoir terminé mes affaires à Paris pour venir soigner ma mère, et la satisfaction d'un bon fils qui rentre dans sa famille fut le texte de sa prière.

» Je retrouvai à Brandis ce mélange d'occupations agricoles et d'habitudes régulières qui étaient bien loin de moi. Je fus réveillé par la trompe du berger qui appelait les chèvres du village pour les conduire à la montagne; dans la matinée, l'abbé vint faire, avec ma mère, sa partie d'échecs. Après dîner, quand ma mère ne sortait pas, elle prenait son rouet;

Marie apportait aussi le sien au salon; elles passaient deux heures dans cette féodale occupation. Le bruit monotone des roues, interrompu seulement par quelques paroles, me transportait dans un monde différent de celui dont je sortais, et presque dans un autre siècle. A six heures, l'intendant venait rendre compte de ce qui avait été fait dans la journée, et prendre des ordres pour le lendemain; il me demanda un jour pour me mettre au fait de son administration. Je ne voulais pas paraître être revenu sans but; pendant mon séjour à Paris, je m'étais occupé des embellissements à faire au château; j'avais rapporté des plans et des dessins; à peine arrivé, je me mis à l'ouvrage, je renversai, j'abattis, je couvris la terre d'ouvriers. Ma mère prenait de l'intérêt à ces travaux; elle les discutait avec moi, elle cherchait à y mettre de l'ordre et de la mesure.

» Ce retour aux occupations de ma jeunesse, ces souvenirs d'autrefois, ces scènes d'une vie tranquille, touchaient souvent mon cœur;

déserts de la capitale du monde, parmi les débris des palais et des temples. J'aimais le soir à contempler, du haut d'une colline, le faîte des édifices de tant de siècles passés et confondus, les monuments de la République, des Empereurs, des Pontifes, les obélisques égyptiens, la tombe des martyrs, les statues de la Basilique de Saint-Jean de Latran, et les ruines s'étendant jusque dans les campagnes incultes.

» Je trouvai dans les beaux-arts une occupation conforme à mes sentiments. Je visitais les galeries; je passais des heures dans les ateliers des jeunes artistes, de ces hommes luttant péniblement contre les obstacles qui se présentent au talent naissant. J'entrais aussi souvent dans les couvents de Rome; je comprenais qu'on pût renoncer aux plaisirs et au bonheur de la vie pour se soustraire à ses peines, et j'enviais la résolution de ceux qui avaient su se frayer une autre carrière.

» Des nouvelles alarmantes sur la santé de ma mère me rappelèrent auprès d'elle; je

partis à l'instant; je la trouvai au début d'une maladie grave. Les médecins n'étaient pas sans espérance de pouvoir combattre le mal; mais elle-même en conservait fort peu; sa manière avait changé, elle parlait, elle agissait, comme une personne qui ne prend plus qu'un intérêt secondaire aux choses de la terre qui vont lui échapper et dont elle a fait le sacrifice. Je vis bientôt qu'elle m'avait désiré auprès d'elle, pour avoir sur mon compte un entretien que je redoutais et que j'avais toujours cherché à éloigner; je compris que je ne pouvais pas le retarder. Un jour, après m'avoir parlé de sa maladie et de son entière résignation aux volontés de la Providence :

» Et toi, mon fils, me dit-elle en fixant ses yeux sur moi, je dois te faire une question pour laquelle j'ai déjà peut-être trop attendu. Dis-moi, es-tu heureux? »

» Je fus si troublé de cette demande que je ne répondis pas.

» Réponds-moi, répéta-t-elle, j'ai besoin de le savoir. Voudrais-tu donc toujours te cacher à mes yeux? »

« Vous me demandez si je suis heureux, et c'est vous, ma mère, qui me faites une semblable question ! Heureux, oui! eh! pourquoi ne le serais-je pas? N'ai-je pas en effet tout ce qu'il faut pour obtenir amplement ma part de bonheur de ce monde? J'en ai déjà éprouvé toutes les douceurs ; je ne dois rien désirer. »

« Ainsi donc, ajouta-t-elle avec tristesse, ni la réflexion, ni des considérations plus relevées et au-dessus des intérêts de cette terre, n'ont pu encore te consoler de ce que la Providence t'a refusé. Tu conserves un cœur aigri ; tu penses toujours à ce qui te manque, sans faire attention à ce qui te reste. Mon pauvre enfant. »

» Je ne répondis pas, et nous restâmes tous deux dans le silence.

» Un moment après elle s'approcha de moi, elle me prit la main, elle me dit avec douceur et avec le ton d'une extrême tendresse : « Ne te détourne pas, Henri, ne refuse pas de me parler, ne me laisse pas croire que tu m'accuses de t'avoir donné la vie, parce que sou-

vent elle t'a été pénible ; elle peut changer si tu le veux, elle peut devenir moins difficile. Ouvre-moi ton cœur, nous n'avons pas de temps à perdre ; nous serons l'un et l'autre moins malheureux. Dis-moi tout ; ne crains point de n'être pas compris. Ah ! crois-tu qu'une mère n'ait pas eu aussi ses prétentions, ses blessures d'amour-propre, peut-être même ses murmures, des mouvements d'envie ? As-tu pu penser que je restais étrangère à ce que tu éprouvais ? Parle, je t'excuserai mieux qu'un autre, et nous prierons Dieu pour que la soumission entre dans ton cœur, comme elle est enfin entrée dans le mien. »

» Alors m'attirant doucement à elle, elle pencha sur moi son visage mouillé de quelques larmes ; je pleurai aussi ; jamais le sentiment de mes chagrins n'avait obtenu de moi cette marque de faiblesse.

« Je dois d'abord, dit-elle, m'accuser d'un tort que je me suis reproché ; j'aurais dû te faire entrevoir les contrariétés qui t'attendaient. Je t'ai laissé partir sans avertissement ; je t'ai

laissé recevoir du monde des leçons sévères; tu n'y étais pas préparé. J'ai été combattue, je craignais de t'affliger; c'était une faiblesse. Depuis, je t'ai suivi, quoique de loin; je t'observais sans que tu t'en doutasses, je te devinais, je savais mieux ce qui t'arrivait que tu ne le croyais. Mon fils, nous avons peu de choses à nous apprendre. Maintenant il faut penser à l'avenir, mettre en arrière d'anciennes peines, recommencer une autre vie. Je remercie Dieu qui nous permet enfin de parler sans contrainte; c'est pour cela que j'ai hâté ton retour, j'avais besoin de sortir de cette pénible réserve et de déchirer le voile qui nous séparait. »

» Je n'étais pas accoutumé à un semblable langage; je n'avais pas été gâté par des témoignages d'affection; je ne doutais pas de celle de ma mère; mais je n'avais pas compris jusqu'où allait cette immense tendresse qui veillait à mon insu sur moi, qui souffrait en secret de mes peines, et qui aurait voulu me dédommager de ce que les autres me refusaient. Ce fut un grand soulagement pour moi lorsque je

m'y livrai complètement. Nous causâmes ensuite tranquillement; elle me faisait voir la vie sous un point de vue plus grand, plus noble que je ne l'avais considérée jusqu'à ce moment; elle élevait mon ame; il me semblait qu'alors j'oubliais ce qui m'avait tant occupé.

« Le monde, me disait-elle, est sévère pour ceux qui ne possèdent pas les dons qu'il exige; mais ne crois pas qu'eux seulement souffrent de ses rigueurs. Demande-le aux gens qu'on appelle heureux; ils se plaindront d'injustices, de mécomptes. Jamais nos succès n'égalent nos prétentions; elles deviennent toujours plus exigentes, et le moindre échec irrite l'homme qui est accoutumé à tout obtenir facilement.

» Ma mère était une femme forte; la faiblesse de son corps n'ôtait rien à l'énergie de son ame. — « Ne nous laissons point abattre, disait-elle, au point de ne pas voir ce qui nous reste. Pouvoir faire le bien autour de soi, être utile dans une sphère modeste, jouir de l'indépendance et d'une grande aisance, voilà des compensations qu'il faut apprécier; j'ajouterai

avoir traversé les années difficiles, profiter des leçons de notre expérience. A vingt ans, je voulais te retenir, j'avais fait un plan pour ta vie; une heure passée avec un étranger renversa tous mes projets; je devais m'y attendre. Peut-être alors était-ce trop exiger, l'existence que j'avais à t'offrir était bien sérieuse. Une fois aussi j'avais compté sur Amélie; je connaissais son affection, je t'aurais quitté sans inquiétude, après moi elle aurait été ta sœur et ta mère, en même temps. Dieu ne l'a pas voulu; acceptons la vie telle qu'il nous la donne. Une nouvelle carrière s'ouvre pour toi; allons, mon fils, courage; je vais rejoindre ta sœur, j'ai cette ferme assurance que Dieu l'a reçue dans son ciel, et qu'il me réunira à elle. Henri nous t'attendrons.

» Vous voyez, monsieur, que je m'étends longuement sur cette époque de ma vie, c'est la seule à laquelle je reviens avec plaisir; je n'ai été heureux que pendant la longue maladie de ma mère. Depuis mon retour de Rome, je n'ai pas perdu un instant de ceux qu'elle a pu

me donner; j'ai joui jusqu'à la fin de l'affection du seul être qui avec ma sœur m'ait aimé, mais qui m'a aimé en proportion du besoin que j'en avais.

» Lorsque les angoisses de ma mère me remplissaient de tristesse, je trouvais des consolations dans la pensée que je faisais ce qui m'était possible pour les adoucir; lorsqu'elle était plus calme, je causais avec elle; je lui lisais, nous priions ensemble. Le monde et ses scènes pénibles avaient disparu; j'aurais rougi d'y penser encore, je n'en avais pas le temps, préoccupé sans cesse d'un si vif intérêt. Que d'heures j'ai passées à côté du lit de ma mère, attendant son réveil, et jouissant du repos que la bonté de Dieu lui accordait! Ah! monsieur, combien le souvenir de ces moments m'est cher! Elle voyait qu'elle m'était utile, et elle remerciait la Providence de la prolongation de sa pénible existence; ses douleurs augmentaient, son esprit était toujours calme.— « Plus je m'approche du grand moment, me disait-elle, plus je suis tranquille sur le sujet qui m'a

tant tourmentée. Ah! mon fils, quelques échecs de vanité paraissent peu de chose, quand on va rendre compte à celui qui n'oubliera pas nos peines, qui a voulu par ce moyen nous rapprocher de lui, et nous apprendre que les joies de ce monde ne sont pas le but de la vie.

» Voilà le jour qui fait pâlir la clarté de ma lampe. J'ai passé, monsieur, la nuit entière à vous écrire; en commençant ce récit, je ne pensais pas qu'il fût si long; je me suis laissé entraîner, j'ai abusé peut-être du soulagement que j'éprouvais à vous ouvrir mon cœur, j'ai compté sur votre bonté en vous parlant si longuement de moi; je vous ai dit ce que je n'ai dit à personne. Je suis descendu à des détails si intimes, je vous ai fait un aveu si complet de toutes les petitesses de ma vie, que j'ai besoin de penser que vous lirez ceci loin de moi. Le hasard qui nous a fait passer quelques jours ensemble, nous réunirait-il encore? »

Mardi soir.

« Vous partez demain ; dans quelques heures cette habitation sera rentrée dans son silence habituel. Je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai écrit ; vous comprenez le reste. Quand ma mère m'eut quitté pour toujours, je m'entourai de son souvenir, je promis de suivre ses directions. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Dieu m'a accordé de n'avoir plus de sentiment d'aigreur contre les hommes ; j'ai appris avec satisfaction que Mlle de la Bévière était heureuse et mariée, et j'ai béni le ciel qu'elle et moi eussions évité le malheur qui aurait été notre partage, si certains rêves se fussent réalisés. En relisant ceci, je n'ai pu m'empêcher de sourire de la futilité des circonstances qui ont eu une si grande influence sur ma vie, j'ai rougi de l'importance que j'ai mise aux choses du monde. Et cependant mon existence n'est point encore celle que ma mère eût voulu pour moi. Est-ce découragement, indifférence, manque d'énergie ou d'un ami qui me dirige ?

J'ai éprouvé ces grands chagrins qui font oublier les autres, j'ai passé le temps de la jeunesse et des illusions, j'ai dit souvent que j'étais guéri, et cependant, monsieur, vous avez vu vous-même le genre de vie que j'ai adopté, vous vous rappelez la manière dont je vous ai reçu, celle dont je me suis présenté devant vous. Ce n'est pas à vous que je puis dissimuler les faiblesses qui sont encore dans le fond de mon cœur.

» Quand je suis plus découragé qu'à l'ordinaire, je pense à tous les changements qui ont eu lieu ici, je vois alors la vie qui s'avance et ma tâche près d'être terminée. Mon existence d'ailleurs n'est pas absolument sans intérêt. Votre communion, monsieur, vous interdit je crois de prier pour les morts, leur sort est irrévocablement décidé, plus de rapport entre les vivants et eux, car comment se reporter avec douceur sur ceux que l'on a aimés si l'on en peut plus prier pour eux, et que tout se borne à quelques souvenirs de la vie terrestre. Notre doctrine se prête mieux aux

affections qui se continuent au-delà de la tombe; elle nous laisse de pieux devoirs à rendre à nos amis, elle ne brise pas le seul lien qui puisse exister encore; nous aimons à croire qu'ils intercèdent pour nous, comme nous intercédons pour eux. Je vais souvent au cimetière qui réunit ma mère et ma sœur, la plus jeune y a attendu quelque temps celle qui aurait dû la précéder; elles sont maintenant à peu de distance l'une de l'autre. Hélas! il reste peu de traces de leur présence, la terre y est déjà nivelée, elle se couvre d'herbe et de fleurs des champs. Je vais d'une tombe à l'autre, et j'y éprouve des sentiments différents; c'est une occupation qui n'est pas sans attrait, il y a de la douceur à verser des larmes pour ceux que l'on a perdus; il n'en est pas de ce genre de chagrin comme des peines qui ne laissent qu'une douleur sèche et poignante. Je demande à ma mère de la force, des directions; je viens m'accuser de n'avoir pas encore obéi à ses volontés. Je comprends ce qu'elle me répond. Ici je ne murmure pas. C'est la

marche invariable de la nature humaine qui s'est accomplie ; elle m'a quitté quand le moment en était venu, ce moment je l'avais prévu; son âge, sa faiblesse, ses infirmités me l'annonçaient. Nous en avons souvent parlé ensemble. Je me sens fier d'avoir eu une semblable mère. Mais ma sœur ; ma sœur plus jeune que moi, dont la santé ne nous donnait pas d'inquiétude, à qui je n'ai pu dire un dernier adieu, j'ai de la peine à me soumettre à cette épreuve qui ne perd point de son amertume. Ceux qui restent riches d'objets d'affection, et qui ont encore des moyens de bonheur, peuvent chercher à se consoler ; mais quand on a tout perdu, n'est-il pas permis de se nourrir des souvenirs et des regrets du passé ? Sur cette tombe froide et silencieuse, je repasse les années de notre enfance, notre intimité fraternelle, notre communauté de plaisirs et d'intérêts ; je me rappelle ces petites scènes qui n'ont de valeur que pour ceux qui y ont pris part, mais qui deviennent si précieuses ; je pense à nos conversations sérieuses d'une

époque plus rapprochée ; aux projets que nous faisions ensemble, ou plutôt aux vœux qu'elle formait pour moi. Cette amie constante et désintéressée, ce refuge que je croyais trouver toujours si je revenais battu de l'orage ; je l'ai perdu, je n'entendrai plus cette voix chérie, jamais, non jamais ; je ne pourrai plus lui dire tant de choses qui me restaient à lui confier, tant de sentiments nouveaux qui attendent dans mon cœur quelqu'un à qui je puisse parler. A qui les dirai-je ? qui voudrait les écouter ? qui les comprendrait ? Tout est fini, absolument fini.

» On sent quelquefois la passion de rejoindre ceux qui nous ont quittés ; on murmure de n'avoir pas encore été appelé et d'être seul laissé. Vaut-il la peine de recommencer la vie, de chercher des intérêts, de mendier de nouvelles affections ? Où les trouverai-je, moi, à qui tout a manqué, et qui, hors de cette maison, ai fait un si triste apprentissage de la vie ? Cependant la Providence ne veut pas que nous nous abîmions dans les regrets, elle veut

que nous allions en avant; elle nous demandera compte des jours qu'elle nous avait prêtés. »

« Mon père, s'écria Adélaïde lorsque j'eus cessé de lire, il se trompe; nous le verrons encore; nous ne le laisserons pas isolé, malheureux. Ah! que je voudrais pouvoir lui être utile! Il faudra aller le voir, l'inviter à passer quelque temps avec nous; il viendra peut-être, si nous lui promettons d'être seuls, de le laisser complètement libre. Vous lui écrirez dès demain, n'est-il pas vrai? »

Le lendemain, en effet, je lus à ma fille la lettre suivante.

« Monsieur,

» J'ai été fort soulagé, en lisant l'intéressant écrit que vous avez bien voulu me confier, de voir que la retraite à laquelle vous vous condamnez, qui a pour motifs de véritables chagrins, en a aussi qui ne sont que

des mécomptes de jeunesse, et des idées sur lesquelles vous sentez vous-même que votre solitude vous force trop de vous arrêter. Il faut se garder de mettre sur la même ligne des sentiments si différents. La confiance que vous avez témoignée à ma fille et à moi, nous a profondément touchés. Comment y répondre, monsieur? C'est en parlant avec la même franchise à un homme que j'estime trop, pour lequel je sens un intérêt trop vrai pour ne pas chercher à lui être utile.

» S'il est un instant dans la vie où les avantages extérieurs peuvent seuls assurer une position flatteuse dans le monde, il en vient bientôt un où l'instruction, l'esprit, les qualités solides, ont leur tour. Malheur à l'homme qui conserve un souvenir trop vif des dons de la première jeunesse! Malheur à celui qui, à quarante ans, se rappelle les succès dus à sa figure! Qu'il est triste pour lui le moment où il vient à connaître sa nullité, et où il voit finir des succès si passagers! Pardonnez-moi de vous répéter ce que vous savez aussi bien

que moi, ce que vous a dit une voix plus persuasive que la mienne.

» Vous avez, monsieur, contracté une dette sacrée envers votre mère; c'est le seul devoir que vous puissiez remplir pour elle. N'êtes-vous pas impatient de vous en acquitter?

» L'unique motif de persévérer dans le genre de vie que vous avez adopté, c'est le temps, déjà beaucoup trop long, pendant lequel il a duré. Plus vous attendrez, plus le changement sera difficile.

» Venez passer quelques jours avec nous; cette preuve d'amitié fera à ma fille et à moi un véritable plaisir. Nous voyons ici peu de monde, des gens sérieux; vous vous accoutumerez peu à peu à la société.

» En qualité d'agriculteur, j'ai des avis à vous donner sur l'état dans lequel vous laissez vos terres, des réparations à proposer pour vos bâtiments. J'ai tout examiné avec soin, quand je me promenais à Brandis, le bras en écharpe. Il faudra aussi quelques changements dans le logement de ma fille et le mien; car

nous comptons aller vous faire une visite, lorsque vous aurez vous-même payé votre dette. C'est en vain que vous dites que nous ne nous verrons plus ; vous savez par expérience que nous ne sommes pas des gens à laisser à la porte, lorsqu'ils ont mis dans leur tête d'entrer.

» Adieu, monsieur, ne dites plus que vous n'avez pas d'amis ; il en est qui voudraient sincèrement, etc. »

« Croyez-vous qu'il soit satisfait de cette lettre? dit Adélaïde. »

— « Au premier moment, je ne le pense pas ; elle n'entre pas assez dans ses sentiments ; mais ce sont ces impressions auxquelles il s'est trop livré dont il faut le distraire. Il a trop d'esprit pour ne pas comprendre ensuite que j'ai raison ; je ne désespère pas de le voir dans quelque temps ici. »

— « Mais votre lettre, mon père, ne me semble pas assez affectueuse. Tandis que tant de gens disent plus qu'ils ne pensent, pour-

*

quoi cacher la véritable pitié que vous avez pour lui? Vous paraissez le blâmer; il est encore plus à plaindre. »

— « Il est à plaindre, sans doute; il a de justes sujets de peine, mais il faut qu'il ne s'exagère pas les inconvénients de sa position actuelle; il faut surtout paraître n'y pas mettre l'importance qu'il y met lui-même; il sera satisfait de nous voir traiter tout cela un peu à la légère. C'est déjà un grand pas de nous avoir confié ses secrets. C'est un homme intéressant qu'il faut arracher à ses habitudes et rendre heureux malgré lui. »

— « Je crois que vous avez raison, dit Adélaïde. »

26 octobre.

Adélaïde n'a point oublié le baron de Brandis, elle roule toujours dans sa tête le moyen de le changer, elle voudrait le rendre à la société; ce sujet nous a conduits à de sérieuses réflexions.



Il est bien rare, lui dis-je, et ceci est favorable à l'humanité, qu'un homme qui ouvre franchement son cœur ne paraisse pas intéressant lorsqu'on connaît les motifs qui le font agir. Si nous ignorions l'histoire de monsieur de Brandis, cette histoire qu'il n'a pas craint de faire avec tant de candeur, nous conserverions de lui l'idée d'un homme bizarre, d'un misanthrope. — Ce serait un jugement injuste. — Sans doute. Nous jugeons sévèrement les autres sur l'apparence, sur leur ton, sur leur figure même, nous condamnons non-seulement leurs vices, mais encore leurs travers. S'ils ont assez de force pour révéler leur secret, s'ils avouent les petitesses qu'on cherche au contraire souvent à dissimuler, dont ils rougissent, qu'ils condamnent eux-mêmes, alors notre sévérité s'évanouit, nous retrouvons des frères malheureux, nous comprenons des hommes qui ont leurs faiblesses comme nous avons les nôtres. Que de misères dont on rit dans la société et qui nous feraient répandre des larmes si nous les voyions

de plus près ; que de cœurs froissés qui ont encore à supporter le ridicule. Souvent même un homme prend dans son maintien le contre-pied de ce qu'il est réellement ; il a souffert dans son amour-propre, il est défiant, soupçonneux, et il affecte un maintien plein de suffisance. Il veut en imposer aux autres et à lui-même. Le coupable peut-être nous intéresserait si nous pouvions connaître la violence de ses passions, ses combats, son trouble, ses remords. — Ah ! mon père, s'écria Adélaïde, on est heureux de savoir qu'il y aura un autre juge que la société pour nous juger un jour.

1er janvier 1809.

Voici un jour heureux. Je cherchais à découvrir ce qu'Adélaïde désirait pour ses étrennes ; elle a vis-à-vis de moi un tel système de discrétion, qu'elle m'assurait n'avoir besoin de rien, ou ne parlait que de bagatelles ; alors j'ai fait venir de Genève une grande caisse et

je la lui ai présentée ce matin, quand elle est venue me souhaiter une heureuse année. Sa surprise et sa joie ont été complètes ; elle a sorti de la boîte un schall, une robe, puis ne voyant pas la fin, elle s'est arrêtée. — Oh ! c'est trop, beaucoup trop, s'est-elle écriée en versant des larmes ; mon père, vous me gâtez tandis que vous ne vous accordez rien ; non je ne puis accepter tout cela. Ensuite nous sommes allés à l'église. Le Pasteur et sa femme sont très-heureux, ils ont leur fils pour quelques jours ; nous les avons invités à dîner. La réunion a été agréable. Albert est un aimable garçon ; il a une figure pleine d'intelligence et de vivacité ; il nous a intéressés en parlant de sa vie à Lausanne, de ses essais de prédication, du bonheur qu'il se promet dans une cure de montagne, occupé de ses paroissiens, des pauvres et des écoles. La mère était enchantée en voyant l'intérêt avec lequel nous l'écoutions.

Le coucher du soleil a été d'une grande beauté. — Quel dommage, disait Adélaïde en

admirant l'éclat des nuages, qu'un jour si heureux finisse déjà. Si nous étions sur le sommet du Jura, nous verrions encore le soleil, — encore quelques instants. — Il se réfléchit peut-être sur les fenêtres du château de Brandis; vous rappelez-vous ces beaux effets du soir, quand toutes les vitres de la façade paraissaient en feu? Pauvre baron, seul dans son immense maison, il n'a pas passé une belle journée comme nous, il n'en voit pas arriver la fin avec regret. Maintenant, comme tout est décoloré; voilà déjà l'étoile que nous avons observée hier qui paraît au-dessus de la montagne. — Tandis que le soleil disparaît pour nous, ma fille, il se lève pour d'autres terres. — Ainsi donc, le même moment qui est la fin du jour pour les uns, est le matin pour d'autres. — C'est l'image de la vie; pour toi, le soleil n'est pas encore à son midi; pour moi, il décline. — Ah! mon père, ne dites pas cela. — Ce n'est pas sans motifs que la Providence nous entoure de tant d'images frappantes, qui parce qu'elles se représentent souvent font moins

d'effet qu'elles ne devraient produire. — Il faut espérer, dit Adélaïde après un moment de silence, que le soir pour nous sera beau. — Il faut s'y préparer, chère enfant, et prier Dieu de nous soutenir dans ce grand moment. Adélaïde est restée un instant sans parler devant la fenêtre; elle est venue m'embrasser, puis voyant ses présents étalés sur la table : — Ah ! mes charmants cadeaux, s'est-elle écriée, je les avais oubliés ! Elle a appelé Marguerite pour l'aider à les transporter, et elle est sortie en chantant.

Je reste seul avec de douces pensées et le sentiment de la reconnaissance que je dois à Dieu. Il y a un an, j'étais à Paris, déjà tourmenté par les soucis qui devaient devenir si poignants. La Providence m'a tiré de cette cruelle épreuve; elle m'a réuni à ma fille dont je dirige les premiers pas dans le monde et qui bientôt sera mon soutien; ce sentiment doit me donner de la sécurité pour cet avenir qui est le plus souvent si différent de ce que nous pensions, et que nous cherchons follement à deviner.

(Ici le journal est écrit avec peu de suite. On voit que M. et Mlle Jenhars renouvellent connaissance avec la famille de Gourmelle qui habite le beau château de Lenans à deux lieues du Vully. La famille se compose d'une mère, de deux filles de l'âge à peu près d'Adélaïde, d'un fils qui est au service de Bavière et de M. de Fonzier, frère de Mme de Gourmelle.)

(Le luxe et le mouvement du château contrastent avec la simplicité de Vully; après quelques jours passés à Lenans, M. et Mlle Jenhars retrouvent avec plaisir le calme de leur vie intime.)

(Nous donnons ici la seule note qui ait rapport avec ce qui précède.)

Avant-hier, nous étions réunis à notre heure ordinaire; Adélaïde s'occupait des préparatifs du thé. J'étais assis devant le feu, lisant une gazette. On n'entendait que le bruit de l'eau chaude qui bouillait et le cliquetis des tasses qu'Adélaïde plaçait et déplaçait; de temps en

temps, des raffales du vent du nord qui, depuis deux jours, nous a replongés dans la rude saison, venaient ébranler les fenêtres. Dans la chambre, c'était un calme parfait, un silence qui ne devait cesser qu'au moment où la jeune maîtresse prononcerait les paroles consacrées : Mon père, le thé est prêt. Mais avant, on entend le bruit d'une voiture qui roule sur le pavé; Adélaïde prête l'oreille; je pose mon papier. — Est-ce le vent? — C'est une voiture. — Une voiture ici! — Ce sont des gens qui se trompent; Mme de Gourmelle ne vient pas si tard, d'ailleurs elle est encore à Lausanne. La voiture avait tourné bruyamment devant la porte. Je vois, dit Adélaïde en regardant par une ouverture du contrevent, trois chevaux, un postillon, une calèche de voyage; on demande la demeure de M. Jenhars. Nous entendons des pas d'hommes et des voix inconnues dans le corridor. Enfin, la porte s'ouvre et nous voyons entrer... qui? M. de Brandis! — M. de Brandis! nous écriâmes-nous tous deux à la fois. — Je viens moi-même répon-

dre à votre bonne et aimable lettre; il ne restait que ce moyen de me faire pardonner ma négligence. — Soyez cent fois le bien-venu. — Quelle agréable surprise! s'écria Adélaïde, et qui s'y serait attendu, dans cette saison, de nuit! vous nous trouvez tout seuls : nous serons comme à Brandis. — Oui, dit le voyageur, mais on ne m'a pas fait attendre à la porte, et je n'ai pas eu besoin de longues prières pour obtenir un accueil aussi amical que celui que vous voulez bien me faire.

L'aspect confortable de notre salon, notre réception et probablement la solitude dans laquelle il nous surprenait, le charmèrent, et à l'impression sérieuse et même un peu embarrassée qu'il avait en entrant, succéda ce sourire que je lui connais lorsqu'il est à son aise.

Ce matin, ma fille a montré à notre hôte la maison, son établissement de travail; elle lui a raconté notre genre de vie. De l'intérieur elle a passé à l'extérieur; elle a expliqué son jardin, ce qu'il serait l'été prochain. Elle ne

lui a pas épargné une plate-bande; il a fallu qu'il admirât tout, chaque poule, chaque canard; le nouvel arrivé se laissait conduire avec une complaisance admirable. — Ma chère amie, lui ai-je dit, tu abuses des priviléges de maîtresse de la maison. — Non, non, je sais que M. de Brandis met de l'intérêt à tout ce qui nous regarde. — Que vous êtes heureux! s'est-il écrié en soupirant.

4 mars.

Le temps du séjour de M. de Brandis s'est fort bien passé; le trois ou quatrième jour, nous eûmes la visite de la famille de Gourmelle. A la vue de ces dames, le front de notre ami s'est rembruni, mais il a tenu bon. Un incident a failli tout gâter : Louise, étourdie et inconséquente, s'est écriée lorsqu'on le lui a montré : Ah! qu'il est laid, qu'il est laid! Fort heureusement, M. de Brandis n'était pas placé de manière à l'entendre, mais j'ai vu l'impression de mécontentement que ces pa-

roles inconsidérées ont produit sur Adélaïde, qui a tancé son amie d'un mot très-sec. La petite causeuse, préoccupée de son séjour à Lausanne et avide d'en parler, n'a pas fait grande attention au reproche qu'elle s'était attiré.

(Il y a ici une lacune de sept mois environ, soit qu'une partie du journal se soit égarée, soit que l'écrivain l'ait interrompu.)

(Dans le cahier qui suit, M. Jenhars et sa fille sont au château de Brandis.)

Château de Brandis, 5 octobre 1809.

Nous sommes arrivés ce matin, nous n'avions pas déterminé le jour, on ne nous attendait pas encore. Marie a paru sur la porte; elle a levé les mains au ciel : — M. et Mlle Jenhars! Ah! que M. le baron va être content, mais il n'est pas ici. Il a beaucoup d'affaires, il est maire du village; vous ne le saviez pas. Sa nomination a causé une grande joie, comme vous le pensez bien; le jour qu'il a été installé on a fait une belle fête. La garde nationale, des coups de canon, des guirlandes; mais entrez donc, monsieur et mademoiselle, je vais envoyer chercher M. le baron.

Nous avons trouvé dans le salon un mon-

sieur d'une belle tournure, d'une mise élégante, d'un langage recherché. Il était occupé à lire les papiers; il s'est levé, il a approché des chaises, il nous a fait les honneurs de la maison comme un habitué. Après les premiers mots, nous étions embarrassés de la conversation avec une personne que nous ne connaissions point et qui ne nous connaissait pas davantage. — Voilà une belle vue, ai-je dit en m'approchant de la fenêtre pour rompre le silence. — Une belle vue, monsieur! trouvez-vous? Une vue sauvage, abrupte, agreste, bonne pour quelques jours d'été, pendant les grandes chaleurs. Cette partie de notre belle France est singulièrement sévère, un horizon borné; ces masses ne me plaisent pas; en outre, il souffle le soir, du côté de la montagne, un vent singulièrement âpre qui ne me permet pas de sortir. Et l'hiver, figurez-vous l'hiver! Je ne puis comprendre le goût de mon ami Brandis; se confiner ici, lui qui, avec sa fortune, son esprit, ses connaissances, aurait une belle existence dans la capitale ou dans une

grande ville. Au reste, il ne faut pas disputer des goûts; cette province est aussi la mienne, et depuis plus de vingt ans, je n'ai pas pu passer un mois de suite dans mes propriétés. Mon ami me pressait de lui faire une visite, je n'ai pas voulu refuser plus long-temps. Mais il ne vient pas, vous êtes sans doute pressé de le voir; je vais le chercher. — Quel peut être, dis-je à Adélaïde, ce beau monsieur qui paraît si bien établi? — Vous ne devinez pas; je parie que je le sais. — Comment veux-tu que je reconnaisse quelqu'un que je n'ai jamais vu? — Je ne l'ai jamais vu, et cependant je ne crois pas me tromper. — Un secrétaire, peut-être un commis de la Préfecture; comme je n'ai pas l'intelligence dont tu parais douée, de lire le nom des gens sur leur figure, dis-moi qui il est. — Réfléchissez, ici dans ce château, un ami du baron, propriétaire dans les environs. — Mais, s'il m'en souvient, nous n'avons vu personne lors de notre premier séjour. — Je ne l'ai jamais vu moi-même, mais puisque vous ne devinez pas..... Dans ce moment, la

porte s'est ouverte et le maître de la maison a paru.

Au milieu du plaisir que nous avons eu à nous revoir, le monsieur étranger a été complètement oublié; il a tiré M. de Brandis à part en lui disant : tu me laisses de côté sans me présenter à monsieur et à mademoiselle, moi qui ai dû les recevoir sans qu'ils pussent comprendre qui je suis. — Ah ! pardon, mon cher Achille; permettez-moi, monsieur et mademoiselle, de vous présenter mon ami d'enfance, M. Dumortier, qui m'a fait le plaisir de venir passer quelque temps chez moi.

Adélaïde m'a jeté un regard de triomphe qui disait qu'elle l'avait deviné. — Vous trouvez, dit M. Dumortier, M. de Brandis dans les hautes dignités : il est maire, aussi le vois-je à peine, tant il est surchargé d'affaires. — Il est vrai, mon cher M. Jenhars, j'ai cédé à l'ambition, et me voilà homme d'état.—Marie nous avait déjà annoncé ce grand changement que j'approuve fort; c'est une place modeste dans laquelle on peut faire beaucoup de bien.—Mon ami est très-

occupé d'un pont que l'on veut jeter sur le torrent, et que par son influence on espère obtenir du préfet. — Nous en parlions précisément lorsqu'on m'a annoncé votre arrivée. — J'espère que vous ne vous êtes pas dérangé pour nous ; nous vous y accompagnerons. — Pour le moment, non sans doute ; il faut d'abord vous reposer, vous n'entendrez que trop parler de cette hardie construction. Vous ne savez pas ce qui vous attend demain : un dîner du conseil municipal ; si j'avais su le bonheur qui m'était réservé, je n'aurais pas choisi ce jour, mais pour peu que cette séance, qui sera assez longue, vous fatigue, vous dînerez dans votre appartement.

La chose a été ensuite discutée. Adélaïde a dit que si on n'y trouvait pas d'inconvénients, le dîner municipal l'amuserait beaucoup, et il a été décidé que nous en ferions partie.

Quand nous sommes montés dans notre logement, Adélaïde a observé combien le caractère des lieux peut changer. La première fois qu'on me montra ce château isolé, mystérieux,

je me le figurais habité par des gens extraordinaires ; ce fut bien pis lorsque après votre accident il fallut en mendier l'entrée. Vous rappelez-vous quand nous heurtions à la grille, devant cette allée si sombre ? Aurais-je pu croire que j'y reviendrais un jour avec plaisir, que j'y serais à l'aise, que je me trouverais dans cette chambre comme chez moi ? Il me tarde d'aller voir le château et de causer avec Marie.

6 octobre.

Les convives sont arrivés à une heure précise. Adélaïde a été placée entre le maître de la maison et le curé ; moi j'étais à côté du principal, et probablement du seul marchand de l'endroit ; c'est un homme de bon sens et qui ne manque pas d'une instruction pratique ; il m'a fait un grand éloge du maître du château. C'était déjà fort heureux, m'a-t-il dit, que M. de Brandis demeurât parmi nous ; il répandait de l'argent et faisait beaucoup de bien ; c'est un

plus grand bonheur qu'il ait accepté la place de maire. Il n'y a que trois mois qu'il l'occupe. et déjà le pays s'en ressent. Voilà un pont dont on parlait depuis vingt ans, qui va être construit par l'élan qu'il a donné; il va établir une école dont il fera les principaux frais. Avec un chef comme lui, les obstacles, les petites résistances disparaissent. Sa famille a toujours été aimée. Les événements politiques n'ont point détruit d'anciens souvenirs ici, comme ils l'ont fait ailleurs.

Au dessert, nous nous sommes retirés pour laisser ces braves gens à l'aise; nous avons été suivis par M. Dumortier qui tenait à constater qu'il y avait une grande distance entre lui et les convives; ç'a été un feu de plaisanteries sur leurs manières, leur conversation et sur l'ennui du repas. — Je vous assure que j'ai trouvé dans cette réunion du bon sens et de la cordialité. Le but de M. de Brandis est louable; il va doter cette commune d'établissements qui lui manquent. — Fort louable, en vérité; je voudrais pouvoir l'imiter, mais j'a-

voue que je ne m'en sens pas la force. Quelquefois il me prend des sentiments champêtres, je veux respirer l'air de la campagne; je m'écrie avec Jean-Jaques : Adieu Paris ! ville de boue et de fumée; je pars; puis au bout de quelques semaines, je me retrouve, je ne sais comment, dans cette épouvantable cité. Vous êtes Suisse, monsieur, et vous êtes accoutumé dans votre beau pays à la vie pastorale; pour moi, habitué à la société, au mouvement, à ce prestige des arts qu'on ne trouve qu'à Paris, à cette atmosphère de connaissances et de plaisirs, la vie ailleurs me semble insipide; l'air moral, si je puis m'exprimer ainsi, manque d'élasticité et de cette vivacité qui font sentir le prix de l'existence.

L'arrivée de M. de Brandis a interrompu ces belles phrases. — Comment, lui dit M. Dumortier, as-tu pu te séparer de tes bons amis? — Je les ai quittés un instant, mais n'en dis pas du mal; nous avons bu à vos santés avec enthousiasme; la charmante demoiselle n'a pas été oubliée. — Ce sont d'aimables cavaliers

que tu lui présentes pour égayer ta maison. — Je lui en ai déjà demandé pardon, et je suis sûr qu'elle a compris mon embarras. — Je ne me suis point ennuyée, dit Adélaïde. — Demain, je serai tout entier à mes amis, et j'espère que nous pourrons arranger un emploi de notre journée plus divertissant; en attendant, je vous remercie de la bonne volonté que vous avez bien voulu montrer à mes convives. Ils ont été flattés de dîner avec vous, avec toi, Achille, surtout quand je leur ai dit que tu étais un beau monsieur de Paris; c'est un honneur qu'ils n'oublieront pas. — Ah! voilà encore tes plaisanteries. — Ne te sens-tu pas heureux d'avoir pu, sans déroger à ta dignité, inspirer un juste sentiment d'orgueil à ces braves gens? — Vous le voyez, monsieur, il me tourmente de toutes les manières.

9 octobre.

Ces messieurs ont quelquefois des discussions qui nous amusent. M. de Brandis repro-

chait à son ami de ne pas aimer la campagne. — Tu me fais tort, a répondu M. Dumortier, j'aime la campagne, non une solitude complète, bonne pour un chartreux ou un misantrope, mais celle animée par la société et une conversation spirituelle; je me rappelle avec enchantement ces journées délicieuses passées dans les belles maisons aux environs de Paris, où Contat nous ravissait par les grâces de son esprit, où Parny, Desfontaines, ces aimables chansonniers, nous faisaient passer des heures charmantes à l'ombre des bosquets. J'aime la campagne telle que l'a dépeinte le poète des champs lorsqu'il dit :

Le doux printemps revient et ranime à la fois
Les oiseaux, les zéphirs et les fleurs et ma voix.
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre?
Ah ! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
Quand tout vit de bonheur, d'espérance et d'amour, etc.

Voilà de la poésie, voilà le sentiment de la nature; et si après les vers de notre grand maître, a ajouté M. Dumortier, j'osais hasarder

les faibles productions d'un auteur inconnu, je pourrais prouver que les bords fleuris de la Seine n'ont pas trouvé chez moi un cœur insensible.

Ses yeux sollicitaient une réponse; ma fille a répondu qu'elle l'entendrait avec le plus grand plaisir. — Qu'avez-vous dit, mademoiselle? s'est écrié M. de Brandis; permettre à un poète de vous apporter ses cahiers, vous ne savez à quoi vous vous exposez. — Les dames sont plus indulgentes que vous, dit celui-ci en revenant avec un beau portefeuille de maroquin doré sur tranches, intitulé : Essais de Poésie; il en tira quelques morceaux qu'il déclama avec beaucoup de feu. Charmé par l'attention que nous lui portions, il se serait oublié dans cette lecture, si M. de Brandis, saisissant l'intervalle entre une pièce fugitive et des fragments de poème que l'auteur cherchait à rassembler, ne se fût écrié tout à coup : — Après une description si harmonieuse, allons prendre la nature sur le fait, nous en jouirons mieux,

maintenant qu'Achille nous a appris à la sentir.

12 octobre.

Ce matin, M. de Brandis est entré dans la chambre du déjeûner tenant des lettres. Voici, a-t-il dit, bien des changements. M. Dumortier est parti. — Il ne nous en a rien dit hier au soir. — Ni à moi non plus, je l'apprends par ce billet qu'il m'a laissé ; vous connaissez déjà Achille, il faut que j'achève son histoire, elle vous expliquera les longues conversations que nous avons eues ensemble. Il y a six semaines que je le vis arriver malheureux et abattu, me demandant un asile et des conseils, que je lui promis volontiers ; il est fort mal dans ses affaires, plusieurs jugements ont été rendus contre lui, il fuyait ses créanciers et venait aliéner les derniers biens qui lui restent. Il était alors fort docile et il promettait de suivre mes directions ; peu à peu sa disposition a changé, il s'est je crois ennuyé, il a repris l'idée de Paris. Je consentais à arranger ses

affaires, mais j'y mettais quelques conditions. Voici sa lettre, qui n'est pas très-obligeante, mais je lui pardonne.

« Je te remercie, mon cher ami, de l'hospitalité que j'ai reçue chez toi et des offres que tu veux bien me faire; décidément je ne les accepte pas et je n'abuserai pas plus longtemps de ta bonté. Je ne te crois pas bien placé pour juger de ma position; c'est la manière de beaucoup de gens d'obliger les autres, non de la façon dont on le leur demande, mais de celle dont ils l'entendent eux-mêmes. Je vais de nouveau tenter la fortune qui s'est montrée si sévère pour moi; grâces au ciel, j'ai encore des ressources; plus je vis, plus je vois que dans ce monde on ne doit compter que sur soi. Adieu; quand nous reverrons-nous? Sois heureux comme tu le mérites et à ta manière. Ne voulant pas prendre congé en règle, je pars sans t'en prévenir, je me fais conduire par ta voiture jusqu'à Besançon; pardonne-moi cette indiscrétion, c'est la dernière dont tu auras à te plaindre. »

★

— Mais, quelles sont ces ressources dont il parle? — De bien pauvres, à ce que je crois; il espère devenir collaborateur d'un journal; il a voulu me lire une pièce de théâtre qu'il compte faire recevoir par l'influence d'une actrice; j'ai été obligé à quelques critiques qui lui ont déplu. Pauvre Achille, je crains que s'il s'obstine à cette carrière il n'éprouve bien des mécomptes! — Mais, dit ma fille, les morceaux qu'il nous lut il y a quelques jours m'intéressèrent beaucoup. — Vous êtes bonne et indulgente, mademoiselle, il peut avoir un talent de société que des amis applaudissent; il en faut davantage pour se présenter devant des juges. Je n'ai jamais ambitionné la réputation d'homme de lettres, mais je sais combien les échecs d'amour-propre sont pénibles, et j'aurais voulu les épargner à mon ami.

Voici maintenant une affaire d'un tout autre genre et je crois que si Achille eût eu connaissance de la lettre que je vais vous lire, il ne serait pas parti; elle est du général Dollon, préfet du Doubs, avec lequel ma place m'a mis

en relation. M. Dollon est un officier de Napoléon que ses blessures ont forcé de quitter le service. Jeune encore et plein de talent, il n'a pas voulu languir dans l'oisiveté et il a demandé à être employé dans l'administration. L'empereur l'a marié à une demoiselle de l'ancienne cour qui est une femme charmante, autant que j'ai pu en juger pour l'avoir vue une ou deux fois. Voici ce qu'il m'écrit. »

« J'accepte, monsieur, avec grand plaisir l'invitation que vous voulez bien me faire de passer deux jours dans votre château; je ne connais point encore cette partie de la préfecture et je serai charmé d'y aller, surtout si, comme vous paraissez le croire, ma présence peut y faire quelque bien; je conduirai avec moi M. l'inspecteur des ponts-et-chaussées qui nous donnera des directions, ainsi que quelques personnes qui m'accompagnent dans la tournée que je fais de ce côté; je compte sur votre bonté pour les recevoir. Mais, monsieur, ce n'est pas tout encore,

Mme Dollon a lu le paragraphe de votre lettre qui la concerne, elle ne l'a point laissé tomber, elle veut être des nôtres ; voyez à quoi vous vous exposez ; quant à moi, je n'ai pas contrarié son désir, certain qu'elle ne pouvait être mieux que sous votre toit hospitalier.

C'est le 24 de ce mois que cette petite armée, car je crains fort que notre nombre ne nous en donne l'apparence, partira de Besançon pour mettre le siége devant votre château. Je me réjouis de cette expédition. »

Ne vous étonnez-vous pas, ajouta M. de Brandis, de la carrière mondaine dans laquelle je me lance? C'est une entreprise hardie, et si j'étais seul, peut-être me repentirais-je de ma témérité, mais vous êtes avec moi, je ne crains plus rien.

17 octobre.

On ne sait pas précisément le nombre de personnes que le préfet amènera. M. de Brandis fait tous les jours de nouvelles invitations;

d'un autre côté le château a été fort négligé, à l'exception de trois ou quatre chambres qui ont été habitées quelquefois. Nous allons d'appartements en appartements, préparant des logements; on ouvre les contrevents qui ont été si long-temps fermés, on expose les meubles au grand jour, on secoue une ancienne poussière; il faut des menuisiers, des tapissiers; ici, le bras d'un des personnages de la tenture a été dévoré par les insectes; là, une gouttière, qui s'est fait jour, est venue troubler la joie d'une fête champêtre.

19 octobre.

Nous sommes des gens fort affairés; pour procéder avec ordre, on a donné à chacun de nous trois un ministère dont il sera responsable; d'abord, on avait nommé M. de Brandis président du conseil; mais, alléguant son peu de capacité dans les affaires de ce genre, il a résigné ses fonctions et en a investi Adélaïde, disant qu'elle est faite pour commander et qu'il

sera heureux de lui obéir; la voilà donc maîtresse dans le château.

Il faut chercher dans des armoires, fermées depuis long-temps, les ustensiles et les meubles; on ne se fait pas d'idée combien de choses sont entassées là; c'est une occupation qui nous amuse d'assister à l'ouverture des caisses dont on ignore le contenu; nous y portons le sentiment de curiosité qu'on met aux fouilles d'Herculanum et de Pompeïa; on voit paraître au jour des ornements du temps de Louis XV, d'immenses vases de porcelaine de la Chine, des magots du Japon. Cependant, au grand regret des domestiques, on laisse de côté les pièces trop massives et trop antiques, les plateaux de dessert où il y a trop d'amours, trop de bergers en habits roses. Quand ma fille consulte M. de Brandis sur un arrangement : Commandez, mademoiselle, lui dit-il, nous sommes tous ici, mes domestiques et moi, sous vos ordres. — Je crains, monsieur, que vous ne me gâtiez; mon père me dit souvent que je n'ai que trop le désir de faire prévaloir ma volonté; il

est heureux que ce pouvoir que vous me laissez ne dure que quelques jours. — Pour moi, cette habitude m'est si agréable, qu'il me sera difficile d'y renoncer; grâce à vous, je verrai mon pauvre château sortir des ruines où ma négligence le laissait tomber. — Quelquefois j'ai la crainte que cette petite prenne, sans s'en douter, un peu de vanité du rôle qu'elle joue ici et de l'influence qu'elle a sur M. de Brandis.

Marie voyant combien toutes ces recherches l'amusaient, l'a conduite dans un cabinet où sont encore rangées les parures des dernières dames du château; tout y est dans l'ordre le plus parfait, les coiffures assortissantes, les évantails, les chaussures du temps; elle lui fait admirer la beauté et la richesse des étoffes de soie; voilà, a-t-elle dit, la robe que portait Mme la baronne à un grand bal qui eut lieu au château. On y recevait la noblesse des environs; je me souviens qu'en passant d'une salle dans une autre, elle déchira sa robe, qui s'accrocha à la porte; il me semble que je vois

madame se baissant pour la dégager, je vois les plumes de sa coiffure qui s'inclinèrent; elle donnait la main au chevalier de la Maison Rouge; ce n'est rien, dit-elle en souriant; Marie réparera cela en une minute. Je pris une aiguille et je fis une couture à la hâte; nous étions dans la salle à manger, près de la fenêtre : Tenez, voilà la couture telle que je l'ai faite il y a trente ans, car madame n'a pas remis cette robe depuis; comme mes souvenirs me reviennent. Ah! que de monde, que de domestiques, que de voitures ce jour-là, que de bruit; la façade était illuminée. Mme la baronne était alors brillante de beauté, mais toujours bonne et un peu sérieuse; je crois que ces grands rassemblements ne l'amusaient pas; c'est la dernière fête qu'il y ait eu ici; quelque temps après, M. le baron mourut; puis vint la maladie de M. Henry, puis la révolution; le pauvre château a été vingt-cinq ans en deuil; il ne reste peut-être pas un seul de ces messieurs que je voyais en habit brodé ou en uniforme, et de ces belles dames qui

remplissaient le salon ; la mère de M. le baron, l'intendant de la province, les comtes d'Annevelle, le président Dumortier, Mmes de Rochebrune, de la Garancière, de la Bévière ; tout cela a disparu ; depuis combien d'années ces parures dorment ici sans qu'on s'en occupe ! A qui iront-elles ? Si M. le baron se fût marié, sa femme eût trouvé de bien belles choses, car je ne puis pas vous tout montrer.

De chambre en chambre, d'antiquités en antiquités, nous sommes venus dans la bibliothèque de M. de Brandis, où sont suspendus les portraits de la famille. Il nous a montré d'abord celui de sa mère. « Vous la connaissez déjà un peu, voyez combien il y a de douceur et de sérénité dans ce regard. Ma mère est dans une parure brillante que je ne lui ai jamais vue ; on choisit souvent pour faire un portrait le temps de la jeunesse et de la beauté, ce temps qui passe si vite, ce temps que nos descendants n'ont pas connu probablement. Les derniers souvenirs que nous conservons de nos parents sont ceux d'un âge avancé et de la ma-

ladie. Cependant, je retrouve dans ce tableau le caractère de ma mère. »

Adélaïde resta long-temps les yeux fixés sur le portrait : Ah ! que j'aurais voulu la connaître, s'écria-t-elle. — Je crois, dit le baron, que vous auriez bien vite apprécié cette ame forte et généreuse, vous l'auriez aimée. — Je l'aime déjà sans l'avoir vue. M. de Brandis parut touché. Voilà, continua-t-il, ma sœur, ma chère Amélie. — Cette religieuse ! nous écriâmes-nous. — C'était une fantaisie qu'elle eut peu de temps avant sa mort ; elle ne consentit à se laisser peindre qu'à cette condition. Peut-être avait-elle déjà alors quelques pressentiments. Ce front si pur, ces yeux si beaux, sont en harmonie avec le costume qu'elle a choisi. Ne croyez-vous pas voir une de ces madones à l'expression contemplative qu'on admire dans l'école italienne, et qu'il est impossible de regarder sans une pensée religieuse ? — Il y a des traits de ressemblance entre elle et vous, monsieur, dit Adélaïde, et je crois que j'aurais deviné que c'était votre

sœur. En effet, malgré la différence des deux figures, il y avait quelques rapports. M. de Brandis secoua la tête d'un air d'incrédulité.— Voilà, dit-il, mon père que je n'ai connu que dans mon enfance ; ma grand'mère, que j'ai vue plus long-temps ; elle avait un air de dignité qui nous imposait, vous le retrouvez dans sa pose ; mon grand-père, mort lieutenant-général avec le cordon rouge, qui fut employé par Louis XV dans une mission diplomatique en Hollande ; un de mes grands-oncles, évêque de Carcassone. Combien je suis resté en arrière, moi, individu obscur, auquel s'arrêtera l'histoire de ma famille !

En sortant, M. de Brandis resta un moment sur le seuil de la porte ; — un portrait, dit-il, est un souvenir trop durable d'un être qu'on doit oublier, il lui survit trop long-temps ; il n'est pas une de ces figures qui n'ait été exposée aux regards lorsqu'elle est sortie de la main du peintre, on est venu admirer la finesse de l'expression, la fidélité des traits. Une mère s'est plue dans la beauté de

sa fille, dans la grâce de son attitude; on a étalé chez d'autres les décorations et les marques de dignité; tous ils sont brillants d'éclat; encore quelques années, et qui se souviendra de leurs noms?

— Puisque nous avons parlé de ma mère, nous dit le soir M. de Brandis avec un ton plus sérieux qu'à l'ordinaire, je ne puis résister au désir de vous lire une lettre qu'elle m'écrivait peu de temps avant sa mort; elle vous la fera mieux connaître encore.

« Tu viens de me quitter, mon cher Henri, je profite de la force que je me sens pour t'écrire quelques lignes que tu liras lorsque je ne serai plus avec toi. J'ai pensé long-temps avec crainte à ce moment qui ne doit pas être éloigné : maintenant je le vois sans effroi; le désir ardent que j'avais de te laisser dans une situation où je pusse te croire heureux a été le dernier sacrifice que j'ai fait à Dieu; long-temps j'ai cherché à arranger ta vie; j'ai compris enfin que ce n'était pas à moi à prendre ce soin. J'ai pleuré Amélie pour toi plus

encore que pour moi-même, mais ce n'est que lorsque je m'en suis entièrement remis à celui qui dirige nos destinées, lorsque j'ai cessé de me demander pourquoi tu n'avais pas tous les biens dont la tendresse de ta mère aurait voulu t'entourer, que j'ai retrouvé la tranquillité si nécessaire à ma situation.

» Mon fils, mon cher fils, sois béni de tes soins et de ta tendresse ; tu m'as montré trop d'affection pour que je ne sois pas sûre que tu suivras mes conseils après moi ; tu ne te laisseras pas aller au désespoir dans le premier moment ; tu feras des efforts pour sortir du découragement que je redouterais pour toi ; en lisant ceci, tu diras : ma mère me parle encore, je puis faire quelque chose pour elle, je puis prolonger les devoirs que je lui ai rendus. Elle me demande de marcher courageusement en chrétien, de supporter les épines que je rencontrerai, de profiter des avantages qui me restent, de chercher à être utile et à faire le bien. Je suis sûre que Dieu ne t'abandonnera pas, il t'enverra un soutien, je

ne sais quand ni de quelle manière, mais je te quitte dans cette persuasion qu'il m'accorde. Adieu mon cher enfant, en voilà assez pour moi ; je suis heureuse d'avoir pu t'écrire. »

— Madame votre mère n'a pas laissé d'autre lettre? dit Adélaïde, dont je vis les yeux se remplir de larmes. — Seulement quelques lignes interrompues à peine lisibles ; elle n'en eut plus la force. — Vous avez, monsieur, lui dis-je, la satisfaction d'avoir obéi à votre mère, vous ne pouvez douter qu'elle n'approuvât la direction que vous avez prise. — J'ai attendu trop long-temps ; cette direction, je la dois en grande partie à vos bons conseils ; vous comprenez si bien mes sentiments, qu'il m'est doux d'en parler quelquefois avec vous.

Adélaïde demanda la permission de relire la lettre, et elle resta long-temps les yeux attachés sur le papier.

21 octobre.

Je suis chargé du choix des vins; après le déjeûner, je descends avec le domestique dans les vastes caves du château, où reposent, depuis bien des années, des milliers de bouteilles dont les noms ne sont pas toujours connus et qui n'ont pas toutes également profité de ce long abandon; nous remontons avec des paniers pleins de ces antiques flacons couverts de poussière; nous nous établissons gravement devant une table, nous goûtons de chaque vin avec calme, avec réflexion, nous discutons; chacun donne son opinion et déclare s'il trouve la liqueur digne de paraître devant M. le préfet. Ma fille prétend que je prends goût à ces dégustations, et que, dans la crainte que cela ne dégénère en habitude funeste, elle sera obligée de me casser et de me faire remplacer dans mes fonctions. Elle met beaucoup de gaîté à tous ces préparatifs, au grand plaisir de M. de Brandis, qui est enchanté de lui voir renverser sa maison de

fond en comble. — « Mlle Adélaïde, disait-il, a fait une fête de ce qui, sans elle, aurait été une pénible corvée. »

Jean a souvent une histoire à faire sur le vin que nous passons en revue et sur l'époque à laquelle il est entré dans la maison. Ce matin, je le vois approcher son verre des lèvres, le reposer, réfléchir quelque temps. — « Savez-vous, monsieur, me dit-il, qu'il y a des moments où la place de sommelier est fort délicate. Il faut que je vous raconte une anecdote sur ce Bourgogne-ci.

» Il y a plus de quarante ans, la famille des comtes d'Annevelle était brouillée avec celle de la Garancière, toutes les deux riches et considérées; la chose durait depuis long-temps et avait donné lieu à plusieurs duels. Dans la province, on prenait parti pour les uns ou pour les autres. Le gouverneur voulut faire finir cette longue querelle, et il pria M. le baron le père de la terminer. Le baron s'y prêta de tout son cœur, car c'était un homme de bien, et on disait dans le pays qu'il n'y

avait que lui qui fût capable d'y porter remède. Il était enfermé depuis deux heures dans sa chambre avec ces messieurs ; ils avaient parlé très-vivement, puis leur ton s'était radouci. Tout à coup on entend sonner violemment : « Dites au sommelier, me cria le baron, de porter ici deux bouteilles de mon meilleur vin. » Le sommelier fut très-embarrassé, il ne savait quelle qualité on voulait. — Mais comment a-t-il dit ? me répétait-il toujours. — Il a dit mon meilleur vin. — Son meilleur ! il en a tant de bon.

» Nous descendîmes à la cave qu'il n'était pas encore décidé. Voilà du Champagne ; c'est du bon vin, mais c'est léger, on le boit à la fin d'un repas ; le Bordeaux est trop froid pour une circonstance semblable. Enfin il se décida pour celui-ci, qui n'était pas alors passé et sans couleur comme maintenant, mais d'une superbe teinte pelure d'ognon. Le résultat prouva qu'il ne s'était pas trompé ; peu de temps après, nous vîmes sortir le baron rayonnant de joie, tenant par la main ces

messieurs qui s'étaient embrassés. — M. le baron, ai-je bien fait? lui dit ensuite le sommelier; je ne savais pas s'il fallait du Champagne. — Vous avez très-bien choisi, mon cher, lui répondit le baron; votre vin a fait merveilles; ce n'était pas le moment du Champagne; mais demain ces messieurs dînent ici, nous en boirons, j'espère, en bonne quantité.

» Il faut que je vous dise encore, a ajouté Jean, que, dans les temps les plus affreux de la révolution, il vint un jour une bande de scélérats de Besançon avec le projet de piller le château et d'y mettre le feu. On voulait que Mme la baronne, qui était seule, allât se cacher, mais elle s'y refusa, disant qu'elle saurait bien tenir tête à ces gens. Quand les paysans du village virent sa résolution, ils se rendirent tous ici avec des faulx et des fourches. Lorsque les jacobins, ayant la municipalité à leur tête, parurent à la grille avec le drapeau de la nation et leur infâme bonnet rouge, madame, quoi qu'on pût lui dire, voulut leur parler, défendant aux paysans de la suivre. —

Nous venons savoir, citoyenne, lui dit le chef, qui n'était qu'un mauvais boucher de Besançon, qui est mort depuis dans la misère, et auquel je n'aurais pas daigné adresser la parole si je l'avais rencontré dans la rue; nous venons savoir si ce qu'on dit est vrai, que tu recèles dans ton château des prêtres, des ci-devants, des Autrichiens et d'autres ennemis de la nation. — Vous pouvez, messieurs, répondit-elle, tout examiner; je suis venue moi-même donner des explications, car je suis sûre qu'une femme n'a rien à craindre quand elle se trouve avec des Français. Quand il l'entendit parler ainsi, il fut tout interdit, il n'osa plus la tutoyer, le brigand, et il ôta son chapeau; je crois aussi que la vue des paysans qui le regardaient de travers le fit réfléchir. Ils se concertèrent et ils dirent que ce qu'ils faisaient n'était qu'une mesure de précaution, et qu'ils ne pousseraient pas plus loin leurs recherches. — Non, messieurs, dit la baronne, puisque vous avez eu des soupçons, il faut que vous examiniez tout; elle

voulut qu'ils entrassent et elle me commanda ensuite de les faire rafraîchir. C'est bien alors que j'aurais aimé donner à ces coquins de ce vin, qui, tout mauvais qu'il est, valait encore mieux qu'eux; le vinaigre aurait déjà été trop bon; mais madame ne l'entendait pas ainsi, il fallut apporter du meilleur, auquel je mêlai toutefois, par-ci par-là, quelques bouteilles de rebut. Au bout d'une heure, le chef, qui était devenu aussi doux qu'un agneau, dit : Citoyens, il se fait tard, il ne faut pas importuner madame plus long-temps; nous avons terminé notre mission; il serait à souhaiter que tout le monde eût autant de civisme que madame. Si quelqu'un s'avisait de lui faire tort, il aurait à faire à moi; comme si la baronne de Brandis avait grand besoin de toi, méchant sagatier. Puis ils montèrent à cheval et partirent. Ce fut alors le tour des paysans; je ne regrettai pas le vin que je leur donnai. Pour les autres, ils se gardèrent bien de revenir. »

24 octobre.

C'est aujourd'hui le grand jour. Tout s'est fort bien passé; à onze heures, le dernier coup de râteau a été donné à la terrasse. Dans ce moment, ma fille finissait le bouquet de fleurs qui devait orner le salon; nous étions sous les armes, nous promenant de long en large, donnant de temps en temps un coup-d'œil sur l'entrée. A midi, l'homme placé à la grille a fait le signal convenu, et bientôt nous avons vu une voiture à quatre chevaux descendre l'avenue au grand trot; elle a été suivie de cinq ou six autres, et nous nous sommes trouvés au milieu d'une foule d'amis inconnus. C'étaient le préfet et sa femme, le secrétaire-général, le commandant de Grenoble, un officier du génie, un secrétaire, le grand-vicaire de l'archevêché, un professeur et huit ou dix autres messieurs de la ville et des environs. Malheureusement, la présidente du comité, qui pendant son administration avait donné tant de preuves de sa haute capacité, a man-

qué de présence d'esprit au grand moment, et elle est allée se cacher dans un coin du salon où il a fallu l'aller chercher pour la présenter à Mme Dollon.

Les présentations faites, les premiers compliments échangés, on est venu annoncer que le déjeûner était servi, ce qui a été un excellent auxiliaire pour la conversation. En sortant de table, le préfet, le maître de la maison et quelques-uns de ces messieurs sont allés dans le village, d'autres se sont réunis au billard. Ma fille et moi nous avons conduit madame la comtesse dans les jardins; après la promenade, nous sommes rentrés au salon. Là, Mme Dollon, qui est fort aimable, nous a amusés en nous contant des anecdotes de la cour; quelques-uns des convives prenaient part à la conversation, tandis que nous autres provinciaux nous écoutions; deux ou trois heures se sont vite passées : ces récits divertissaient fort Adélaïde, qui avait toujours les yeux fixés sur la charmante dame; de temps en temps, elle s'enhardissait à faire quelques

questions pour prolonger la conversation. Quand Mme Dollon s'est levée, Adélaïde lui a offert de l'accompagner pour l'aider dans sa toilette. — Oui, ma chère petite, a dit la dame en la prenant amicalement sous le bras, nous nous servirons réciproquement de femme de chambre. Je vous l'enlève, monsieur, mais n'en soyez pas inquiet, je lui enseignerai tous mes secrets, dont au reste elle n'a pas besoin.

A cinq heures, la cloche a annoncé le dîner, tout le monde s'est réuni au salon; je ne me lassais point d'admirer la métamorphose de cette maison, le vestibule et les corridors éclairés, pleins de domestiques, d'allants et de venants, du bruit, du mouvement partout. Trente convives dans le salon à manger, l'éclat des bougies et des lampes se réfléchissant sur les cristaux et sur l'argenterie. Jean, vêtu de noir, dans l'attitude d'un véritable maître d'hôtel d'autrefois, que l'âge et un long manque d'exercice n'avaient point rouillé, réglant tout, donnant ses ordres avec sang-froid, di-

guité et une grande présence d'esprit; il avait pour aide le domestique du préfet, et le cocher de la maison, qui, vu son habitude du service, avait pour ce grand jour remis la direction de l'écurie à un subalterne; les autres n'étaient que des valets de ferme qu'on avait vainement cherché à former par de fréquentes répétitions; frappés de tant d'éclat, ils avaient oublié leurs leçons et paraissaient avoir grande peine à se mouvoir dans les habits neufs qu'on leur avait mis. M. de Brandis aurait pu éviter cet embarras en faisant venir des domestiques de Besançon, mais il avait craint de blesser ceux du château. Au fait, tout cheminait passablement; Jean se multipliait et pourvoyait à tout; d'ailleurs, le corps d'avant-garde était soutenu par une armée d'aides de cuisine sous les ordres immédiats de Mlle Marie.

Le maître de la maison, en véritable homme du monde, ne paraissait pas s'apercevoir des irrégularités qui avaient lieu dans le service; il était tout occupé de ses convives et faisait les frais de la conversation. — Je vous offre

dans mon château gothique, disait-il à la comtesse, un repas qui rappelle le temps de Louis XV, tout ici est antique; avec une autre que vous, madame, je ne l'aurais pas osé, mais j'ai pensé que vous me le pardonneriez en faveur de vos pères. — Madame Dollon, dont les ancêtres ont joué un rôle sous les derniers règnes, et qui, par cela même qu'elle est attachée à la nouvelle cour, ne perd pas une occasion de rappeler qu'elle appartenait à l'ancienne, a reçu très-bien ce compliment. — Je me crois ici, a-t-elle répondu, chez un grand seigneur de l'aucien système féodal, entouré de ses vassaux. — Le général cherchait à prouver à M. de Brandis qu'un homme de son nom et de sa fortune devait se rapprocher du gouvernement, insinuation que notre ami recevait avec beaucoup de modestie. — Du reste, a ajouté M. Dollon, je parle contre mes intérêts, car je travaille à me priver du meilleur maire de mon département.

Après le dîner, on s'est mis au jeu, j'ai eu l'honneur de faire la partie de madame la com-

tesse. Adélaïde s'est mise à son ouvrage, elle a été entourée par les messieurs qui ne jouaient pas ; je riais de la voir seule de femme soutenir la conversation avec le grand-vicaire de Besançon et le commandant du département. A dix heures, trois voitures sont reparties pour la ville; à minuit, les convives restants au château se sont retirés.

28 octobre.

Après quatre jours d'agitation après nos grands et heureux travaux, nous avons retrouvé notre vie habituelle; tous nos hôtes nous ont quittés hier. J'ai félicité Jean, comme on félicite un général après une victoire. A travers le ton modeste qu'il cherchait à prendre, on voyait percer la satisfaction. — En vérité, monsieur, nous sommes tous contents dans la maison, il semblait qu'il y eût une proscription sur le château, c'est qu'on pouvait s'imaginer que M. le baron agissait comme il le faisait, par d'autres motifs. Je crois que

M. le préfet n'a pas lieu d'être mécontent de la manière dont il a été reçu. On a parlé de ces fêtes dans tous les villages à quatre lieues à la ronde. Monsieur, a ajouté le vieux serviteur qui avait besoin de causer de ces jours de gloire pour lui, Monsieur n'a peut-être pas pensé à compter tous les plats de rôtis qui ont paru sur la grande table, j'en ai la note, la voici : vingt-cinq volailles, trois jambons, deux cochons de lait, un chevreuil tout entier; je ne compte pas les bécasses. Il faut bien dire que les rôtis n'ont presque jamais reparu comme entrées. Je sais qu'il y a des maîtres d'hôtel qui les rajustent une ou deux fois; pour moi, je n'en avais pas trop pour la seconde table; c'est là qu'il se faisait une belle consommation. Ah! je ne la regrettais pas, j'ai à cœur l'honneur de mon maître. On me disait : vous devriez renvoyer tous ces gens au village. Non, je ne l'ai pas voulu; tout ce qui entre sous le toit du baron de Brandis doit y être nourri, c'est comme cela que j'ai toujours vu faire; aussi le domestique

de M. le préfet m'a dit que depuis la révolution, il n'avait pas vu une maison montée comme la nôtre ; il saura bien le dire quand il sera à Besançon. Monsieur le croira-t-il, je n'ai pas été embarrassé une seule fois, et cependant, à peine le déjeûner desservi, il fallait penser au dîner; j'avais mon plan dans la tête. Il est vrai que je n'ai pas beaucoup dormi pendant ce temps, mais j'avais des ressources; je ne crains pas de dire que j'aurais pu continuer ce train de maison pendant quinze jours. Aussi, M. le baron m'a remercié; que ne ferait-on pas pour un si bon maître? — Et cependant, Jean, vous n'étiez pas secondé, tout retombait sur vous. — C'est vrai que ces jeunes gens n'étaient pas trop bien stylés, quoique je leur eusse tout expliqué d'avance; avec cela je les aime mieux que certains domestiques qui s'imaginent tout savoir et qui font les raisonneurs. C'est la tête, monsieur, qui est tout dans une affaire de ce genre ; on va comme on vous pousse; je ne demandais que de la docilité et de la bonne volonté.

D'ailleurs Mlle Marie ne s'est pas épargnée. Ah! tous les domestiques de la maison y allaient de bon cœur.

1er novembre.

Nous sommes sortis aujourd'hui de la tranquillité que nous avions retrouvée pour aller à Besançon. A son départ de Brandis, Mme Dollon nous pressa de venir déjeûner un jour chez elle. Il y avait à la préfecture quelques fonctionnaires publics. Adélaïde s'y est amusée, quoique la conversation ne dût pas être de son goût, mais à son âge on se divertit de tout; d'ailleurs, le charmant accueil de la maîtresse eût suffi pour nous mettre à l'aise : Ma chère amie, a-t-elle dit, je suis désolée de ne vous avoir pas procuré des plaisirs plus vifs; j'aurais dû vous faire danser, mais le président de la cour criminelle et le commissaire des guerres sont de mauvais cavaliers; je ne suis pas toujours maîtresse d'arranger ma société comme je le voudrais. Dans huit jours, je

donne un bal, il faut absolument que vous y veniez et que vous m'ameniez ces messieurs.

11 novembre.

Nous avons passé l'avant-dernière nuit au bal, j'en suis encore étonné. Nous ne pensions plus à l'invitation de Mme Dollon, lorsqu'est arrivé un billet très-pressant qui levait tous les obstacles; elle nous invitait à loger à la préfecture. La question fut alors discutée; elle ne nous aurait pas occupés un instant, si M. de Brandis lui-même n'eût pas paru très-désireux de nous y conduire; d'abord je parlai de notre prochain départ, puisque nous avions déjà dépassé le temps que nous comptions rester ici; ensuite Adélaïde mit en avant la difficulté pour elle d'avoir une parure convenable; dans le fond, je crois que c'était elle qui de nous tous avait le moins envie d'aller au bal, car pour moi, à force d'en entendre parler, je finis par désirer qu'ayant peu d'occasions de voir des fêtes, elle assistât à celle-là.

Nous sommes partis avant-hier et nous sommes allés dîner à la préfecture; après, il a fallu s'occuper de la toilette de ma fille, à laquelle Mme Dollon mettait beaucoup d'importance; elle lui a donné sa femme de chambre, lui demandant de venir se présenter à nous lorsque le grand ouvrage serait achevé. Nous avons attendu une heure, le préfet, M. de Brandis et moi, causant près du feu, Mme la comtesse donnant ses derniers ordres. Enfin, nous avons vu paraître Adélaïde assez contrariée de l'inspection qu'on devait exercer sur sa personne; elle était suivie de la femme de chambre, qui ne semblait qu'à demi satisfaite de son ouvrage; pour moi, je dois avouer que ma fille me parut fort bien telle qu'elle se présenta, mais je vis bientôt que ce n'était pas l'avis de la comtesse; elle tournait autour d'elle, abattant un pli, soulevant une manche, relevant une boucle de cheveux. — Voyez, Mlle Félicie, ces cheveux sont trop en arrière. — C'est vrai, madame, mais mademoiselle ne m'a pas donné le temps d'achever. — Et cette

taille est trop relevée. — C'est une robe faite en province, et Mme la comtesse sait que, même à Paris, il n'y a que Mlle Robert......

— Venez avec moi, ma chère amie, dit tout à coup Mme Dollon en prenant Adélaïde par la main, cela ne peut pas rester ainsi. La petite n'osa pas résister, ce dont je crois elle aurait eu bonne envie. Une demi-heure après, nous la vîmes revenir vêtue tout différemment; elle avait une robe très-simple et un ruban dans les cheveux; on avait prononcé l'exclusion de nos garnitures et de nos fleurs; cela lui allait réellement beaucoup mieux. La comtesse, mécontente de la belle robe que ma fille avait rapportée de sa pension, lui en avait donné une des siennes; on avait coupé, cousu et approprié le vêtement à la nouvelle taille; la satisfaction éclatait dans les yeux de la dame; on lui adressa force compliments, et moi je me confondis en remerciements de son extrême bonté.

— Eh bien! êtes-vous consolée maintenant, Adélaïde? Votre fille, monsieur, était très-

mécontente que je lui fisse recommencer sa toilette ; elle disait que cela ne valait pas la peine ; il a fallu presque me fâcher. En vérité, je ne pouvais me résoudre à vous voir ainsi ajustée ; quand on a une jolie taille, pourquoi la cacher ? Si j'ai un petit reproche à vous faire à ce sujet, je l'aime bien mieux que si c'était pour le défaut opposé. Cependant, laissez-moi vous donner un conseil : parlez peu de vos ajustements, n'y mettez que l'argent que vous pouvez y consacrer ; toutefois, soignez votre mise ; je l'avoue, j'y mets de l'importance ; je puis le dire, j'ai toujours été bien vêtue, même dans le temps de l'émigration où j'étais fort pauvre, et cependant, avec peu ou point d'argent....... — Ma chère amie, s'écria le préfet, je suis donc appelé chaque jour à découvrir de nouvelles perfections en vous, je ne connaissais point encore cette rigoureuse économie. — A présent, sans doute, que je puis faire autrement, mais perdez votre fortune, M. le préfet, tombez dans la disgrâce de l'empereur et vous verrez.

L'arrivée de la société a mis fin à la conversation, l'assemblée bientôt a été nombreuse et brillante; on nous a présentés à un grand nombre de personnes, mais je ne conserve qu'un souvenir confus de tant de noms, de tant de bruit, de tant de gaîté, et cette nuit passée d'une manière si opposée à mes habitudes me laisse une impression bizarre. Adélaïde en a été moins frappée que je ne l'aurais cru; au commencement, elle n'a pas voulu danser, disant qu'elle n'osait se mettre en avant dans une réunion si redoutable. — C'est une timidité déplacée, a dit Mme Dollon, vous nous ferez, je suis sûre, grand honneur; et appelant un jeune officier, elle lui a remis la main d'Adélaïde. — Nous ne sommes pas toujours du même avis avec votre fille, a ajouté la dame; je voudrais l'avoir quelque temps auprès de moi, il me semble que je pourrais lui donner de bonnes directions. — Que je serais heureux de la savoir en de bonnes mains! — La céderiez-vous si facilement? On voit bien vite que M. son père n'est pas très-sé-

vère avec elle. Mlle Jenhars a été élevée avec toute la liberté qu'on laisse dans votre pays aux jeunes personnes ; l'expérience prouve que cette manière fait d'excellentes femmes.

Je ne savais pas si Mme Dolton voulait me faire un bon ou un mauvais compliment. — En y réfléchissant, ajouta-t-elle, je crois qu'une main plus ferme risquerait de gâter son naturel si heureux ; non, non, il faut s'en remettre à son caractère droit et sûr, elle fera elle-même son éducation, elle y réussira mieux que tout autre.

— Je n'ai pas osé résister à Mme Dollon, nous a dit Adélaïde dans la voiture, à notre retour, mais je n'avais nulle envie de danser ; après l'avoir fait par obéissance, je m'en suis ensuite assez amusée ; cependant, me trouvant séparée de vous tous et comme perdue au milieu de tant de visages inconnus, j'ai éprouvé un sentiment de crainte ; je n'ai été rassurée qu'en voyant M. de Brandis qui venait à mon secours. Monsieur ne m'oubliait pas, tandis que vous causiez, mon père, avec de belles

dames dans un autre sallon. Un bal sans doute, est un spectacle curieux, et cependant je suis enchantée de revenir chez nous. — Chez nous, vous l'entendez, c'est de votre château, monsieur, dont ma fille parle! — Comment! s'est écriée Adélaïde, monsieur doit s'estimer heureux que je ne dise pas chez moi. Je ne puis oublier que j'ai été un moment toute puissante à Brandis. — Et vous l'êtes encore, mademoiselle, a dit vivement le baron, toujours disposé à s'amuser de toutes les folies qui passent dans la tête de cette jeune fille.

J'ai été interrompu par Marie venant m'annoncer que M. de Brandis était malade; elle en était d'autant plus alarmée qu'il est d'une santé forte et qu'il se soigne peu; il ne voulait pas même qu'on nous parlât de son malaise et il se préparait à se lever. Marie recourait à mon influence pour l'en empêcher. Je suis entré dans sa chambre; il a pris l'air d'un homme qui veut paraître mieux qu'il ne l'est réellement. — Je vois, a-t-il dit, en souriant, qu'on est allé vous faire une histoire

et qu'on a invoqué votre autorité pour me forcer à faire ce que je ne veux pas ; j'ai été en effet un peu souffrant, mais je me sens mieux ; je crains cependant que les bals ne me conviennent pas et que je doive y renoncer pour quelque temps. J'espère qu'ils réussiront mieux à Mlle Adélaïde ; ce qui m'a charmé avant-hier plus encore que son aimable figure, c'est son maintien si modeste et si simple à côté de tant de dames pleines de prétentions, c'est même sa petite lutte avec Mme Dollon sur l'importance de la toilette. — Mme la comtesse me la demande pour l'élever. — Ah ! gardez-vous de la lui donner ; qu'en voudrait-elle faire ? Une femme du monde, une femme comme les autres femmes.

Malgré ses efforts pour paraître gai, il était évident que M. de Brandis souffrait beaucoup; je lui ai trouvé de la fièvre, je me suis déclaré son médecin, j'ai fait des ordonnances, je lui ai défendu de se lever, et je lui ai dit que je reviendrais de temps en temps voir s'il se soumettait à mes ordres.

11 heures du soir.

Un médecin des environs est venu, qui a saigné M. de Brandis, ce qui a diminué une douleur au côté qui nous avait inquiété, mais elle reparaît quelquefois; ce soir, l'agitation et le malaise m'ont donné l'idée d'envoyer chercher à Besançon un médecin plus expérimenté que le nôtre. Marie m'a supplié de le faire avec une vivacité qui prouve son anxiété; notre messager vient de partir à cheval, nous ne pouvons pas attendre le médecin avant demain matin. Les nuits sont bien longues dans cette saison, espérons que celle-ci se passera sans événement fâcheux et que notre prévoyance se trouvera inutile.

12 novembre, midi.

Le médecin de Besançon est arrivé à dix heures; je ne puis exprimer le soulagement que nous a fait éprouver le grelot de la chaise de poste; tous les habitants du château avaient

le même sentiment, car ils se sont groupés en silence à la porte, les yeux fixés sur le docteur; je l'ai conduit auprès du malade; il l'a examiné et l'a écouté avec beaucoup d'attention. Son sang-froid, son air d'autorité, inspiraient la confiance. — Je crois, monsieur, a-t-il dit, qu'il est convenable de vous saigner encore pour faire disparaître complètement la douleur au côté, après quoi vous n'aurez plus besoin que de ménagements. L'opération faite, tout va bien, m'a-t-il dit en me prenant à part dans la chambre à côté; j'espère que nous ne serons pas obligés d'y revenir, mais il n'aurait pas fallu attendre. Comme nous causions, Marie s'est précipitée vers le docteur avec une impétuosité qui ne lui est pas naturelle. — Ah! monsieur, s'est-elle écriée, que dites-vous? mon maître serait-il bien mal? — Mademoiselle, je disais à monsieur le contraire. — Mais vous l'avez saigné encore. — Marie, M. le docteur espère que dans peu de jours M. de Brandis sera rétabli. — Est-il bien vrai, monsieur? Ah! guérissez-le, guérissez-le, je

vous en conjure, ne nous abandonnez pas.

Minuit.

Les domestiques, dans leur zèle, se donnant plus de mouvement qu'il n'est nécessaire, étaient épuisés de fatigue; nous venons de les renvoyer, un seul reste avec le malade; le docteur passe la nuit dans la chambre à côté; il nous a fallu presque user d'autorité pour arracher de là Marie, qui ne dort pas depuis deux nuits; elle nous a suivis dans notre appartement, où nous avons cherché tous les moyens de la calmer, mais l'agitation de cette pauvre fille allait en augmentant, elle se promenait à grands pas, se tordant les mains et s'écriant : c'est moi, c'est moi qui suis la cause de ses maux. Malgré tout ce que je sais de son attachement pour son maître, ce désespoir ne m'a pas paru naturel. Vous allez trop loin, Marie; réprimez des mouvements si violents, même dans l'intérêt de votre maître que vous vous mettriez dans l'impossibilité de soi-

gner; il a besoin de vous. — Il a besoin de moi. Ah! c'est par pitié qu'il me conserve, il doit me haïr. J'ai fait le malheur de sa vie, si vous saviez. Il faut que vous le sachiez; oui je veux vous le dire, je ne puis plus conserver cet horrible secret, je ne l'ai que trop caché. Ecoutez-moi, je vous en conjure, monsieur et mademoiselle, écoutez-moi par charité.»

Cette scène a été pénible; nous redoutions une attaque nerveuse; à la fin nous avons compris que le seul moyen d'obtenir ce que nous voulions, était de céder à sa demande.

« C'est par bonté, nous a-t-elle dit, que j'ai été reçue dans ce château; j'étais une pauvre orpheline, j'aidais aux autres domestiques, j'étais souvent employée par la bonne de M. le baron, qui alors, n'avait que quatre ans. Un jour, jour affreux pour moi, ah! si je pouvais l'ôter de ma vie.....» Marie s'arrêta un moment. « Cela me fait mal de le dire, continua-t-elle; n'importe, je veux achever et vous me jugerez. Il y avait une fête au château, les domestiques dansaient, la bonne de M. le

baron, très-mécontente de ne pouvoir être au bal, m'ordonna de prendre sa place et de garder l'enfant pendant une demi-heure seulement; je le promis, mais au bout d'une heure, elle n'était pas revenue; j'entendais la musiquè et le bruit qui se faisait en bas, je m'ennuyai d'attendre, je pensai qu'elle m'avait oubliée, je résolus de l'aller chercher. Je la vis qui dansait sans penser à moi, je crus que je pouvais rester aussi, je dansai; seulement j'avais soin qu'elle ne m'aperçût pas, ce qui était facile, vu la foule; je restai là une heure, deux heures peut-être. Mon Dieu, aie pitié de mon repentir, je ne sais comment j'ai la force de vous parler de cela; une fois seulement j'ai raconté cette terrible histoire, mais j'y pense toujours. Je remontai précipitamment avec la crainte d'être grondée; quel fut mon effroi de ne pas retrouver l'enfant dans son lit! J'étais si troublée que je le cherchai long-temps sans le découvrir, la porte avait été laissée ouverte; un moment je m'imaginai qu'il avait été enlevé. A la fin, je le vis étendu par terre derrière le

lit; il y était probablement depuis long-temps, car il était pâle et froid, il ne criait pas, il me regardait sans parler. Ah! quel regard! Ce regard m'a poursuivi et me poursuit encore. Je le vois pendant la nuit, je le vois maintenant; jamais je ne l'oublierai. Et quand M. le baron est triste et malheureux, je retrouve ce regard qui m'accuse de toutes ses peines. La bonne remonta fort animée; elle me gronda beaucoup quand elle sut ce qui était arrivé, mais elle me défendit avec les plus violentes menaces d'en dire un seul mot, assurant qu'elle et moi nous serions chassées de la maison. Mme la baronne était excessivement tendre pour son fils et elle aurait été fort inquiète; sa belle-mère était haute et fière, et nous la redoutions encore plus. Nous cherchâmes à réchauffer l'enfant, il se rendormit, il ne conserva aucun souvenir de ce qui s'était passé et il n'en parla point le lendemain; il fut quelques jours faible, on mit tout sur le compte d'un rhume, et l'accident n'eut pas de suites pour le moment. Le croirez-vous, monsieur

et mademoiselle, moi-même, après quelques jours, je ne pensai plus à cette terrible soirée! Ce ne fut que quelques années après, que la santé de M. Henri se dérangea et eut les suites que vous voyez. Un jour, le médecin qui le soignait dit : Cet enfant n'aurait-il point fait une chute? Une chute ancienne peut-être? Les personnes qui étaient là répondirent qu'elles ne le croyaient pas, la bonne était sortie de la maison, moi-même je n'eus pas l'idée d'abord que cela pût se rapporter à un événement si éloigné. Mais ensuite, cette terrible question est revenue et a réveillé d'affreux souvenirs. Depuis lors, je n'ai connu ni paix ni bonheur; je me demandais sans cesse si la chute dont j'avais été la cause pouvait être l'origine de ses maux; je me disais qu'elle était trop ancienne, que ce ne pouvait être, mais cette idée revenait toujours malgré moi. Je voyais l'enfant à terre, j'entendais cette affreuse musique. Dans l'espérance de me tranquilliser, je me suis imposée des pénitences, j'ai fait un pélerinage à Notre-Dame des Er-

mites. La maladie de M. Henri se prolongeait. Enfin, n'y pouvant plus tenir, je sortis de la maison, mais je fus encore plus malheureuse d'inquiétudes et de remords, je vis que je ne pouvais désormais vivre ailleurs qu'auprès de ce pauvre enfant, je fis le vœu devant Dieu de lui consacrer toute ma vie. J'obtins, à force de sollicitations, de rentrer au château ; on fut touché de mes larmes, de mes soins, de mon affection ; je ne quittais pas M. Henri ; depuis lors, j'ai renoncé à tout divertissement, à toute fête ; les parents me citaient pour modèle aux autres domestiques et m'accordaient une entière confiance.

»Lors de la dernière maladie de Mme la baronne, j'ai été très-agitée ; il me semblait que je devais tout lui avouer et que je serais moins à plaindre, mais elle était souffrante, revenir sur de si tristes souvenirs. Cependant, quand elle me disait : Pour vous, Marie, je n'ai pas besoin de vous recommander mon fils, cela me déchirait le cœur. Souvent j'ai été sur le point de faire un aveu, je n'ai pas osé, j'ai

bien fait peut-être. Mais quand cette bienheureuse dame eut quitté ce monde, il me sembla qu'elle avait emporté pour toujours le pardon que je devais lui arracher. Alors, je tombai malade moi-même; me croyant près d'aller rendre compte à Dieu de mes fautes, un soir, plus agitée et plus tourmentée qu'à l'ordinaire, je fis demander M. le baron; il vint; jamais il n'avait été plus amical pour moi, persuadé que j'étais alarmée pour mon compte, il chercha à me rassurer et à me donner du courage. — Il ne s'agit pas de moi, monsieur, il s'agit de vous-même; ne traitez pas avec cette bonté une femme que vous haïrez quand vous saurez qu'elle a été la cause de vos malheurs et de ceux de votre maison. — Ne parle pas ainsi, Marie, tu es ébranlée, tu as de la fièvre. — Vous me croyez insensée; plût à Dieu que tout ce que j'ai à vous dire ne fût que des folies. Ecoutez, vous verrez ensuite si vous consentez à me revoir.

» Je lui dis tout; à mesure que je parlais, je voyais sa figure devenir plus sérieuse; il pâlit,

s'éloigna sans dire un mot, et sortit de la chambre. Je me repentis alors d'avoir parlé, et je désespérai d'obtenir mon pardon; à la fin, n'y pouvant plus tenir, je me levai à moitié habillée, la femme qui me soignait s'était assoupie, c'était au milieu de la nuit; je m'arrêtai à la porte de sa chambre, je l'entendis se promener avec agitation; mon intention était d'entrer, de me précipiter à ses pieds en criant : *Grâce!* Heureusement le respect m'arrêta; je me jetai à genoux; je priai Dieu, avec des torrents de larmes, d'apaiser ce cœur agité et de me faire obtenir miséricorde. Je fus exaucée. Le lendemain, cet ange de bonté vint de bonne heure dans ma chambre. — Ma bonne Marie, me dit-il en me tendant la main, je t'ai quittée hier un peu brusquement, parce que le récit que tu m'as fait se mêlait à des souvenirs qui me touchent toujours, mais je viens te dire que nous serons encore bons amis comme nous l'avons été. Cette heure de danse nous coûte un peu cher à l'un et à l'autre; c'est la volonté de Dieu;

qui sait si ce que nous regardons comme un malheur ne tournera pas à notre bien. Marie, je l'exige, ne pense plus à tout cela.

» En entendant ces paroles, j'aurais voulu quitter la terre; la mort alors m'aurait paru si douce. Dieu m'a conservée cependant; sans doute que je pouvais encore lui être bonne à quelque chose.

» M. le baron m'a encore une fois parlé de ce sujet, et c'était aussi pour me faire entendre des paroles de bonté. — Marie, me dit-il, tu avais de la fièvre lorsque tu m'as fait cette histoire; je n'ai pas voulu dans ce moment te contrarier parce que tu étais agitée, mais tu t'es trompée, complètement trompée, en attribuant ma maladie à un accident aussi éloigné; j'ai calculé le temps et j'ai vu que c'est impossible.— Que vous dirai-je, monsieur et mademoiselle? je me suis laissée persuader, j'ai retrouvé de la tranquillité; ce n'est que lorsque j'ai de l'émotion, lorsque je vois M. le baron triste, que ces idées me reviennent: c'est comme un mauvais rêve; mes pensées alors se troublent.

Cet enfant n'aurait-il pas fait une chute? Et je ne répondis rien; peut-être alors eût-il été temps encore. Vous voyez M. le baron tel qu'il est maintenant; pour moi je le vois tel qu'il était, tel qu'il aurait dû être, avec ses beaux yeux, son regard si doux, si gai qu'il n'a plus, sa jolie taille, sa charmante figure. Ah! il était beau alors. Sainte Vierge, ayez pitié de lui! »

Ce long récit a calmé Marie; nous avons cherché à la rassurer sur l'état du malade pour lequel elle a des inquiétudes exagérées; elle nous a écoutés, elle s'est ensuite laissée conduire dans sa chambre. Adélaïde l'a aidée à se coucher, et elle ne l'a quittée que quand elle l'a vue endormie.

Le récit de Marie nous avait laissé hier une impression pénible; au commencement de la nuit, près d'un malade, l'esprit se noircit facilement. Nous allâmes nous coucher avec de tristes pressentiments. Je suis entré de grand

matin dans l'appartement de M. de Brandis : grâces à Dieu, nos craintes ne se sont point réalisées. — J'ai été content de la nuit, m'a dit le docteur, la fièvre est à peu près passée ; il s'agit seulement d'extrêmes ménagements et d'une grande tranquillité. Je vais vous quitter, ce qui vous prouve que je suis sans inquiétudes ; j'ai des affaires indispensables à Besançon, faites-moi préparer une voiture, je vous promets d'être de retour ici avant minuit.

La Providence fait succéder aux moments de trouble des impressions d'une extrême douceur. Hier, une inquiétude constante dans la maison, la crainte sur tous les visages, Marie éperdue, bouleversée; ce matin tout cela est changé; une nuit paisible, notre bon ami reposant tranquillement, partout un calme profond ; je suis allé mêler mon bonheur et ma reconnaissance aux teintes pures du lever du jour ; je me suis assis sur le banc de l'avenue, j'ai respiré librement cet air délicieux, j'ai vu le soleil éclairer ce toit où la paix est revenue ; tout le monde me semblait heureux. Jean s'est

approché au moment où je sortais. — Comment monsieur trouve-t-il mon maître ce matin, m'a-t-il dit avec émotion? — Mieux, beaucoup mieux; le docteur est très-content. Le pauvre garçon, sans répondre un mot, m'a brusquement tourné le dos pour cacher ses larmes.

Maintenant Adélaïde est établie dans le petit salon à côté de la chambre de M. de Brandis, où se tient une femme accoutumée au service des malades; ma fille écrit les ordres du médecin et détermine les heures auxquelles on donne les boissons. Elle s'occupe aussi de Marie, à laquelle il faut parler de temps en temps; elle est aujourd'hui fort calme, elle n'a pas voulu entrer dans la chambre, seulement elle a demandé à voir son maître de la porte. Celui-ci l'ayant aperçue lui a fait signe d'approcher, il lui a serré la main en lui disant qu'il se sentait mieux; la pauvre fille a été si émue qu'elle est sortie pour cacher son attendrissement. — Que serions-nous devenus si vous n'aviez pas été ici? m'a-t-elle dit; tout

le monde avait perdu la tête, et moi qui devrais pourvoir à tout, je ne me sens capable de rien. O vous ne nous abandonnerez pas quand il sera mieux; si Dieu nous accorde la bénédiction de le voir un jour rétabli, combien il aura besoin de vous.

16 novembre.

Ma fille l'a vu par hasard, il n'y avait personne dans sa chambre; elle a entendu du bruit, elle est entrée; M. de Brandis, très-surpris, a voulu se mettre sur son séant; elle l'en a empêché, et, posant le doigt sur les lèvres, elle lui a fait signe de ne pas proférer une parole. Ensuite, elle lui a présenté une tasse qu'il a bue avec un geste de reconnaissance.

Adélaïde, dans le moment de crise dont nous sortons, a montré une présence d'esprit et une intelligence qui en ont fait le chef de la maison. Les pauvres domestiques consternés, qui cherchaient quelqu'un qui leur commandât,

venaient lui demander des ordres et ne faisaient rien sans son approbation ; à la moindre détermination à prendre, tous les regards se portaient sur elle. « Mademoiselle l'a-t-elle dit? » demandait-on. Il a bien fallu qu'elle prît la place qu'on lui donnait. Singulière position qui nous rend les maîtres ici, et qui ne peut s'expliquer que par le trouble qui y a régné.

20 novembre.

Nous avons passé, ma fille et moi, une heure dans le salon de M. de Brandis, qui se levait pour la seconde fois. Cette séance ne l'a pas fatigué.

Marie lui a parlé, avec la vivacité qu'elle met à ce sujet, de ce que nous avions fait pendant la maladie; elle lui a représenté ma fille dirigeant tout pendant que les habitants étaient frappés de stupeur. M. de Brandis a voulu nous remercier; il était ému; il avait les larmes aux yeux. Il ne me reste plus, a-t-il dit en-

suite, qu'une grâce à vous demander. Partez, je vous en conjure; retournez dans votre charmante habitation, où tout souffre de votre absence. Vous avez assez fait, vous avez trop fait pour moi; quel droit avais-je à tant de bontés?

Je craignais pour lui cette émotion. « Nous savons déjà, ai-je répondu, que c'est la chose du monde la plus difficile de rester ici aussi long-temps qu'on le voudrait, mais maintenant nous sommes les maîtres, et tant que le propriétaire ne sera pas assez fort, nous y resterons en dépit de sa volonté. » — Vous savez, monsieur, a ajouté Adélaïde, qu'un malade doit se soumettre; jusqu'à présent, j'ai été satisfaite de votre docilité, il faut continuer. Nous avons ri et on n'a plus parlé de départ.

Les jours se passent doucement à côté d'un convalescent, c'est un intérêt de chaque heure, c'est un sentiment de paix qui succède à l'agitation des moments de crise. Nous avons de la peine à fixer le jour où nous nous séparerons de cet excellent homme. Cette perspec-

tive nous attriste ; cependant nous le laissons dans une heureuse disposition, nous devons espérer qu'un avenir plus favorable s'ouvre devant lui, et le souvenir de ce séjour, beaucoup plus long que nous ne l'avions pensé et employé tout différemment que nous ne l'avions cru, sera toujours agréable pour nous.

26 novembre.

Je suis entré ce soir dans la bibliothèque de M. de Brandis ; il était seul près de la fenêtre : Il m'arrive souvent, m'a-t-il dit, de rester long-temps à cette heure en contemplation ; voyez la rivière éclairée qui serpente au loin, voyez de l'autre côté cette montagne si sombre ; je suis entraîné par mes réflexions, je pense à mon enfance, à ma jeunesse, aux deux personnes qui animaient cette maison et qui l'ont laissée déserte. C'était dans ce moment-ci que j'avais avec ma mère des conversations sérieuses ; quelquefois je crois qu'elle est à côté de moi. Croyez, monsieur, a-t-il

ajouté en me prenant la main, que les événements récents ne m'échappent pas non plus : je me demande quel heureux hasard vous a conduit ici, j'en remercie Dieu. Vous ne savez pas combien je vous dois; vous m'avez tiré d'une situation pénible. Je ris maintenant en pensant à l'état dans lequel vous m'avez trouvé, comme on rit d'un rêve qui laisse cependant une impression fâcheuse. Quel droit avais-je à votre amitié, à votre protection? Oui, monsieur, à votre protection; vous m'avez protégé contre moi-même; vous m'avez réconcilié avec ma mère. Quand elle me quitta, elle me dit que j'avais été pour elle ce qu'elle aurait voulu que je fusse; cette parole m'a soutenu; mais ensuite...... vous connaissez ma bizarrerie, mon inconcevable faiblesse. Le souvenir de ma mère n'a plus été pour moi entouré de tant de douceurs, et mes propres reproches ternissaient l'influence de sa bénédiction. Maintenant je la retrouve, je vis de nouveau avec elle; c'est à vous que je le dois, vous m'avez remis dans une bonne route; je ne vous parle plus

de ce que vous avez fait pendant ma maladie, vous me l'avez défendu, mais vous ne pouvez m'ôter le sentiment délicieux de la reconnaissance. Ah! si tout ceci pouvait durer! mais c'est impossible, non je ne vous le demande pas; partez, je dois vous en presser, peut-être êtes-vous resté trop long-temps. — Mon cher ami, lui dis-je, nous ne nous séparons pas pour toujours, nous ne nous séparons pas pour long-temps; vous viendrez à Vully. — Le puis-je? le dois-je? dit M. de Brandis d'un ton qui m'étonna. — Sans doute, vous le devez; nous verrons si votre reconnaissance vous fera passer la montagne.

Je lui demandai ensuite s'il n'avait point de projets de voyage. — Je n'en ai point encore, répondit-il; il ne m'est pas nécessaire de faire des projets à l'avance. On peut partir à toute heure, quand on n'a auprès de soi personne qui vous regrette.

16 décembre.

Il y a trois semaines que je n'ai écrit. Que je prévoyais peu, la dernière fois, tout ce qui s'est passé ! Adélaïde, si jeune ! Mon Dieu, bénis la détermination que nous avons prise; protége cette chère enfant. C'est toi qui diriges tout, et les arrangements que nous formons ne sont que le résultat de ta volonté.

Nous voulions partir, et nous ne nous décidions pas. M. de Brandis, convalescent, seul dans ce grand château, avait besoin de société.

Tout à coup, sa manière changea; nous le vîmes peu; il avait avec nous quelque chose de contraint et de gêné; je craignais que sa santé ne fût pas complètement rétablie.

Un matin, il vint me chercher; il m'annonça d'un air embarrassé son prochain départ. Je me récriai : Partir au commencement de l'hiver, faible encore! Quel pouvait être le motif de cette brusque résolution ? Il me répondit vaguement. Il était clair qu'il cherchait un

prétexte pour s'éloigner; nous étions restés trop long-temps, et nous avions attendu qu'on nous le fît sentir. Voilà, pensai-je, ce caractère bizarre qui se montre de nouveau, il y a deux jours, plein de bonté, aujourd'hui rude et sauvage. Voilà le M. de Brandis tel qu'on nous l'avait dépeint autrefois; à l'instant, je pris mon parti. — Nous partirons ensemble, lui dis-je; je vais faire chercher une voiture. Il ne répondit pas, et il me quitta.

Je demeurai navré. Quelle lubie avait produit ce changement? Ne plus reconnaître quelqu'un que l'on aime, trouver tant de froideur là où on était accoutumé à tant de prévention, se séparer de cette manière, c'était douloureux! Ah! pourquoi n'étions-nous pas partis plus tôt!

J'étais encore agité par ces sentiments, lorsque je reçus le billet suivant :

« Vous laisserai-je partir sans vous expliquer ma conduite; vous laisserai-je emporter l'idée de tant d'ingratitude? Non, c'est im-

possible ! Je renonce à un rôle qu'il m'a été si difficile d'étudier. Ah ! mon cher ami, pourquoi vous cacher ce qui se passe chez moi ? Ne savez-vous pas déjà l'histoire de toute ma vie ? Ne vous ai-je pas dit ce que je n'ai dit à personne ?

» Et ce que j'ai à vous avouer maintenant est-il si difficile à deviner ? Ne pouvez-vous pas comprendre, vous le père d'une fille charmante, le danger qu'il y a pour moi à vivre avec vous deux ; de voir chaque jour tant de gaieté, de simplicité et de raison ; de ne pouvoir m'empêcher de faire des tableaux de félicité, qui pour moi ne seront jamais que des rêves ? Ne savez-vous pas que mon sort est de fuir ce qui fait le bonheur des autres ?

» Je ne me suis douté de ce que j'éprouvais que lorsqu'il a été question de départ ; lorsque je me suis forcé de vous presser de partir, lorsque j'ai pensé avec effroi à la tristesse, à la solitude de cette demeure sans vous, j'ai béni ma maladie, qui vous retenait, et, quand vous m'avez fermé la bouche, j'ai

jugé à ma joie qu'il m'était désormais impossible de vivre seul ici.

» Que deviendra cette demeure? que sera ma vie lorsque je n'irai plus frapper à votre porte, lorsque je ne vous retrouverai pas au salon, lorsque les pas légers de mademoiselle votre fille n'animeront plus ces corridors si sombres, et qu'elle laissera tout ici triste et sans vie?

» A mon âge, dans ma situation, je serais inexcusable de ne pas me connaître et de rendre mon sort plus difficile encore; vous m'aiderez, monsieur, à sortir de cette position dangereuse. Voilà ce que j'avais voulu vous cacher; mais il serait trop cruel de vous laisser l'idée de ma folie, car comment appeler autrement ce que vous devez penser de moi. Je veux au moins conserver le seul bien qui me reste, vôtre amitié et votre estime. »

J'avais été si peiné de la conduite de M. de Brandis, que ma première impression fut un grand soulagement; sans trop réfléchir à ce qui faisait le fond de la lettre, sans penser à

ce que je devais dire, je courus à lui : « Vous m'avez, lui dis-je, délivré d'un poids immense. Je vous l'avoue, mon cœur était navré ; je vous avais mal jugé. »

— « Je ne puis m'en plaindre ; c'était une malheureuse idée qui m'était passée par la tête ; pardonnez-moi. »

— « Mon cher M. de Brandis, je suis venu vers vous aussitôt après avoir lu votre billet ; à peine ai-je réfléchi à ce que vous m'apprenez ; je l'avoue, j'étais loin de le soupçonner. Ma première pensée a été de retrouver un ami que je craignais d'avoir perdu.

» C'est un nouvel aveu que j'avais à vous faire, une dernière faiblesse. Ah ! ne riez pas de moi ; vous comprenez ma position ; il fallait bien vous le dire, mais je la surmonterai ; nous allons nous séparer, j'y ai réfléchi, je quitterai ce pays quelque temps ; ici il y aurait trop de souvenirs pour moi. »

Je n'insistai point ; je ne voulus rien dire qui pût m'engager, et nous nous séparâmes mutuellement soulagés.



Je rendis compte de tout à ma fille ; elle avait remarqué la manière de M. de Brandis ; elle en avait été peinée, mais elle fut moins surprise de l'explication que je ne l'aurais pensé, moins que je ne l'étais moi-même ; elle fut fort touchée de sa lettre, et n'ajouta rien.

On comprend le reste. M. Brandis n'est pas parti ; nous ne sommes pas partis non plus ; nous avons passé quelques jours, ma fille et moi, à parler d'un seul sujet. Je lui ai présenté toutes les objections que je devais faire, la pressant cependant de prendre une résolution, et sentant combien la prolongation de notre séjour au château devenait embarrassante.

Un jour, enfin, j'allai vers le baron ; je lui dis que ma fille voulait lui parler ; elle lui tendit la main ; quand il sut qu'elle était décidée, son bonheur alla jusqu'à l'ivresse. J'écris tout ceci rapidement ; un jour je reviendrai sur ce moment. Je suis encore trop agité, trop ému ; ces scènes sont trop rapprochées pour que je puisse m'y arrêter ; tout cela est encore con-

fus dans ma tête; il me semble que c'est un songe. Le sort de ma fille irrévocablement décidé d'une manière si brusque, si inattendue. Il y a beaucoup de choses à dire sur cette grande détermination; nous n'avons point encore pensé à l'avenir; nous n'avons pris aucun arrangement; nous n'en avons parlé qu'à Marie. La pauvre fille! elle s'est jetée aux genoux d'Adélaïde; elle l'a appelée sa maîtresse, sa bonne maîtresse, la conjurant de la garder toujours avec elle, lui confiant le bonheur de son maître d'une manière si touchante! Elle a dit que depuis long-temps elle désirait cet événement, mais qu'elle n'osait s'en flatter.

18 décembre.

Le bonheur va bien à M. de Brandis; il est impossible de montrer avec plus d'abandon la joie qu'il éprouve; avec quelle délicatesse il me témoigne, il témoigne à ma fille, ce qu'il appelle sa reconnaissance. Combien on se fait

de craintes vaines ; qu'il est rare que l'objet de nos inquiétudes se réalise ! j'en ai eu longtemps pour ma fortune ; il me semblait que le moindre nouveau revers ne laisserait plus à Adélaïde le nécessaire ; elle n'a que moi pour protecteur, je n'osais penser à son avenir. On dira peut-être que ceci est un calcul de ma part ; on se tromperait fort. On ne croira pas qu'une personne aussi jeune ait éprouvé pour M. de Brandis un vif sentiment d'intérêt ; il faut le connaître d'une manière aussi intime que nous, pour apprécier tout ce qu'il y a de grand et de noble chez lui.

Il y a eu une fête ici pour célébrer le rétablissement du maître de la maison. Le curé lui a fait un discours à la tête de ses paroissiens ; ensuite il y a eu un grand repas. M. de Brandis était parfaitement heureux de toutes les marques d'affection qu'il recevait ; il semblait les reporter sur ma fille, qui jouait incognito le rôle de future maîtresse du château, rôle dont je crois qu'elle s'acquittera fort bien ; elle n'était pas embarrassée de sa

position actuelle et se tenait fort modestement à l'écart. « Ah ! monsieur, lui a-t-elle dit, combien on vous aime ! » — « Maintenant, a-t-il répondu, je puis croire au bonheur. »

24 décembre.

Les événements les plus heureux ne se présentent pas toujours d'une manière facile ; ils sont quelquefois achetés par des contradictions et des froissements. Je sais que les arrangements à prendre pour un mariage ont souvent donné lieu à des orages ; il faut que deux volontés se plient et se réunissent pour n'en faire qu'une ; c'est un apprentissage difficile.

Il y a eu ici une petite discussion, la première, la seule qui ait eu lieu, mais qui nous a peinés tous les trois. J'aurais désiré, vu l'âge de ma fille, que le mariage se retardât de quelques mois ; mais M. de Brandis a mis une telle insistance, une telle vivacité à ce que la chose eût lieu différemment, que, compre-

nant ses raisons, j'ai fini par céder. Il n'en a pas été de même chez Adélaïde; elle a déclaré avec une égale vivacité vouloir retourner à Vully avant la cérémonie; les pressantes sollicitations de M. de Brandis ont été inutiles; il s'est tû; mais je lui trouve depuis lors un air contraint et une expression sérieuse. « Il est à craindre, ai-je dit à Adélaïde, que tu lui aies fait de la peine; quelque bonnes raisons que tu pusses mettre en avant, tu aurais dû céder devant le désir prononcé de M. de Brandis; il est si rare qu'il ait des volontés fortes, lui qui ne semble occupé qu'à deviner tes désirs; je retrouve à cette occasion ce manque de flexibilité que je te reproche souvent. »

— « Mais, mon père, comment pourrait-il être mécontent; il aurait tout-à-fait tort; trois mois seulement, et je ne m'occuperai plus que de son bonheur? »

— « Tu aurais dû céder dès aujourd'hui, puisque M. de Brandis y mettait une si grande importance; je crains qu'il n'ait été blessé

d'un refus aussi positif; je le trouve depuis ce moment sérieux; peut-être a-t-il attribué ta volonté à un motif qui n'est point le tien; peut-être..... Il faut se souvenir, Adélaïde, que M. de Brandis a quelques raisons d'être plus susceptible qu'un autre, et qu'il faut ménager cette disposition jusqu'au moment où tu auras obtenu toute sa confiance. »

— « Je crois au contraire que c'est le moment de l'en guérir tout-à-fait, et je voudrais profiter de mon influence sur lui. »

— « Nul doute que tu n'obtiennes beaucoup d'influence, mais il faut l'acquérir peu à peu; les circonstances où tu te trouves exigent que tu réfléchisses. Il me semble que quelquefois tu paraissais disposée à contrarier ses habitudes et ses goûts déjà un peu enracinés. Recevoir des leçons d'une personne aussi jeune que toi pourrait lui paraître extraordinaire. Pense que ton rôle est complètement changé; autrefois tu avais le désir de modifier ce qui, dans sa conduite, paraissait bizarre; tu ne pouvais pas avoir grande in-



fluence et tu ne lui devais que de l'intérêt, mais maintenant tu as des devoirs à remplir. »

Je crois que ma leçon ne sera pas perdue. Adélaïde est restée silencieuse, et j'ai vu que mes paroles lui avaient fait une forte impression. J'espère que ce léger nuage sera bientôt dissipé.

26 décembre.

M. de Brandis est parti ce matin de très-bonne heure, sans en prévenir personne ; nous l'avons long-temps attendu pour déjeûner. Marie, qui ne sait pas le motif du départ de son maître, ne doute pas qu'il ne revienne bientôt ; dans ce moment, il doit avoir beaucoup d'affaires, seulement il est extraordinaire qu'il ne nous en ait pas dit un mot. C'est probablement une idée qui se sera présentée tout à coup. Ma fille est un peu piquée de ce manque d'attention, et elle se propose de lui en faire la guerre.

Aurait-il quelque souci qu'il nous aurait

caché ? Hier toute la journée il a paru absorbé dans ses pensées. J'espère que nous ne sommes pour rien dans ce brusque départ. Adélaïde lui avait-elle fait réellement de la peine ? Une heure, et il n'est pas revenu !

Le soir.

Après une journée d'une attente pénible et qui devenait plus inquiétante d'heure en heure ; après mille suppositions, après une soirée pleine d'angoisses, j'ai entendu, à dix heures, la voiture qui rentrait ; j'y ai couru, il n'y était pas. Le cocher m'a remis une lettre. Quelle lettre ! la voici :

« Pardonnez à un malheureux qui doit s'arracher au bonheur qu'on lui offre, un bonheur auquel il ne devait jamais prétendre.

» Huit jours j'ai été l'homme le plus heureux de la terre ; huit jours de bonheur, c'est quelque chose dans la vie ; mais ensuite que de réflexions !

» M[lle] Jenhars a dix-huit ans ; j'en ai trente-

trois; mais combien ne doit-elle pas me croire plus âgé. Elle ne connaît pas encore le monde. Quelle impression lui fera-t-il? Je ne l'ai que trop connu, je le fuis; la crainte des comparaisons qu'elle pourrait y faire m'en éloignerait encore davantage; irai-je entraver sa jeune et belle vie; elle, faite pour plaire et pour être aimée de tous ceux qui la voient; elle, à qui tout sourit, irai-je lui imposer sacrifice sur sacrifice. Et s'il faut passer la vie partagés par des goûts différents, s'il faut rappeler l'idée du devoir, si l'on découvrait plus tard qu'on a cédé à un sentiment irréfléchi de générosité, si des regrets tardifs..... Non, il vaut mieux s'arracher tout de suite à un bonheur impossible. Je pars; je m'éloigne pour long-temps. Je vous rends toute votre liberté.

» Si, au premier moment, vous ne considérez pas la démarche que je fais comme une délivrance; si cette démarche, qui paraît d'abord si bizarre, si précipitée, si brusquement annoncée, heurte, je n'ose pas dire vos sentiments, mais vos convenances du moment,

pardonnez-moi; dans l'état où je suis, j'ai besoin d'indulgence. Pardonnez à l'émotion, au désordre d'esprit avec lesquels j'écris cette lettre. Plus tard, vous en aurez de la reconnaissance. Quand mademoiselle votre fille aura vécu dans la société, elle comprendra ce que je veux dire; elle me saura gré du sacrifice que je lui fais.

» Adieu, que le ciel vous récompense de tout le bien que vous vouliez me faire. »

28 décembre.

Nous attendons une voiture; j'ai refusé celle de la maison; c'est bien assez que nous soyons forcés de passer encore deux jours ici. On comprend l'impatience que nous avons de partir. Le maître du château n'aurait-il pas pu prévoir la pénible position dans laquelle il nous laissait? Il n'y a pas même pensé. Pourvu qu'une émotion si vive n'ébranle pas la santé de ma fille, et qu'elle soit en état de se mettre en route. La pauvre marie passe les jours

et les nuits dans les larmes. Que pouvons-nous pour elle?

Ballaigues, dans le Jura,
1er janvier.

Nous avons quitté le château à la pointe du jour; le départ a été fort triste; ma fille a embrassé Marie, qui nous répétait : « Ne l'accusez pas, je vous en conjure, il est si malheureux! » Que deviendra cette pauvre fille dans cet immense château désert? Adélaïde a beaucoup pleuré en entrant en voiture. J'ai cherché à la distraire, elle me répondait à peine; j'ai pensé ensuite qu'il valait mieux la laisser à elle-même, et nous avons cheminé silencieusement dans ces routes inondées. Le pays était triste; en approchant de la montagne, la pluie s'est changée en neige; nous n'avons plus eu sous les yeux qu'un tapis blanc, sur lequel la rivière traçait une ligne noire; nous ne rencontrions que des chars de paysans descendant des hauteurs; leur clo-

chette avait quelque chose de lugubre. Nous avons passé sous les murailles du Fort-de-Joux; quand on est triste soi-même, on est plus accessible aux maux des autres; j'ai pensé au sort de ceux qui étaient retenus dans cet horrible séjour. Que de malheureux dans le monde!

Nous sommes arrivés ici à la chute du jour. Nous avions traversé cette vallée lorsqu'elle était verte et riante, maintenant elle m'a paru bien sombre; mais j'ai retrouvé avec joie la Suisse, ses bons habitants, ses montagnes; j'éprouve un sentiment de soulagement à être loin du château de Brandis et de ses mélancoliques souvenirs. Ma fille, qui était fatiguée, a voulu se coucher en arrivant, et je reste seul pendant une longue soirée d'hiver.

Dans le premier moment, j'ai été blessé de la brusque incartade de M. de Brandis. Ne pouvait-il pas rompre avec nous d'une manière moins inconvenante et ménager le sentiment de ma fille? Maintenant je le juge différemment; d'abord je n'avais vu qu'Adélaïde.

Hélas! la pauvre petite commence bien jeune à connaître les contrariétés de la vie; moi qui voudrais que ses jours fussent tissus d'or et de soie, j'ai beaucoup souffert de la voir triste; mais c'est en vain que nous voudrions éviter à nos enfants les mécomptes et les chagrins; la tendresse d'un père est impuissante à leur applanir complètement la route de la vie.

Dans le fond, M. de Brandis n'avait-il pas raison? je suis tenté de le croire. N'est-il pas assez malheureux avec sa susceptibilité et son caractère défiant? Il s'est bien jugé; quel avenir attendait Adélaïde; jeune, entourée de moyens de bonheur, elle oubliera ce mécompte; mais lui, où ira-t-il? que deviendra-t-il? ne serait-ce pas lui, peut-être, qui pourrait se plaindre de nous? il ne me demandait pas ma fille, il demandait seulement de la fuir; nous l'en avons empêché. Nous désirions le rendre heureux, et nous avons ajouté la dernière goutte à son malheur.

Quelle précipitation, quel aveuglement dans toute cette affaire! Quelle est donc la triste

influence qui nous a poussés à faire ce dont personne n'avait envie? et moi, qui, par mon âge et par ma position, devais être le régulateur, qui devais prévoir les conséquences, je me suis laissé entraîner comme les autres.

Assez de réflexions et de récapitulations sur ce qu'on ne peut changer, sur un passé auquel on ne peut revenir. A deux journées d'ici est la maison de Vully, avec ses intérêts de chaque jour, sa vie douce, son beau lac, sa vue riante; après-demain nous y serons établis; nous retrouverons une nouvelle vie, et nous ne tarderons pas à voir le soleil du printemps éclairer le toit sous lequel nous avons vécu heureux.

Que Dieu accomplisse ce souhait!

FIN DU PREMIER VOLUME.

LE CHATEAU

DE BRANDIS.

TOME II.

GENÈVE,
IMPRIMERIE DE CH. GRUAZ,
Rue du Puits-Saint-Pierre.

1837

LE
Château de Brandis.

Vully, le 14 septembre 1810.

J'ai long-temps interrompu ce journal; les derniers événements avaient été assez pénibles pour que je désirasse les perdre de vue; le temps a effacé cette impression. En arrivant ici nous avons repris nos habitudes, et je me sens maintenant le besoin de revenir à une occupation qui m'est agréable.

Adélaïde a bien supporté cette première contrariété; elle y a été cependant plus sensible que je ne l'aurais cru, et plus encore qu'elle ne l'a montré. Est-ce amour-propre blessé, intérêt pour M. de Brandis, sentiment

nous autres, donner l'exemple de la politesse et des égards; on en doit beaucoup à M. le pasteur Guirand pour les fonctions dont il est revêtu. » On a fait atteler la voiture. — « Au moins vous nous y accompagnerez, a dit Louise; car il y a si long-temps que nous n'avons vu Mme Guirand, que nous ne saurions que lui dire; vous nous servirez de truchement. » Il y a en effet peu de rapports entre nos amis de la cure et ceux du château, et leurs manières présentent des contrastes amusants.

La voiture avait tourné devant la maison; le domestique ouvrait la portière et abaissait avec fracas le marche-pied; cette vue mit en fuite la servante, qui courut annoncer à sa maîtresse un superbe équipage, des domestiques en livrée et des dames couvertes de fleurs; elle n'avait pas fini que nous étions dans la maison.

Mme Guirand faisait des confitures dans la cuisine; elle était en simple déshabillé du matin, ses manches retroussées, toute occupée d'une chaudière placée sur le feu; à côté



d'elle, son mari, qui, s'il ne prenait pas une part active au travail, paraissait du moins y prendre un grand intérêt, et aidait de ses conseils et de ses vœux. La pauvre dame a été fort déconcertée; elle est devenue, s'il est possible, plus rouge qu'elle l'était déjà. — « Mme de Gourmelle! messieurs! mesdemoiselles! s'est-elle écriée, qui pouvait espérer de vous voir dans ce moment! Entrez, je vous prie, dans le salon; Susanne, fermez la fenêtre; avancez donc des fauteuils. Mon cher ami, fais asseoir ces dames. » — « Nous craignons de vous déranger, madame, » dit Mme de Gourmelle avec son ton de dignité. — « Pas le moins du monde; ce ne sont que de petits détails de ménage; nous avions justement fait la récolte des fruits; mais qu'importe! Me déranger, madame! vous me faites le plus grand plaisir. » Matilde ne disait rien; Louise avait sa mine dédaigneuse; Adélaïde, qui vient toujours à l'aide de ceux qui ont besoin de secours, a su d'un mot prouver que ce n'était pas un crime de faire des confitures. — « Mme Guirand,

a-t-elle dit, je suis désolée que vous ne m'ayez pas avertie ; je vous aurais demandé la permission de faire des confitures avec vous ; nulle part on n'en mange d'aussi bonnes qu'ici. » — « Eh ! ma chère demoiselle, que ne le disiez-vous ; j'aurais pris le jour qui vous aurait convenu ; mais qu'importe, j'irai chez vous dès que vous le voudrez, si toutefois vous pensez que je puisse vous aider, car je vous crois toute aussi habile que moi. » — « Mme Guirand, dit Adélaïde en se tournant vers ses amies, est si bonne, que, dès que j'ai un conseil à demander, c'est à elle que je m'adresse. Je me trouve toujours bien de ses directions. » — « Que dites-vous, bonne Mlle Jenkars ? je suis heureuse si je puis quelquefois, par-ci par-là, vous être utile ; il n'est pas étonnant qu'ayant plus du double d'années que vous, j'aie un peu plus d'expérience. Vous en saurez bientôt tout autant que moi. Quant aux confitures, il est vrai que je ne crois pas qu'il me soit jamais arrivé de les manquer ; c'est une recette que je tiens de ma

mère, qui l'avait apprise elle-même d'une dame de Rouen. Vous ne serez peut-être pas fâchées, mesdames, de la connaître : Vous mettez moitié sucre et moitié fruit; pour le sucre, il ne faut rien épargner; le plus cher, c'est le meilleur marché. Il faut aussi que votre fruit soit bien choisi. Mais, que je suis folle! au lieu de tant causer, je veux vous en faire juger vous-mêmes. » Et elle s'élança hors de la chambre sans écouter nos représentations. Mais son départ n'avait pas un seul but; vingt minutes après, nous la vîmes revenir avec un beau bonnet et sa robe de soie, suivie de Susanne, portant un plateau couvert d'assiettes et de pots de confitures.

Quoique la manière des habitants du château ne soit pas toujours exempte de prétentions et même quelquefois d'un peu de vanité, je regrette leur société pour ma fille; elle a trop de raison pour que je craigne l'influence de ces petits travers. Ces dames lui montrent beaucoup d'amitié; elles donnent du mouvement à notre vie si calme. Nous allons être

bien seuls. Mlles de Gourmelle sont dans une position brillante ; elles peuvent céder à toutes leurs fantaisies ; leur mère n'est occupée que de leurs plaisirs. Pauvre Adélaïde !

. . . .

5 octobre.

Nous arrivons d'une course de montagne. Avant-hier, après dîner, nous partîmes pour Saint-Cergues. Une belle route tracée dans les bois nous conduisit près du sommet ; là, nous nous arrêtâmes pour voir la plaine qui s'était abaissée à nos pieds. Les courbes gracieuses du chemin, s'élevant les unes au-dessus des autres, faisaient un joli effet. A différentes hauteurs sur ses rampes, nous voyions les groupes que nous avions dépassés s'avancer lentement vers le haut de la montagne. Le premier, un curé cotoyant le mur de rocher le plus élevé, luttait avec le vent, qui lui disputait son manteau ; à un étage plus bas, une troupe de paysans aidaient un petit cheval à tirer un char rempli de fruits qu'ils étaient

allés chercher dans les vergers de la Suisse pour les porter aux villes du Jura, qui en manquent. Enfin, plus au-dessous, on découvrait une famille de chaudronniers d'Auvergne, qui, après avoir passé l'été à exercer leur industrie dans le canton de Vaud, regagnaient ses foyers. Ce ne sont pas seulement les oiseaux qui traversent nos montagnes à l'approche du froid, on pourrait aussi étudier l'émigration de ces bandes industrielles qui sont attendues dans les villages, où elles forment leur établissement sous les arbres de la grande place, et que l'hiver et le printemps éloignent et ramènent aussi régulièrement que les hirondelles.

Notre premier soin, après nous être établis dans l'auberge, fut de faire avertir de notre arrivée Albert Guirand, qui remplace pour quelques semaines le pasteur de Saint-Cergues; nous avions promis à ses parents de l'aller voir dans sa cure; cette visite faisait un grand plaisir à nos bons voisins, à Mme Guirand surtout, qui s'inquiète de le sa-

voir seul sur cette montagne. Nous pourrons la rassurer; Albert paraît très-heureux; il est tout occupé des devoirs de sa vocation. La prédication, le soin des pauvres, les entretiens avec ses paroissiens, ne lui laissent pas un instant de vide, et déjà il pense avec plaisir au moment où il sera définitivement placé dans une cure écartée; malgré ses occupations, il a pu nous consacrer les deux jours que nous avons passés sur la montagne; car, le lendemain de notre arrivée, séduits par l'aspect paisible de cette vallée, nous nous décidâmes à y passer la journée. Nous montâmes sur quelques sommités; Adélaïde dessinait et recueillait des plantes. Nous revînmes tard dîner à l'auberge avec notre compagnon.

A sept heures du soir, nous étions établis dans la salle; des dessins, des fleurs, des papiers étaient entassés sur la table. M. Guirand lisait un morceau de sa composition. Tout à coup, nous entendons des claquements de fouet et des pas de chevaux. Deux voitures qui s'arrêtent devant la porte nous rappellent

que cette montagne, où nous nous croyions au bout du monde, est sur la route de Paris. Dans le même instant, un grand bruit, des voix, des cris, une troupe de messieurs, de dames, de domestiques chargés de paquets, envahissent notre paisible salle d'étude. — « Mme l'hôtesse! s'écrie-t-on, un bon dîner; nous repartons dans deux heures; du feu surtout, un grand feu; il fait froid, la nuit, dans ces montagnes. Quelle route! Avez-vous vu, madame, quand ce lourdaud de postillon a failli nous jeter dans le précipice?» — « Ah! les affreuses montagnes; ne m'en parlez plus; j'ai cru mille fois y rester; on n'en imagine pas de semblables; ne les avons-nous pas bientôt toutes passées? » — « Passées, oui, le Jura; après-demain les Alpes. » — « Mais les Alpes ne sont pas si élevées, j'espère. » — « Pas si élevées! madame veut que les Alpes ne soient pas si élevées que le Jura; entendez-vous cela, Anatole? » — Puis on parle de Paris, de l'empereur, de la dernière campagne, de Milan et du prince Eugène. Un souf-

fle de la cour impériale passait sur la paisible montagne suisse.

Nous nous étions écartés du feu pour faire place au tourbillon. Je considérais un de ces personnages que je croyais reconnaître ; je ne faisais rien cependant pour attirer ses regards, car il me semblait que ma vue devait lui rappeler désagréablement certains comptes qu'il avait négligé de mettre en règle. Mais tant de choses s'étaient passées depuis, qu'il ne pensait probablement plus à cette bagatelle. — « M. Jenhars, si je ne me trompe ! s'écria-t-il, que je suis enchanté de vous voir, et que je m'attendais peu à vous rencontrer ici, messieurs, mesdames ! M. Jenhars ! une connaissance particulière, quoique depuis long-temps nous nous soyons perdus de vue. Vous voyez, monsieur, une colonie qui se rend auprès du vice-roi ; il y a quatre jours, nous étions à Paris ; nous sommes partis au sortir du spectacle. Nous avons voulu donner un adieu brillant à la capitale. Ces dames regrettent tout ce qu'elles laissent ; mais au fait Milan

n'est pas si mal ; on peut très-bien y vivre. »

A dix heures, les voyageurs, qui étaient pressés d'aller en leur qualité d'intendants et de fournisseurs exploiter le royaume d'Italie, se remirent en route; nous leur souhaitâmes une heureuse arrivée, et nous les suivîmes jusqu'au bout du chemin, d'où nous vîmes les voitures descendre au grand trot vers le lac, où la lune se réfléchissait; nous revînmes un instant près de notre feu, devenu paisible, riant de cet épisode inattendu.

Ce matin, avant dix heures, nous étions sur la Dôle, promenant nos regards sur l'immense horizon que l'on découvre de ce point le plus élevé de la chaîne. Les yeux du jeune Guirand brillaient de joie en voyant son pays se présenter avec tant d'éclat; il comparait la vallée du Léman, couverte de culture, de villages, ornée de son beau lac, avec le revers septentrional de la montagne. Cette partie du Jura français contraste, par la profondeur et la tristesse de ses vallées, son sol dépouillé, avec le brillant aspect du côté opposé. —

« Quelle doit être, disait-il, l'impression du voyageur qui, après avoir traversé ces villages sans verdure, après avoir côtoyé ces rochers qui s'élèvent comme de sombres tours, découvre tout à coup ce pays si riant, si favorisé par la Providence ! »

Il existe dans le village de Saint-Cergues un paysan qui a sauvé la vie à plusieurs hommes marquants, détenus à Paris lors de la révolution française; il traversait toute la France, pénétrait dans les prisons et ramenait ici ceux qu'il avait mission de délivrer. Je me suis représenté souvent quelles devaient être les impressions de ces malheureux, résignés à la mort, lorsqu'ils mettaient enfin le pied sur le sol suisse, après tant d'émotion et de dangers.

Peut-être ici même, un proscrit, forcé de s'écarter de la route battue, après avoir échappé au dernier corps-de-garde de la révolution française, a reconnu en tournant le rocher qu'il était sauvé; à la vue de cette terre, refuge des malheureux, il a remercié Dieu de lui avoir conservé la vie.

Nous sommes restés plusieurs heures sur la sommité de la Dôle; il a fallu enfin descendre; Albert nous a accompagnés jusqu'au bas, d'où il a repris la route de Saint-Cergues. Nous sommes montés dans la voiture qui nous attendait; nous avons suivi pendant quelque temps le pied de cette montagne, dont nous avions admiré les brillants effets de lumière, et qui alors s'élevait à notre gauche comme un grand mur sombre.

27 octobre.

Nous profitons des beaux jours pour faire des courses; hier, nous sommes allés sur une hauteur d'où la vue est fort étendue; nous voyions au-dessous de nous, dans le ravin, un moulin qu'un torrent, descendu de la montagne, met en mouvement en formant de jolies chutes. Il ne paraissait personne à l'entour; tandis que la roue et la machine s'acquittaient consciencieusement de leur tâche, une chèvre, qui semblait la gardienne de la maison,

broutait l'herbe qui croît le long du canal. Adélaïde, en voyant près de là des débris de vieux murs, désirait savoir la date de leur construction; mais comme cette date n'est pas connue, nous avons pu leur donner une haute antiquité. Assis à l'ombre d'un bouquet de hêtres, nous nous sommes amusés à placer successivement sur cette esplanade une fortification des Helvétiens contre les irruptions des peuples du Nord, un château, un monastère, et nous nous sommes représentés, tour à tour, un combat, le départ d'un croisé quittant sa famille pour aller en Orient, une cérémonie du culte catholique troublée par la prédication d'un réformateur.

Nous avons été interrompus par le bruit du galop d'un cheval, qui nous a fait jeter les yeux sur le chemin, qui, comme un long ruban, se déroule au-dessous de la colline; à son extrémité, paraît un cavalier suivi d'un lévrier blanc. Le jeune chevalier, car dans ce moment nous ne voyions plus que des gens du treizième ou quatorzième siècle, parcourt

rapidement la distance qui nous sépare de lui; tantôt il descend dans le creux du vallon et disparaît à moitié, tantôt il s'élève sur la courbe relevée que forme la route, il approche, nous le suivons jusqu'au moment où la sommité sur laquelle nous sommes placés le dérobe à notre vue. Un instant après, il avait escaladé la colline par l'étroit sentier qui l'entoure; il s'arrête et porte ses regards sur la contrée qui se déploie autour de lui; sa taille élégante se dessine sur le ciel. Le cheval, qui semble partager les impressions de son maître, relève fièrement sa tête légère et respire avec joie l'air de la montagne; le vent soulève sa crinière dorée, tandis que le grand chien se couche aux pieds de son compagnon pour reprendre haleine. Alors, nous apercevant, le jeune étranger saute légèrement à terre, s'approche et nous salue avec une politesse aisée. Nous parlons du point de vue; nous admirons le contraste de la rive brillante du lac avec la masse sombre du Jura. « Ce pays, dit-il, est d'un grand intérêt pour moi. Après quatre ans

encore, il m'avait reçu comme un père il y a dix-sept ans, il a eu quelque peine à me reconnaître, mais il m'a montré une amitié dont j'avais grand besoin. Je me suis retrouvé avec la sévère expérience de la vie et les réflexions de l'âge mûr dans un lieu que j'avais habité presque enfant, et où j'avais ressenti les plaisirs, les émotions vives, les espérances de bonheur de cette époque. Nous causons de tous les événements qui ont rempli ce long intervalle avec M. Barrow; c'est un homme grave, accoutumé à réfléchir: il a une longue expérience et beaucoup de piété; sa foi est éclairée; il s'arrête peu aux causes secondes, et il voit les événements d'un coup-d'œil étendu; les leçons que je reçois de sa conversation sont bonnes pour moi. Ici tout est calme, la vie y est régulière; il n'y a eu d'autres changements depuis mon départ que ceux que le temps amène insensiblement. Le père est maintenant infirme; ceux que j'avais connus enfants sont mariés. Cette existence est ce qu'il me faut; un changement si complet de climat, de manières, de

langage, m'a été agréable dans la disposition avec laquelle je suis venu ici.

En voilà beaucoup trop sur moi, monsieur; maintenant puis-je vous demander quelques détails sur votre santé, sur votre genre de vie, sur celui des personnes qui vous tiennent de près? Vous ne refuserez pas une réponse à cette lettre; je la regarderai comme une faveur, je l'attendrai avec impatience. Peut-être est-il survenu dans votre intérieur, depuis le moment où j'ai cessé de vous voir, quelque grand changement; vous ne me le cacherez point.

Dirai-je que la pensée des habitants de Vully est pour moi une pensée habituelle, et qu'il m'a fallu de grands efforts pour attendre si long-temps sans rien savoir sur leur compte!

Que Dieu, monsieur, vous accorde à vous et aux vôtres ses plus précieuses bénédictions! C'est la prière que je lui adresse tous les jours.

H. de Brandis.

12 novembre.

J'ai eu quelquefois des moments pénibles ; je ne trouvais plus chez Adélaïde cette gaieté qui me rendait autrefois si heureux ; elle est souvent sérieuse ; souvent j'attendais un mot gai, un sourire, et mes efforts pour les provoquer étaient inutiles ; j'étudiais sa physionomie ; je cherchais la cause de ce changement, sans cependant paraître m'en apercevoir, et je prenais un air content, quoique je ne le fusse guère.

La Providence veut nous apprendre qu'il ne peut exister de bonheur complet sur cette terre. Peut-être est-ce un tort de concentrer toutes ses affections sur un seul objet, quelque légitime, quelque naturelle que soit cette affection. A force de réfléchir sur ce sujet, j'ai pensé que la vie que nous menions ici était bien sérieuse pour Adélaïde, qu'à son âge on avait besoin de quelques distractions et de plus de mouvement. Nous avons des amis à Lausanne, nous y avons des parents que nous voyons peu ; ne dois-je pas lui ménager des

protecteurs, des appuis ? Pauvre enfant ! que deviendrait-elle si son seul soutien venait à lui manquer? J'ai fait à Adélaïde la proposition d'aller passer l'hiver à Lausanne ; à ma grande surprise elle a accepté sans hésitation avec plaisir et entrain. Je ne me suis donc pas trompé : voilà mon but atteint, et je suis comblé de joie ; elle parle souvent de notre projet, elle s'en réjouit ; demain nous partons pour aller choisir un logement, nous reviendrons ensuite passer quelques jours à Vully.

—« Vous nous quittez, mon cher voisin, a dit en soupirant le bon monsieur Guirand, lorsque nous lui avons annoncé notre résolution ; c'est un grand chagrin pour moi, je m'étais fait une douce habitude de votre société ; nous ne nous voyions pas tous les jours, mais je pensais que j'avais là un ami que je trouverais quand j'en aurais besoin. »

— « Mais n'est-il pas tout naturel, dit Mme Guirand, que Mlle Jenbars aille un peu se divertir à Lausanne ? On n'a dix-huit ans qu'une fois en sa vie, et ce moment est bientôt passé. »

— « Je le trouve fort naturel, ma chère amie, et je ne puis blâmer son père ; je dis seulement que cette résolution me fait de la peine ; je me souviens, monsieur, combien votre dernier séjour en France m'a paru long.

— « Mademoiselle Adélaïde, dit la dame en regardant ma fille, j'ai une autre crainte. Nous reviendrez-vous au printemps ? Si quelque beau monsieur.... »

— « Je ne crois pas que cela soit à craindre le moins du monde, répondit-elle en riant. »

— « Promesse de jeune fille, fiez-vous-y ! il ne manquera pas de gens qui voudront vous retenir, prenez-y garde. Que deviendrait le pauvre Vully sans vous? il perdrait son plus bel ornement. Mais il faut que je vous fasse une demande qui j'espère ne vous paraîtra pas indiscrète. Mon pauvre Albert qui depuis plus d'un mois vit tout seul là-haut à Saint-Cergues, et qui doit y rester encore autant... »

— « T'imagines-tu qu'il soit malheureux ? c'est la carrière qu'il doit suivre, s'écria le père. »

— « Laisse-moi achever; en descendant il faudra bien qu'il ait quelques distractions. »

— « Il les trouvera dans la maison de ses parents. »

— « Sans doute, mais n'ira-t-il pas un peu cet hiver à Lausanne? »

— « Oui sûrement! il a encore des études à faire. »

— « Des études! quand finiront-elles donc? N'a-t-il pas bientôt assez étudié? »

— « Un ecclésiastique doit étudier toute sa vie. »

— « Tu m'interromps toujours. Eh bien! il étudiera, mais ne serait-il pas bon qu'il allât un peu dans la société? Si monsieur et mademoiselle avaient la bonté de le recevoir quelquefois chez eux? »

— « Ma chère madame, il n'était pas nécessaire de me le demander, vous savez que ma maison lui est toujours ouverte. »

— « Vous êtes si bon! vous comprenez ce que je veux vous dire, M. Jenhars; je ne prétends pas qu'il aille au bal et à la comédie,

mais quelquefois le soir dans une famille respectable ; cela forme un jeune homme. Albert est si timide! pourrait-il être autrement, toujours sur ses livres ? Si vous voulez bien le recevoir, c'est tout ce que je demande. Crois-moi, mon cher ami, l'étude n'est pas la seule chose nécessaire, même pour un pasteur. Un peu d'habitude du monde, un peu d'assurance, ne gâtent rien. Car enfin dans sa vocation il est appelé à parler en public, il peut être placé dans une ville, il doit savoir se présenter. « Enfin, ajouta-t-elle après un moment de réflexion, je dois dire ici le fond de ma pensée : Albert ne pourrait-il pas trouver à Lausanne la femme qui lui conviendrait un jour ? »

— « Que dis-tu, chère amie ? Albert est encore un enfant ; il ne faut pas lui mettre dans la tête des idées qui le détourneraient. »

— « Un enfant ! enfant de vingt-quatre ans ; il est bon que monsieur et mademoiselle sachent d'avance nos intentions ; car pour moi je m'en remettrai complètement à eux sur le choix de ma belle-fille. Mlle Adélaïde, mariez

Albert, je vous en conjure; je prendrai les yeux fermés celle que vous choisirez. »

Nous rîmes beaucoup de cette singulière marque de confiance.

5 décembre.

Lorsqu'un voyageur quitte un pays où il a vécu heureux, et que le soir il s'arrête pour chercher à découvrir le lieu qui lui rappelle tant de souvenirs, tant d'amis que peut-être il ne reverra plus; la pensée d'un temps écoulé pour toujours, l'incertitude de son existence à venir, embellissent ce qu'il a quitté et le lui rendent plus cher. La partie du ciel qui éclaire ce coin de terre, les nuages qui le dominent, les montagnes qui l'entourent, les arbres, les maisons, s'il peut encore les découvrir, ont à ses yeux un coloris tout particulier. Tel est à peu près ce que j'éprouve en pensant que nous quittons Vully, et que demain à cette heure la maison sera inhabitée.

Adélaïde et Marguerite sont dans une grande

activité, elles achèvent les malles et ferment les armoires; plus de meubles, plus de livres, plus d'établissement de travail. Il n'y a pas bien long-temps que je partais pour Paris sans faire de réflexions, et maintenant ce déplacement me semble avoir quelque chose de solennel; il faut écouter les regrets de Jaques que nous laissons; il faut dire adieu à la laitière, à la vache, au gros chien de la basse-cour; car peu à peu notre petite ferme s'était meublée; il faut quitter ce salon où nous avons passé tant d'heures heureuses ma fille et moi, le bois de chêne, ce petit enclos et ses charmants points de vue. Qu'allons-nous chercher? Une vie nouvelle, des étrangers. Tout cela nous rendra-t-il plus heureux? Comment serons-nous accueillis? dans quelles dispositions reviendrons-nous? Ici j'ai retrouvé la paix; la vie y a coulé bien vite; sans doute les jours n'ont pas été tous également beaux. Cependant ces deux dernières années sont les plus heureuses de mon existence. Allons, courage, trêve à ces puérils pressentiments. S'il est un

âge qui cherche le repos, il en est un autre auquel il faut du mouvement et des émotions plus vives.

Lausanne, 12 décembre.

Nous sommes ici depuis quelques jours, la famille Gourmelle nous y a précédés d'un mois. Madame de Gourmelle habite une belle maison où elle compte donner des fêtes; ces demoiselles attendaient Adélaïde avec impatience; elles sont fort entrain du monde, Louise surtout est dans une grande activité; elle a eu une foule de choses à raconter à son amie sur toutes les personnes que nous rencontrerons. Elle connaît non seulement les noms des étrangers qui sont ici, mais leur histoire et jusqu'aux parures des dames.

Hier nous avons fait notre début à une assemblée donnée par nos voisins; en bons campagnards nous sommes arrivés les premiers. Une heure après, les portes du salon se sont ouvertes avec fracas, et l'on a annoncé une

princesse polonaise, un jeune comte allemand avec son gouverneur, le ministre de Bavière en Suisse, enfin la foule des invités qui est arrivée presque en même temps. En un instant les salons ont été remplis. Mlle Louise s'est placée obligeamment à côté de nous pour nous faire connaître les personnages.

— « Cette dame qui a des plumes à la tête et un schall jeté sur les épaules, c'est la princesse Valinska, qui arrive de Paris, où son mari est officier supérieur. Aujourd'hui elle n'a pas mis ses diamants; elle en a, dit-on, pour cent mille écus. Mais cette toque lui sied bien; ces dames polonaises ont tant de grâces. — La princesse donne le bras à un Français qui la suit partout; c'est un homme charmant, qui déclame à merveille; il compose des romances délicieuses, nous l'avons entendu; mais ce soir il y a trop de monde, il ne dira rien. — Un peu derrière, près de la cheminée, Mlle d'Astrow, qui voyage avec la princesse comme amie, car il y a dans la maison une gouvernante pour les enfants, mais on ne la mène pas

dans le monde.—Quelle taille, Mlle d'Astrow! comme cette garniture de bluets tombe bien ! elle est toujours mise avec un goût parfait; ces dames reçoivent tous leurs ajustements, jusqu'à un ruban, de Paris. C'est une personne très-distinguée que Mlle d'Astrow; nous la voyons presque tous les jours; nous vous la présenterons; elle parle quatre langues, elle dessine à merveille; je voudrais que vous vissiez son album; on dit qu'elle joue la comédie comme un ange. Dès qu'elle paraît quelque part, elle est entourée. Ah! la voilà aux prises avec M. Decker; ils ont toujours une discussion en train.

Dans ce coin, l'ambassadeur de Bavière; mon oncle qui est diplomate s'en est emparé; je ne sais pas quelle histoire il lui raconte à voix basse, mais je crois que ce pauvre baron voudrait bien avoir sa liberté. Avant-hier il avait son uniforme de colonel, avec une plaque et un grand ruban; je lui ai fait la guerre d'être venu en frac. Quand on vient chez ses amis, a-t-il répondu, on ne met pas un habit

de cérémonie ; c'est très-aimable. Je suis aussi à l'aise avec toutes ces personnes que je ne connais que depuis quelques jours, que si je les avais toujours vues. Les étrangers comme il faut ont des manières si aimables. »

« Regarde ce monsieur, dis-je à Adélaïde, en lui désignant dans la foule un jeune homme que je reconnus pour le cavalier que nous avions rencontré dans une de nos promenades de cet automne.

—« Ce monsieur, vous ne le connaissez pas, M. Jenhars ? faut-il vous le nommer ? Gustave, Gustave, je veux te présenter à M. Jenhars, notre excellent voisin, et à sa fille ma meilleure amie ; c'est mon frère, M. Gustave de Lenans. »

— « Ma chère Louise, j'ai déjà eu le bonheur d'apercevoir monsieur et mademoiselle, pendant les deux jours que j'ai passés seul au château ; j'ai voulu revoir la colline où mon maître me menait quand il était content, c'est un endroit où je dois toujours placer d'agréables souvenirs. Comment, monsieur, n'ai-je pas

su reconnaître l'ami de mon père, celui qui a eu autrefois tant de bonté pour moi? »

— « A votre âge, monsieur, et au mien, huit ans amènent bien des changements. »

—« Quoi! vous êtes donc, dit Louise, cette charmante demoiselle dont mon frère était si occupé; comment ne l'avons-nous pas compris? mais nous ne pensions pas que vous fissiez des promenades si longues; en vérité c'est une rencontre tout-à-fait romanesque. »

Voilà, ajouta-t-elle en reprenant ses démonstrations, Mme Chardel et ses deux grandes filles; nous les connaissons fort peu, cependant ma mère s'est crue obligée de les inviter; elles s'imaginent être fort liées avec la princesse; la princesse est polie avec elles comme elle l'est avec tout le monde, mais voilà tout. Je ne leur ai encore rien dit, il faut que je m'approche d'elles. Ne voyez-vous pas Mathilde qui me fait des signes? je vous rejoindrai plus tard. »

Quand on a long-temps vécu dans la retraite, on a quelque peine à s'accoutumer au ton

de la société ; on lui trouve de la prétention, on rapporte de ces grands rassemblements une impression de vide.

19 décembre.

Je veux consigner dans ce journal l'aveu de mes faiblesses paternelles ; ce récit m'amusera un jour.

Il était question depuis quelque temps d'un grand bal qu'une princesse polonaise devait donner à la société de Lausanne ; on ne s'entretenait que du luxe qui y serait déployé, du nombre des invités ; on parlait de la toilette de Mme *A* et de celle de Mme *B*, on arrangeait d'avance des quadrilles. Le jour venu, Adélaïde, à son entrée dans la salle, éblouie par tant d'éclat, intimidée par la foule qui la pressait, s'est trouvée heureuse, après s'être présentée à la maîtresse de la maison, de découvrir une jeune personne de sa connaissance, assise sur le haut d'un gradin, d'où elle a pensé qu'elle pourrait à son aise contempler le beau spec-

tacle qui s'offrait à elle; sans se douter, la pauvre ingénue, que les dames qui voulaient danser restaient debout, formant une haie brillante au pied de cette citadelle où elle s'était si bien mise à l'abri des invitations des danseurs. Il résulta de la position inaccessible qu'elle avait prise, que le bal devint fort animé, sans que personne eût la pensée de l'engager à y prendre part, et cela, je dois l'avouer à la grande surprise de son père, qui s'étonnait que tous les regards ne se portassent pas vers celle qui l'occupait exclusivement.

La musique faisait retentir la salle de ses bruyants accords, les messieurs souriaient agréablement, les dames déployaient toutes leurs grâces et toute leur légèreté, l'entrain était général, les heures s'écoulaient et ma pauvre fille restait à sa place. Pourquoi était-elle oubliée, tandis que tant d'autres personnes de son âge n'avaient à se défendre que du grand nombre d'engagements? La belle compagne de la princesse, occupée à faire les honneurs de la fête, ne cédait que rarement et

à regret la main à quelques hommes privilégiés. Mathilde, avec sa taille majestueuse, son maintien calme, avait l'air d'une reine, au milieu de la foule qui l'entourait. Louise, Louise même, par son mouvement et son babil, avait réussi à réunir une petite cour autour d'elle, et elle écrivait sur son évantail les noms de ses danseurs dans la crainte de les oublier. On entendait partout répéter : Quel charmant rassemblement ! quel choix ravissant de femmes! quelle gaieté ! c'est une fête admirable ! on a pensé à tout! Tout le monde s'amuse. Tout le monde ! C'était beaucoup dire.

Je reportais ensuite mes regards sur le gradin, et j'y retrouvais toujours ma pauvre petite collée contre la paroi; avec son regard doux et sa contenance modeste, il n'y avait rien en elle qui indiquât le mécontentement; au contraire, elle paraissait s'oublier pour ne penser qu'à ce qu'elle voyait, causant avec sa voisine, souriant des petits incidents qui se passaient dans la salle; elle avait un air si simple, si candide, que j'en étais touché; de

temps en temps ses regards me cherchaient dans l'angle où les tourbillons m'avaient rejeté, et elle me faisait un signe de reconnaissance au milieu de cette foule d'étrangers. Il me semblait alors qu'elle n'avait que moi pour protecteur et pour ami, et cela donnait un nouveau degré d'énergie à mon sentiment.

Les individus favorisés attirent plus l'attention que ceux qui partagent nos disgrâces. Je découvris plus tard à côté d'Adélaïde une longue suite de visages jeunes et timides, dont quelques-uns exprimaient le désappointement. C'étaient de jeunes personnes condamnées comme elle au rôle de spectatrices, et qui probablement s'attendaient à en jouer un tout différent; chacune d'elle avait été parée avec soin, chacune avait excité l'admiration en paraissant au milieu de sa famille, avec ses fleurs et ses rubans. Comme moi peut-être, un père avait senti un mouvement d'amour-propre se glisser dans son cœur en pensant aux succès de sa fille. Hélas! que d'espérances déçues, que de leçons, que de sujets de réflexions!

dans une salle de bal, il y a bien des revers et des chagrins à côté des plaisirs et des triomphes. Ne faut-il pas à ces jeunes têtes une grande force pour résister à tant d'enivrement ou de mécomptes?

Après ces réflexions, je fendis la foule et je m'approchai d'Adélaïde; je craignais de lui trouver quelque chose de contraint et d'embarrassé; pas du tout: elle me dit qu'elle s'amusait de ce spectacle, et elle en avait l'air. Elle me pria de lui donner le bras pour la conduire dans les autres salons. Jamais, pensai-je, le bras de ton père ne te manquera pour te soutenir dans les fêtes comme dans les moments de danger, mais dans cet instant j'en eusse désiré un plus jeune pour toi. — Permettez-moi, monsieur, de vous enlever Mlle votre fille, me dit alors M. de Lénans en s'avançant avec sa politesse ordinaire, et il prit la main d'Adélaïde pour la conduire à une contredanse. — Eh bien! mon père, ce sera après, puisque monsieur a la bonté de me faire danser; mais ce moment n'arriva pas: une fois descendue dans

la salle, tout changea pour elle; ce qui changea plus encore, et ce dont je ne puis m'empêcher de rire dans ce moment, ce fut ma disposition particulière; depuis lors je trouvai le bal charmant, les gens aimables, toutes les dames jolies. Je m'amusai parfaitement à suivre Adélaïde, dansant avec tant de gaieté, également éloignée de la roideur des unes, et du trop d'entrain et de vivacité de quelques autres. En vérité, je n'oserais avouer à personne, pas même à ma fille, ce que j'ai éprouvé dans cette soirée; je n'oserais lui dire le dépit et la joie qui m'ont agité successivement : c'est un secret que je confie à mon journal; plus sage que moi, elle ne met que peu d'importance à ces petits événements.

En quittant Adélaïde je rencontrai M. de Fonzier. Voilà, lui dis-je, un bal charmant. — Charmant! Avouez cependant, mon cher, ajouta-t-il en s'approchant de mon oreille, qu'il ne vaut pas les bals de notre temps; il y avait de la gaieté, de la galanterie. Voyez le costume de ces jeunes gens, comparez-le avec

nos uniformes ; on cherchait à plaire alors ; d'ailleurs à peine y a-t-il ici quarante personnes dont je puisse dire le nom, les autres je ne sais d'où on les a tirées; les femmes...—Ah! il y a ici des femmes charmantes. — Je suis trop poli pour soutenir le contraire ; cependant.... Un flot de la foule nous sépara. Gardons-nous, pensai-je, de cette manie de l'âge avancé. Les temps ont changé, dit-on, mais c'est nous-mêmes qui sommes changés ; nous étions jeunes, pleins de force et d'entrain dans ces jours que nous vantons sans cesse ; laissons ceux qui nous succèdent s'amuser à leur manière.

Quand on est réduit comme je l'étais au rôle d'observateur, une salle de bal est un lieu favorable aux réflexions ; on n'est jamais plus complètement à soi qu'au milieu d'un grand mouvement auquel on ne prend point part. La musique, cet éclat auquel j'étais déshabitué, me ramenaient à une époque bien éloignée, et me rappelaient la première émotion que j'avais éprouvée à mon entrée dans le monde. Les intérêts de chaque jour nous font

insensiblement perdre de vue notre existence passée ; on devient étranger à soi-même, lorsqu'un mot, une circonstance inattendue, nous reportent dans une ancienne situation à laquelle on n'avait peut-être jamais songé depuis. Que d'événements, que d'années, me séparent du temps où un bal était un grand événement pour moi, où de petites choses avaient tant de valeur, où une taille élégante, une jolie parure, un regard, un sourire, donnaient de l'émotion ! On en conservait des souvenirs, des tableaux qui vous suivaient au milieu des occupations, qui embellissaient la vie, qu'on portait dans les bois sombres pour y rêver en liberté. Hélas ! que sont devenus tant de noms qui m'occupaient alors, tant de personnes que je voyais tous les jours ? Je cherchai dans la salle, je n'en retrouvai presque point. Une force insensible disperse les individus qui, au sortir de l'enfance se trouvaient groupés ; des intérêts différents les séparent du centre où ils étaient réunis ; les liens se dénouent, la vie prend une autre direction. La mort enfin...

J'étais si absorbé dans cette récapitulation, que je ne m'aperçus pas qu'on s'approchait de moi : des vêtements légers effleurent mon visage, une femme se penche sur mon épaule.

— Eh ! que faites-vous ainsi tout seul, mon pauvre père ? dit une voix caressante.

— Tu le vois, je suis plongé dans de profondes réflexions, je pense à des temps bien anciens.

— Je crains que vous ne vous ennuyiez.

— Pas le moins du monde : tu danses, je réfléchis, chacun de nous est à sa place.

— Quand vous voudrez partir, je serai à vos ordres.

— J'en serais bien fâché, chère enfant. Ne t'amuses-tu pas ?

— Très-bien, mais je crains que vous vous amusiez moins que moi.

— Tu te trompes : tu ne devinerais pas ce qui m'occupe ; je pensais au premier bal auquel j'ai assisté, je cherchais nos danseuses, je n'en trouvais point à l'exception de cette dame en robe jaune et en bonnet monté, qui

est venue, je pense, accompagner sa fille ou sa petite-fille.

— Ah! que cela m'amuserait de vous entendre raconter tout cela!

Mais le danseur d'Adélaïde, qui l'avait laissée s'échapper un instant, vint la réclamer. Cédant au mouvement qui l'entraînait, mais encore penchée vers moi: Vous me conterez cela demain, dit-elle; adieu; et je vis cette figure légère et gracieuse reprendre sa place dans la contredanse. Adélaïde entourée, sollicitée, n'avait plus besoin de moi; mais elle ne m'avait point oublié, ses regards m'avaient cherché dans toutes les parties de la salle, elle avait passé en revue les autres salons, elle avait compté les tables de jeu, lorsqu'enfin elle m'avait découvert dans le coin où je m'étais réfugié. Tout cela valait bien mes rêveries et mes tableaux de quarante ans en arrière.

On m'a fait depuis force compliments; il faut en mettre une bonne partie sur le compte de la politesse et sur le désir de plaire à un père;

il y a cependant quelque chose de vrai. J'étais placé à côté d'un monsieur et d'une dame que je ne connais point, dont j'entendais la conversation; ils jugeaient quelquefois sévèrement les couples qui passaient devant eux. — Cette jeune personne qui a des fleurs roses à la tête me plaît beaucoup, dit le monsieur. — Oui, a répondu la dame, elle a une jolie expression et un charmant maintien. Voyez comme sa physionomie s'anime quand elle parle.

Enfin, celle qui ne s'était pas laissée abattre par les revers ne se laissa pas non plus entraîner par le plaisir. A deux heures, se trouvant fatiguée, elle me pria de la ramener à la maison; il fallut jouer le rôle d'un père inexorable auprès de plusieurs jeunes gens qui réclamaient d'anciens engagements et sollicitaient encore quelques instants. Comme nous traversions le salon, Louise qui comprit notre intention, s'élança de l'autre extrémité. Penseriez-vous, monsieur, à emmener Adélaïde! s'écria-t-elle. Quoi, quitter déjà un bal si délicieux! pour moi je n'ai pas manqué une seule

contredanse, je suis abîmée, anéantie, cependant je resterai jusqu'à la fin. Maman nous l'a permis ; on dit qu'il durera jusqu'à cinq heures. Pauvre Louise, le désordre de sa coiffure, son teint si animé, disaient assez combien elle s'était amusée. Nous fûmes inébranlables. M. de Lénans nous accompagna, et nous aida à nous tirer de la multitude de domestiques, de cochers, et de porteurs de chaises, qui encombraient le vestibule.

5 janvier.

En arrivant ici j'avais un plan auquel je crois qu'il sera difficile de suivre; je désirais qu'Adélaïde profitât du temps qu'elle passe à Lausanne pour prendre quelques leçons; ces leçons ont été commencées, mais il sera difficile d'y mettre de l'exactitude. Elle se couche tard, elle ne peut se lever de bonne heure; il semble que la matinée au moins devrait être libre, mais la vie du monde est un tourbillon; il y a des visites à faire et à recevoir, des billets

auxquels il faut répondre; il y a M[lle] Louise qui vient parler de la réunion qui a eu lieu la veille et de celle qui se prépare.

Imaginez-vous l'horrible affaire qui aurait pu avoir lieu, nous a-t-elle dit. Il y a eu au bal de la princesse une discussion très-vive entre M. Decker et M. de Blangy, qui tous les deux prétendaient avoir engagé M[lle] Dastrow pour la même contredanse; le résultat fut que celle-ci ne voulut danser ni avec l'un ni avec l'autre; mais plus tard il y a eu de certains propos, je ne vous les dirai pas, parce qu'on en a parlé très-diversement, et que M. Decker a nié d'avoir dit ce qu'on mettait sur son compte. Je me suis doutée de quelque chose, lorsque j'ai vu mon frère sortir avec ses pistolets, je ne savais ce que je devais faire; Gustave m'avait dit que c'était pour tirer à la cible, mais je n'en étais pas sûre; à la fin je me déterminai à aller en parler à M[lle] Dastrow qui, étant la première cause de tout, quoique certainement bien innocente, fut dans un état affreux. Cependant cette discussion n'aura pas

de suites. M. Decker a déclaré qu'il n'avait pas eu la moindre intention d'offenser M. de Blangy, et le colonel a dit qu'il fallait bien avoir envie de se battre pour faire d'une pareille bagatelle une affaire ; aussi tout a fini par un bol de punch, qui devait être bien grand, car il a duré la moitié de la nuit, et on a assuré qu'en sortant, M. de Blangy n'était pas trop ferme sur ses jambes. Du reste, il ne faut pas parler de ce que je vous dis, car c'est un profond secret, dont j'ai été informée par un singulier hasard.

Voici une affaire qui nous occupe davantage : on a inventé de jouer ici un opéra; j'ai refusé, comme on le comprend, un rôle qu'on voulait donner à ma fille ; mais je n'ai pas pu refuser à tant de sollicitations, qu'elle chantât avec ses amies dans un chœur ; je pensais que ce chœur prendrait peu de temps ; point du tout, il nous occupe autant que la première chanteuse : il faut assister à toutes les répétitions, il faut s'exercer à la maison. Louise arrive avec de grands rouleaux de musique, il faut penser

la vie d'autrefois. Un jour les dames de Gourmelle nous ont amené Mlle Dastrow; on lui a fait mille questions sur Paris et sur la cour des Tuileries, elle y a répondu très-agréablement. Une seule fois j'ai entendu Albert sortir de son silence habituel pour faire une demande qui avait rapport à l'art militaire; elle a paru aux jeunes gens qui l'entouraient, si singulière, qu'on l'a accueillie par de grands accès de rire; un autre aurait ri aussi, mais lui, il a été si déconcerté, qu'il a beaucoup rougi, et depuis il ne s'est plus hasardé à ouvrir la bouche. Cependant Gustave de Lénans est venu à son secours. M. Guirand, a-t-il dit, est plus fort sur le grec et sur l'hébreu que sur la tenue d'une compagnie; au fait, chacun son métier. Quant à moi, je lui suis redevable de bien des thèmes qu'il a faits pour mon compte; et que je ne sais comment reconnaître, n'est-ce pas, Albert? Le jeune ecclésiastique n'a répondu que par un signe de tête.

Pourquoi ses parents l'ont-ils envoyé ici, pourquoi ce désir peu raisonné de sa mère,

d'en faire un homme du monde ? Sa place, en attendant d'être occupé dans une paroisse, serait auprès de ses parents, qui sont bien seuls en hiver. Je lui en ai fait doucement la remarque, il a rougi et a paru embarrassé.

Mme de Gourmelle est venue enlever ma fille pour la conduire dans une partie de traîneau, qu'on formait sous la direction de la princesse Valinska. Elle m'a promis de ramener Adélaïde dans quelques heures : il ne fallait pas hésiter; demain peut-être la neige serait fondue et l'occasion ne se retrouverait pas. J'ai cédé ma compagne, et j'ai vu de ma fenêtre les préparatifs du départ : c'était une scène du Nord; des chevaux couverts de chabraques, des grelots, des jokeis en livrée, des plumes, des manteaux, de superbes fourrures ; M. de Lénans conduisant deux chevaux bais dorés : le cortége a passé rapidement devant ma fenêtre, Adélaïde m'a fait un signe, et la troupe brillante a bientôt disparu dans la

campagne, dont elle égayait le triste aspect; les voilà loin; ils vont dans un village à deux lieues, où un exprès est allé faire préparer du feu et un déjeûner.

Comme j'écrivais ceci, on a annoncé notre voisin, le pasteur Guirand; il est rare qu'il sorte de son village pour venir à la ville. A peine entré, j'ai été frappé de l'expression sérieuse de sa physionomie, si bienveillante et ordinairement si sereine; cette expression m'a donné de l'inquiétude avant même que j'eusse eu le temps de m'en rendre compte. Je lui ai demandé de ses nouvelles, de celles de sa femme. — Très-bien, très-bien, a-t-il répondu avec distraction. — Vous, M. le pasteur, à Lausanne par cette neige; êtes-vous venu avec Isabelle? Mais il ne m'écoutait pas, il regardait avec sollicitude autour de lui; il était clair qu'il était préoccupé de quelque fâcheuse pensée. — Sommes-nous seuls, a-t-il dit enfin, et puis-je causer avec vous? — Sans doute, je suis tout à vos ordres. — Mais Mlle votre fille? — Elle vient de partir pour une course et elle sera

absente trois ou quatre heures. — Mais si quelqu'un venait nous interrompre. — Je vais donner l'ordre qu'on ne laisse entrer personne. Lorsque ce qu'il désirait a été fait, il a gardé le silence en homme embarrassé de ce qu'il a à dire, et qui ne sait comment arranger sa première phrase. J'avais de l'émotion de ce qu'il allait m'apprendre.

Je viens, a-t-il dit enfin, pour....... je fais auprès de vous une démarche qui paraîtra bien extraordinaire.... puis il s'est arrêté, et me prenant la main : —Mon cher monsieur, je ne sais en vérité comment vous expliquer le motif qui m'amène, il vous surprendra beaucoup ; mais vous excuserez un père et une mère qui ne sont occupés que du bonheur de leur enfant.

Monsieur le pasteur, comment pouvez-vous penser que quelque chose de votre part pût me paraître offensant? parlez, je vous en prie. Ne vous rappelez-vous donc pas combien de fois j'ai recouru à vos conseils ?

— Ah! ce que j'ai à vous dire est bien dif-

férent; vous nous avez fait beaucoup de mal, monsieur, mais c'est votre bonté seule que j'accuse. Vous avez reçu familièrement Albert dans votre maison. Pouvait-il voir tous les jours mademoiselle votre fille sans prendre pour elle les sentiments qu'elle est si bien faite pour inspirer?

Je suis resté interdit.

— Albert ne s'est pas assez défié de ce sentiment, et maintenant il est fort malheureux; nous aussi nous n'avons pas été assez clairvoyants, et nous en portons la peine. N'est-ce pas nous-même qui vous avons prié de recevoir mon fils? Ah! ma femme a été imprudente, elle avait une idée..... qui n'était pas raisonnable, il faut l'excuser, elle ne connaît pas le monde; sa tendresse pour son fils l'a aveuglée.

— Cependant, monsieur, a ajouté le pasteur avec un sentiment de fierté, ne croyez pas que je vienne ici pour vous supplier d'une faveur que nous n'obtiendrions pas. Non, la chose n'est pas dans ma pensée, et je veux dès ce moment soulager votre esprit de la perspective

qui vous peinerait d'avoir un refus à faire, rassurez-vous; il n'en sera pas même question; pour la solidité des principes, pour la douceur de caractère, je ne sache personne qui l'emporte sur mon fils; mais sa position dans le monde n'est pas celle de mademoiselle votre fille; il n'a pas de fortune, sa carrière sera peu brillante; j'aime mieux dire tout cela moi-même que si je forçais quelqu'un à me le faire sentir. Croyez que lui-même ne se fait aucune illusion; dans la profonde admiration qu'il a, à si juste titre, pour Mlle Adélaïde, il la place trop haut pour y prétendre. Il me tardait de vous avoir bien expliqué notre position et nos sentiments pour en causer tranquillement avec vous et pour réclamer votre assistance, car vous êtes aussi un tendre père, et vous savez que nos meilleures joies et nos plus grands chagrins nous viennent par nos enfants. Nos joies, monsieur; ah! je serais ingrat envers la Providence si je ne reconnaissais que cet enfant a été pour nous comme une rosée de bénédictions; ceci n'est qu'un nuage, un nuage qui

passera par la protection de Dieu qui nous conduira; car souvent, dans notre tendresse aveugle, nous ne prenons pas la route que nous devrions suivre.

Albert, a continué M. Guiraud, entraîné par le désir de voir mademoiselle votre fille, persiste à rester à Lausanne, quoiqu'il sente bien que ce ne soit pas sa place, et qu'il n'y soit pas heureux. — Je ferai tout ce que je pourrai pour vous aider, me suis-je écrié en serrant la main de cet excellent homme. Voyons, que demandez-vous de moi? Votre fils ne m'a jamais parlé de ses sentiments, je ne les avais pas même soupçonnés. Me serait-il possible de lui interdire l'entrée de ma maison?

— Je ne vous le demande pas même, monsieur, cela vous serait trop pénible!

— Dois-je lui parler en ami, suis-je dans la position de le faire? ce serait une commission bien délicate que vous me donneriez. Ses parents peut-être.....

— Je ne vous demande rien, j'attends tout de votre fille.

— Ma fille !

— Peut-être trouvez-vous ma pensée extraordinaire ; je n'ai pas eu le temps d'y beaucoup réfléchir; conseillez-moi vous-même; ma pauvre femme s'inquiète et se tourmente trop sans doute. Nous avons passé hier une soirée fort agitée, à la suite de laquelle je me suis décidé à venir ce matin causer de tout cela avec vous. Elle a trouvé Albert, à sa dernière visite à Vully, changé, triste, absorbé ; elle craint pour sa santé ; sûrement le pauvre garçon est mécontent de lui-même ; ma femme aussi se fait des reproches, car il ne nous a rien caché, et nous n'avons pas compris les suites de tout ceci. Voici des lettres de lui que je vous prie de lire, si vous avez une heure à y donner. Elles vous feront mieux comprendre les choses.

— Mademoiselle votre fille est pleine de raison, elle a un excellent jugement malgré sa jeunesse. Mon fils en est frappé, il nous l'a dit souvent. Un mot d'elle, un conseil donné sans affectation comme une marque d'intérêt feront

bien plus d'effet que tous les raisonnements de son père, et le nuage qui nous entoure dans ce moment se dissipera peut-être.

Nous avons ensuite causé long-temps ; j'ai cherché à ramener le calme chez ce bon père, dont je me reprochais que nous eussions troublé la tranquillité ; ma position était embarrassante ; mais au moins je pouvais lui dire tout l'intérêt que je ressentais ; peu à peu il s'est rasséréné ; il a fini même par sourire en pensant à son début si grave et si solennel, et il m'a quitté avec un visage moins sombre que lorsqu'il était entré.

Je pensais encore à cette visite inattendue, et à ce qu'il y avait à faire, lorsque ma fille est revenue ; j'étais si absorbé, que je ne m'en suis pas aperçu ; elle s'est baissée sur mon épaule; en me retournant tout à coup je l'ai vue derrière moi. L'entrain de la promenade, la vivacité de l'air lui avaient donné une expression de gaîté qui, au premier instant, m'a surpris. Sous l'impression de la course rapide qu'elle venait de faire, elle m'a raconté sa promenade : cette

troupe brillante sous un ciel sombre, au pied des forêts à la teinte d'hiver, entraînée par des chevaux qui s'animaient mutuellement, traversant tantôt des bois surchargés de neiges, tantôt de paisibles villages, les habitants ébahis qui, au bruit des grelots, avaient à peine le temps d'accourir sur le pas de leur porte, tout cela avait quelque chose de nouveau, d'extraordinaire : cet aperçu du Nord et de ses plaisirs, ce déjeûner presque impromptu dans une auberge qu'on a abandonnée avec la même promptitude, l'ont fort amusée. Elle se repose quelques heures, ce soir elle se réunira chez Mme de Gourmelle à ses camarades de course, pour finir la journée gaiement comme elle a été commencée. — Quel contraste dans les positions !

Ma fille vient de me quitter, pour la première fois peut-être j'étais impatient de la voir partir ; il me tardait de lire les lettres que M. Guirand m'a laissées.

PREMIÈRE LETTRE.

Saint-Cergues.

Quelle charmante visite, mon cher père, et qu'elle s'est rapidement écoulée. Mardi, j'étais seul dans ma chambre, je contemplais les nuages brillants du soir qui flottaient dans le ciel; après une journée bien remplie, je sentais le besoin d'un peu de distraction, de la conversation d'un ami, d'une heure passée dans ma famille; je pensais que dans ce moment où les occupations cessent, vous causiez probablement avec ma mère; j'aurais aimé paraître tout à coup, vous parler de ce que j'avais fait dans le jour; mais il me fallait passer la soirée seul avec mes livres. Lorsqu'on m'annonce qu'un monsieur et une dame m'attendent à l'auberge; il m'était impossible d'avoir une plus agréable surprise; on vous avait laissé le matin même en bonne santé; on m'apportait une lettre; on me retint à souper, que manquait-il à mon bonheur? J'ai passé là une des soirées

les plus agréables de ma vie ; M. et Mlle Jenhars ont une si bonne conversation ; il y a au milieu d'eux quelque chose de si serein, de si paisible, ils sont si heureux ensemble, qu'ils répandent le bonheur sur ceux qui les entourent.

Le lendemain, il fut décidé que les voyageurs ne sortiraient pas de la vallée, et qu'on passerait le jour à se promener, à chercher des plantes, à dessiner ; je leur servis de guide, et je ne les quittai pas ; nous commencions une soirée qui aurait été semblable à la première, lorsqu'une irruption soudaine de Français qui allaient à Milan vint troubler l'intimité de notre réunion.

Le troisième jour, M. et Mlle Jenhars allaient au sommet de la Dôle, je les y accompagnai encore ; jamais la montagne ne m'avait paru si majestueuse avec ses forêts, ses pâturages encore fleuris, ses vallées profondes et les premières teintes d'automne. Nous passâmes six heures sur le sommet, trop élevés au-dessus de la terre, pour nous occuper de ses

petits intérêts, mais n'oubliant pas de chercher à nos pieds la cure de Vully, dont nous découvrîmes le toit au milieu des arbres. Il fallut enfin se séparer.

Vous ne sauriez croire combien ces trois jours ont embelli ce pays pour moi; partout je trouve de charmants souvenirs; ici Mlle Jenhars s'est reposée, là elle a dessiné, et elle avait la bonté de me consulter sur son ouvrage; là, je parlais de ma vocation, et tous deux m'écoutaient avec intérêt; ils m'encourageaient et me donnaient des conseils; je les ai conduits chez une pauvre malade; Mlle Adélaïde s'est assise à côté d'elle, lui a parlé avec bonté en lui prenant la main; elle a écouté le long récit de ses maux. Ah! combien une femme sait mieux que nous, dire ce qu'il faut aux malheureux; combien il y avait de douceur dans sa voix et dans ses consolations; c'est une grande leçon dont j'espère profiter.

Je cherche maintenant une distraction au vide que j'éprouve, dans les devoirs de mon état; je redouble d'activité, car je crains de me

retrouver seul. Quelquefois je me fais des châteaux en Espagne ; je suppose que M. et Mlle Jenhars sont appelés, je ne sais par quel motif, à passer un mois dans cette vallée, et que ces trois jours si heureux vont recommencer ; il me semble que Mlle Adélaïde me donnerait une nouvelle force, et que l'espérance de son approbation augmenterait mon zèle ; je me rappelle l'activité, l'intelligence qu'elle déploya lors de l'incendie de cet été. C'était aussi une belle vie que ce temps où je la voyais tous les jours, où j'exécutais ses ordres ; tout ce qui est bien, tout ce qui est bon trouve en elle une protectrice. Que manquerait-il sur cette montagne pour le bonheur complet ? Mais à quoi bon vous raconter ces rêves qui ne peuvent se réaliser ; je suis réduit dans mon isolement à me nourrir de souvenirs et à escalader une sommité d'où je puis distinguer les murs de la maison de Vully.

Il ne me reste que peu de jours à passer à Saint-Cergues; je suis impatient qu'ils soient finis. Les nuages enveloppent la vallée, le temps est sombre, les soirées sont longues, la solitude me devient pénible. Ai-je donc la véritable vocation de mon état, si je me laisse si vite aller au découragement, si je ne puis être deux mois seul; moi qui soupirais après le moment où je pourrais me livrer tout entier à l'étude et au devoir de mon ministère?

J'ai éprouvé un désappointement qui m'a ridiculement mécontenté. Ah! mon bon père, combien nous sommes peu les maîtres de nos impressions, combien nous sommes peu capables de les modérer et de les diriger. M. Jenhars m'avait invité à venir le voir à Vully, et à loger chez lui pendant le temps que vous et ma mère deviez être absents; sa fille en partant m'avait rappelé cette invitation avec sa grâce et sa bonté ordinaires; je n'avais garde

de l'oublier, mais je me réservais cette visite en perspective comme un grand plaisir. Arrive enfin le moment que j'avais désigné d'avance, et que j'avais eu quelque peine à attendre. Je descends la montagne à grands pas, le cœur content, un cahier à la main que je devais lire à mes hôtes, pensant à la charmante soirée qui m'attendait dans cette maison, que je voyais paraître et disparaître sur ma route. J'arrive, il règne dans la cour une tranquillité qui me charme, dans la crainte où j'étais de trouver des visites, je frappe, mais en vain, la maison est fermée ; enfin le jardinier vient, qui m'apprend que monsieur et mademoiselle sont allés à Lausanne, pour louer un appartement où ils doivent passer l'hiver. Vous ne sauriez croire l'impression triste que j'éprouvai ; ces portes, ces contrevents fermés, cette cour silencieuse, cette maison abandonnée et qui devait l'être long-temps !

Je n'étais pas sans lieu de refuge; il me restait le toit paternel, mais vous n'y étiez pas, cela m'a encore attristé; il y a des jours où

l'on est mal disposé. J'avais fait un sermon dont j'étais content, je l'ai relu, je n'y ai trouvé que des phrases; que tout cela est froid! qu'il est facile de dire qu'il faut commander à ses sentiments! je l'ai déchiré; je suis découragé. Est-ce à moi à donner aux autres des directions, tandis que j'en ai un si grand besoin moi-même? — Il faudrait savoir surmonter ces impressions, il faut recourir à celui qui donne des forces, car Dieu est notre soutien dans les petites comme dans les grandes épreuves. Ah! que j'ai besoin de me retrouver auprès de vous.

TROISIÈME LETTRE.

Lausanne.

Je suis encore ici; je crois partir de jour en jour, cependant je reste, tout en pensant que j'aurais mieux fait de ne point venir. J'ai retrouvé M. et Mlle Jenhars, ils m'ont accueilli avec la bonté que vous leur connaissez; ils

m'ont dit de considérer leur maison comme la mienne, mais ils vont dans le grand monde, et ils sont souvent hors de chez eux.

Il y a quelques jours, Mme de Gourmelle, chez laquelle j'étais allé faire visite, eut la bonté de m'inviter à une assemblée chez elle; j'avais une certaine curiosité de connaître cette brillante société dont j'entends souvent parler, ensuite je me suis repenti d'y avoir cédé. Je ne puis vous dire combien je me suis senti embarrassé et déplacé dans cette grande réunion. Après avoir salué la maîtresse de la maison, je n'ai presque vu autour de moi que des inconnus, des étrangers chargés de décorations, des dames fort parées, des gens qui allaient et venaient avec agitation, on était animé, on plaisantait, on riait; moi seul je ne savais à qui m'adresser, je me sentais gêné, hors de ma place, il me semblait que je devais faire une triste figure; cela augmentait mon embarras, et je ne sais pourquoi, car personne ne faisait attention à moi.

La société développe bien des prétentions,

on a le désir de briller, d'y jouer un rôle, de se coller aux personnes marquantes, les manières changent tout-à-fait; des gens que je connais un peu et qui ont avec moi un ton amical, là, m'adressaient à peine la parole, ou me traitaient avec cérémonie. Les demoiselles de Gourmelle, qui à la campagne sont bonnes et aimables, étaient toutes différentes, elles avaient quelque chose de solennel et de froid. Je crus maladroitement faire plaisir à Mlle Louise, en lui parlant d'un écureuil qui l'amusait beaucoup à Vully, mais ce n'était plus le moment des écureuils; je fis mon histoire si longue, que je ne savais comment la finir, et je voyais qu'elle en était fort impatientée. Heureusement elle m'interrompit brusquement. — M. le comte, dit-elle à un monsieur qui passait, comment se porte Mme la comtesse? hier elle était indisposée, ayez la bonté de me conduire auprès d'elle. — Je me gardai de l'aborder de nouveau, et je vis bien qu'elle m'évitait, dans la crainte de la fin de mon histoire. Il ne faut aller dans le monde que lors-

qu'on possède ce qui peut y placer agréablement, un beau nom, une grande fortune, la réputation d'un homme aimable. Je comprends alors qu'il soit flatteur d'y jouer un rôle et de voir de belles dames vous sourire gracieusement. Une seule, mon père, est restée la même pour moi, une seule a la même manière simple et bienveillante dans un salon, comme à Vully et dans les rochers de Saint-Cergues. J'avais un grand désir de m'approcher d'elle, et cependant je me sentais intimidé, je craignais de la trouver aussi changée, et d'en être accueilli froidement. Quelle erreur! la première elle me fit un signe de tête qui m'encouragea; je me réfugiai auprès d'elle, je suis sûr qu'elle avait compris ma position et qu'elle venait à mon secours; nous parlâmes des soirées de cet automne auxquelles celle-ci ressemblait si peu, elle me dit qu'elle était étonnée elle-même de se trouver au milieu de tant de gens qu'elle ne connaissait pas, et cependant elle n'était point embarrassée, elle causait avec gaieté à Gustave de Lénans et à quelques messieurs. J'admirais sa

grâce, son aisance et surtout son ton si naturel et si simple. Cependant elle ne m'abandonnait point, de temps en temps elle se tournait vers moi ; elle m'adressait quelques mots, comme pour me dire : Je ne vous oublie pas, et pour m'engager à prendre part à la conversation ; mais c'était bien en vain, ma langue restait attachée à mon palais. Elle a dû désespérer de former jamais son pauvre protégé.

Cette soirée m'a laissé des impressions tristes ; je ne comprenais pas encore la société, ses distinctions, ses disgrâces ; je sens que le désir d'y jouer un rôle peut détourner des choses sérieuses. J'ai conservé un sentiment pénible de ma timidité et de ma gaucherie ; non, cette existence n'est pas faite pour moi. Pourquoi donc rester à Lausanne ? Ah ! vous avez raison, je vais retourner à Vully, mais il n'est pas encore assez retiré ; après quelques jours passés avec vous, je choisirai un endroit plus éloigné, où je puisse me retrouver ce que j'étais autrefois ; j'ai besoin de changer de place, de respirer un air nouveau, et de me changer moi-même.

QUATRIÈME LETTRE.

Vous vous trompez, ma chère mère; ce que vous supposez est impossible; il faut éloigner toute idée de ce genre: pour moi, je ne puis point, je ne dois point en avoir de semblables; je connais trop bien mon infériorité; si vous étiez ici, vous le comprendriez vous-même; je vous en conjure, n'y pensez plus; je me suis laissé entraîner à admirer Mlle Adélaïde comme on admire un tableau charmant, qu'on aime chaque jour davantage et qu'on veut toujours revoir. Je me suis peut-être déjà trop laissé captiver par cette image délicieuse. Mon père a raison; il faut s'en arracher, il faut quitter Lausanne tout-à-fait, il faut une grande résolution; je l'aurai, mais je demande encore quelque temps; dans peu de jours je vous écrirai plus longuement.

— N'as-tu point encore quelque fête où tu

puisse aller aujourd'hui? dis-je à Adélaïde qui rentrait. Les peines de la pauvre famille Guirand me donnaient dans ce moment un peu d'humeur contre toutes ces promenades et ces soirées.

— Il est vrai, mon père, que j'ai été une bien mauvaise fille; le regret de ne pas vous voir avec nous, et de vous laisser seul, a gâté mon plaisir. Mais vous m'avez vous-même pressé de faire la course de ce matin, m'assurant que vous n'aviez pas besoin de moi. Ce soir je voulais aller chez Mme de Gourmelle pour savoir des nouvelles de son fils. Il faut que je vous dise une petite aventure dont je ne vous ai pas encore parlé. Après le déjeûner, comme nous sortions de l'auberge, les quatre chevaux du traîneau où nous étions déjà entreés, Mme de Gourmelle et ses filles, sont partis à la suite d'un autre traîneau; le cocher n'était pas sur le siége, et nous avons cheminé quelque temps très-vite, assez inquiètes de ce qui allait suivre. Fort heureusement, Gustave, qui ouvrait la marche, averti par les cris du cocher, s'est

élancé, a saisi la bride des chevaux et a réussi à les arrêter; nous en avons été quittes pour la peur. Cependant M. de Lénans a eu le bras froissé par les efforts qu'il a été obligé de faire.

— Comment ai-je pu, m'écriai-je, être assez faible et assez imprudent pour confier ma fille à de semblables fous! C'est la dernière fois, je te l'assure; ce n'est pas leur faute si vous n'avez pas tous été brisés. Et tu ne te sens aucun mal de cette chute?

— Mais nous n'avons pas fait de chute, mon père; nous avons eu peur un instant, voilà tout; ce soir Gustave était encore souffrant, quoiqu'il ne voulût pas en convenir.

— Ma chère enfant, il faut remercier Dieu que cette journée se soit ainsi passée. Pense à ce qui serait arrivé si on n'eût pas arrêté les chevaux; où vous auraient-ils conduits? Ces courses finissent toujours par des accidents. J'écrirai sûrement à M. de Lénans, car quoiqu'il ait été l'inventeur de cette belle équipée, et qu'il ait toujours quelque nouvelle invention en tête, il nous a rendu un immense service.

— Il était bien loin de s'en faire valoir, il ne voulait pas même qu'on l'en remerciât.

Je n'ai pas parlé à Adélaïde de ce qui m'avait occupé pendant la journée ; ce sera le sujet d'un prochain entretien.

24 janvier.

J'ai eu la visite d'Albert qui partait pour Vully ; je crois qu'il avait choisi le moment où il savait que ma fille n'était pas à la maison, pour venir prendre congé ; le pauvre garçon m'a touché. — Je viens, monsieur, m'a-t-il dit, vous remercier des bontés que vous avez eues pour moi, et surtout pour vous remercier de deux mots qui, venant de vous, m'ont fait beaucoup d'impression, lorsque vous me conseillâtes de retourner auprès de mes parents. Vous aviez raison, monsieur, j'aurais dû suivre votre conseil plus tôt ; la vie de Lausanne n'est pas bonne pour moi.

— Je craignais, mon cher ami, que vous n'employassiez pas aussi bien votre temps ici

que vous pouviez le faire ailleurs ; j'ai souvent admiré le zèle que vous montriez pour votre vocation, la plus belle de toutes lorsqu'on y est porté par le cœur.

— Oui ; et lorsqu'on sait s'en rendre digne. Je dois vous prier, monsieur, a-t-il ajouté avec émotion, de remercier Mlle votre fille d'un conseil qu'elle m'a donné ; je ne l'oublierai jamais ; ayez la bonté de lui faire mes adieux, je n'aurai probablement pas le bonheur de la revoir de long-temps.

—Ma fille a pour vous une véritable amitié, et elle prendra toujours un vif intérêt à votre sort.

— Elle me l'a bien prouvé, ajouta-t-il en soupirant.

Il y a chez lui une ingénuité et une simplicité remarquables ; il se laisse deviner ; il m'aurait tout dit si je ne l'eusse arrêté ; il avait les larmes aux yeux quand il m'a quitté.

J'espère qu'à l'âge d'Albert le froissement qu'il vient d'éprouver n'aura pas de longues suites, et que dans quelques mois nous nous retrouverons avec lui et sa famille ce que nous avons

toujours été, de bons amis. Adélaïde a mis dans cette affaire beaucoup de bonne volonté et de franchise. Tout cela cependant m'a fait réfléchir; il faut que les leçons que reçoivent les autres aient au moins l'avantage de nous profiter. Ma fille voit chaque jour M. de Lénans qui, gai, vif, a toute la grâce qui manque au bon Albert. On a joué, il y a quelques jours, la comédie; on avait été forcé, à ma grande satisfaction, d'abandonner l'opéra qui nous avait tant occupés. Cependant la représentation a été très-brillante. Gustave, chargé du grand rôle, l'a rendu avec beaucoup de grâces et d'aplomb, auxquels ne gâtaient rien un brillant costume et une tournure élégante; on entendait répéter dans la salle les mots : *ravissant! délicieux!* Le moment le plus flatteur pour le héros du jour est, lorsqu'après la représentation, il s'est présenté à l'assemblée; tous les regards se sont tournés sur lui; les bravos, les serrements de mains, les sourires ne lui ont pas manqué; après avoir reçu de nombreux tributs d'admiration d'une manière très-modeste,

il est allé s'asseoir à côté d'Adélaïde, comme pour lui faire hommage de son triomphe, et il m'a paru s'occuper d'elle pendant le souper. Il y a quelque temps que, rappelant d'anciennes relations de famille, il se fit présenter à Mme d'Arlier, notre parente; il n'était pas très-naturel qu'un jeune homme lancé dans le monde pensât à une dame âgée, vivant d'une manière très-retirée; nous l'avons trouvé chez elle les deux dernières soirées que nous y avons passées ma fille et moi; il a montré tant d'égards à cette bonne dame, il a été si gai et si amusant, qu'elle en a été enchantée, et qu'elle, qui aime Adélaïde comme sa fille, n'a pu s'empêcher de me communiquer une idée qui n'est pas extraordinaire chez ceux qui connaissent les relations des deux familles.

Je dois voir si cette bonne petite ne se laisserait point, sans s'en douter, entraîner à un sentiment qui aurait de l'influence sur sa tranquillité; je crois que les Gourmelle ont trop de luxe, et tiennent trop à l'apparence extérieure, pour ne pas mettre beaucoup d'impor-

tance à la fortune; d'ailleurs Gustave, bon et aimable, me paraît d'un naturel un peu léger; il s'occupe de chasse, de chevaux, il aime le monde où il est gâté! Serait-ce le caractère qui conviendrait à Adélaïde?

. . . .

J'ai été un père dur et sévère; il y a aujourd'hui un bal donné par les messieurs de Lausanne; ce bal, comme on le pense, a été long-temps le sujet de la conversation. Ce matin, j'ai demandé à ma fille de me faire le plaisir d'y renoncer, elle est si peu accoutumée à ce que je lui demande des sacrifices de ce genre, qu'elle a répondu en riant, croyant que c'était une plaisanterie; mais voyant que je lui parlais sérieusement, elle m'a fait quelques objections très-légères, et puis s'est soumise. Ses représentations sont si promptement tombées devant l'expression de ma volonté, que je me suis presque repenti d'avoir exigé d'elle ce sacrifice, trouvant dans sa docilité une réponse à la pensée qui me préoc-

cupe. Mais je n'étais pas au bout de la lutte que j'avais à soutenir.

A peine Mlle Louise de Gourmelle a-t-elle eu connaissance de notre décision, que nous l'avons vue arriver.—Quelle inconcevable idée! elle ne pouvait y croire; priver ma fille de ce plaisir, ma fille qui n'avait dansé que quatre ou cinq fois dans l'hiver! Quant à elle, sa mère la laissait complètement libre; elle avait été à trois bals dans une seule semaine. Me voyant inébranlable, elle a pris un autre point d'attaque. — Que je refusasse à ma fille toute autre fête, la soirée de jeudi chez Mme Chardel, mais grâces pour aujourd'hui; ce bal, annoncé d'avance, donné par les messieurs de Lausanne... ne serait-ce pas impoli? Son frère était un des ordonnateurs; elle était sûre que cette nouvelle le consternerait, et qu'il n'aurait plus aucun plaisir à cette belle réunion. Je dois dire que ma fille ne se joignait point aux attaques de son amie, et qu'elle se contentait de rire en voyant toute la vivacité que déployait Louise. Il a bien fallu cependant que la bonne demoi-

selle se soumît à ma décision ; elle s'en est allée très-mécontente, disant que je ne lui avais donné aucune raison valable, et qu'elle se sentait si démontée de ce contre-temps, qu'elle était tentée de rester elle-même à la maison. Je lui ai fort conseillé de n'en rien faire, et sur ce point je suis sans inquiétude.

Il n'a plus été question de bal ; ce soir seulement Adélaïde a suivi le bruit des voitures, et a dit un mot du commencement de la fête. Nous avons passé la soirée dans un calme profond, comme à Vully ; c'était, je crois, la première fois de l'hiver ; tout le monde était occupé ailleurs ; j'ai retrouvé cette intimité que j'ai souvent regrettée ; Adélaïde dans son petit bonnet du matin, et moi près du feu, nous avons causé doucement ; nous nous sommes oubliés, et nous nous sommes retirés presque aussi tard que si nous étions allés au bal. Que de choses nous avions à nous dire depuis que nous vivons presque séparés ! Il me semble que j'ai retrouvé ma fille et que je l'ai reconquise. •

Je lui ai parlé de Gustave et de la manière dont il avait rempli son rôle; mes paroles avaient plus d'intention qu'il ne paraissait. Elle s'est exprimée avec beaucoup de vivacité sur le naturel et le brillant du jeu de M. de Lénans, et sur le plaisir qu'elle avait éprouvé pendant cette représentation.

— Cependant, ma chère enfant, ce ne sont que des succès de société. — Vous avez bien raison, mon père; d'abord on est entraîné, ébloui; on se demande ensuite sur quoi sont fondés ces succès si flatteurs; une voix agréable, de l'intelligence, de la grâce; tandis que des inventions vraiment utiles, un bon ouvrage, n'ónt souvent pas valu à leur auteur tant d'applaudissements. Les gens avides de satisfactions, d'amour-propre, devraient s'exercer à jouer la comédie de société; c'est le plus sûr moyen d'en obtenir sans grande peine.— Certainement la position de M. de Lénans est brillante en la comparant avec celle d'Albert, cependant je crois que celui qui paraît maintenant le moins bien placé, sera le plus heureux;

la caractère d'Albert lui promet plus de bonheur.

— Il me semble que tu n'as pas montré en dernier lieu beaucoup d'attrait pour cette carrière? — Une fois, dit-elle, évitant de me répondre directement, je croyais que le bonheur se trouvait dans une cure retirée, sur une montagne, dans une situation pittoresque, où l'on menait une vie paisible, mais remplie par des devoirs, embellie par la piété, par une charité constante. Combien j'ai fait de tableaux sur ce sujet : j'ai peut-être un peu changé, je ne vois plus maintenant les choses aussi en beau que je les voyais il y a quelques années; et cependant je crois qu'il y a de grandes chances de bonheur dans cette existence si douce.

Cela nous a conduits à parler de la société, et de l'esprit qu'on y porte; des dames de Gourmelle; Adélaïde les juge bien, elle est touchée de l'extrême amitié que lui témoigne Louise, quoique son étourderie et sa vivacité la fatiguent quelquefois.

Nous avons aussi parlé de M. de Brandis;

il y avait long-temps que ce nom n'était sorti de ma bouche, ayant remarqué qu'il attristait Adélaïde ; elle n'en parlait pas non plus. En effet, dès que nous avons abordé ce sujet, elle a pris tout de suite une expression sérieuse ; il est impossible qu'une femme ne conserve pas un sentiment d'intérêt pour l'homme qui l'a aimée, et que cet attachement a rendu malheureux. Ce sujet nous a conduits à des considérations relevées sur la vie en général, sur son but, sur notre avenir. Nous étions bien loin du bal. J'ai été frappé combien l'esprit d'Adélaïde s'est mûri et a pris de solidité ; le monde, loin de l'éblouir, la fait réfléchir. Si quelquefois elle paraît occupée par de petits détails, si elle sait s'amuser comme on le doit à son âge, tout cela s'arrête à la surface.

— Je vous remercie, mon père, m'a-t-elle dit en se levant, de la soirée que vous m'avez procurée ; il y a long-temps que je n'en avais passé d'aussi agréable. — Et à moi aussi ma chère enfant, elle me laissera de bons souvenirs.

19 février.

Mlle Dastrow a cherché à se lier avec ma fille; elle a été très-aimable pour elle, son abord est facile, il y a dans ses manières quelque chose de séduisant qui attire la confiance. Elle nous a intéressés en nous parlant de sa situation avec beaucoup d'abandon. Il y a ici des gens, nous a-t-elle dit, qui envient mon sort parce qu'ils me voient dans les fêtes avec la princesse. — Que vous êtes heureuse, me disait Mlle Louise de Gourmelle, de vivre à Paris! — En effet, je vais au bal et à la comédie, mais on ne sait pas que souvent j'aimerais plus de tranquillité. Fille d'un officier prussien sans fortune, j'ai été élevée par la princesse, je lui dois tout, et je m'estime heureuse de lui faire le sacrifice de mon indépendance. Je vous avoue cependant que passer ma vie au milieu d'une famille amie et dans votre beau pays, me semblerait le comble du bonheur. Mais mon sort est décidé : quand la princesse le jugera convenable, elle me mariera; à peine

serai-je consultée; on choisira probablement un officier qui aura les goûts et les habitudes d'un soldat, qu'il faudra suivre dans ses garnisons ou dans la petite ville qui sera sa retraite. Alors je regretterai peut-être cette vie du monde à laquelle je me serai habituée, et dont je me plains quelquefois maintenant.

— Vous m'étonnez, dit ma fille; vous si brillante, si admirée, si digne de l'être, parler ainsi!

— Ah! je le vois, vous n'avez pas trop bonne opinion de moi. Quand on est appelé à vivre dans le monde, il ne faut pas y porter un visage ennuyé; mais il faut n'y pas mettre un intérêt trop vif, il ne faut y chercher que de l'amusement, un amusement passager, rien de plus. C'est un secret qu'on obtient avec le temps. J'ai appris à me défier de ces impressions trop vives, si douces d'abord, mais qu'on paie ensuite chèrement.

Nous avons prié Mlle Dastrow de nous apporter ses dessins, dont on admire la grâce et l'esprit; elle y a mis beaucoup de complai-

sance. — Mon album, nous a-t-elle dit, c'est mon histoire. Quand je serai reléguée dans un coin dont je ne sortirai plus, ces dessins me rappelleront toute ma vie, mes voyages, tant d'époques différentes, les hommes distingués que j'ai vus. Voici le village où je suis née ; je l'ai fait en rassemblant mes souvenirs, car lorsque je l'ai quitté je ne savais pas encore dessiner. — Une place de Pétersbourg, en hiver, prise des fenêtres du palais que nous habitions ; on voit que je savais à peine alors manier le crayon. — Un couvent de moines grecs. — Ceci c'est un jeune officier de hulans de la garde, qui venait souvent chez la princesse. Pauvre Charles ! — Quelle charmante figure, dit Adélaïde, combien vous aviez fait de progrès ; cette tête est pleine d'expression et de grâce. — Maintenant, dit Mlle Dastrow en passant quelques feuilles, nous changeons de latitude ; c'est un groupe de politiques au jardin des Tuileries. — L'impératrice Joséphine à la messe ; je l'ai faite de mémoire, en rentrant chez moi. Voilà des vers

de M. Legouvé, pour le jour de la naissance de la princesse. — Le comte de Lacépède. — Le village de Chamounix, avec le glacier des Bois dans le fond. Nous approchons de votre pays. Ah ! les belles montagnes que je ne reverrai probablement plus ; mais jamais je n'oublierai ces glaciers. — Le Montanvert et la source de l'Arvéron. — La chapelle de Guillaume Tell, sur les bords du lac des Quatre Cantons. — J'ai plusieurs cahiers que je prends indifféremment quand j'ai le temps ; c'est pour moi comme une carte de géographie où je suis la route que j'ai faite ; ces dessins me rappellent les incidents, les compagnons de nos voyages ; ils me rappellent aussi les impressions que j'avais en travaillant, tantôt gaies, tantôt tristes ; je dessinais souvent pour me distraire ; les souvenirs ne font pas l'éloge de la vie, ils vont en se rembrunissant. — Lausanne ; c'est le dernier. Quel pays, quelles villes viendront après? La princesse ne se décide pas d'avance ; dans quelques jours elle peut avoir tout à coup l'envie de partir ; je ne dois m'at-

tacher à aucun pays ; je ne devrais m'attacher à aucun individu : Adélaïde, vous reverrai-je jamais ? Ah ! pensez encore à moi quand je vous aurai quittée ! écrivez-moi lorsque vous en aurez le loisir, lorsque vous aurez quelque grand événement à m'annoncer ; ce sera bientôt, si j'en crois mes pressentiments : le verrai-je encore ? Oui, bientôt, je le crois, vous changerez de nom. Permettez-moi, ajouta-t-elle en riant, de vous prédire celui que vous porterez un jour. Elle se baissa et dit à demi voix : Lénans. — Ah ! répondit ma fille, vous répétez ce qu'on vous a dit.—Non, ce sont mes propres observations ; j'ai suivi la chose avec intérêt ; on pense à vous plus que vous ne le croyez.

Mlle Dastrow demanda ensuite à ma fille de lui montrer ses dessins.—Ils sont trop inférieurs aux vôtres pour que je vous refuse, répondit-elle ; vous pourriez croire que c'est par crainte de la comparaison.

— Vous faites, j'en sûre, la modeste très-mal à propos. — Vous allez en juger ; on sent

en dessinant combien on reste au-dessous de son modèle ; mais qu'importe! c'est toujours un joli tableau s'il rappelle ce qu'on a vu et ce qu'on aurait dû faire; malheureusement les autres ne peuvent pas se représenter tout cela. Vous ne trouverez pas ici des sites bien variés, ce sont des montagnes, des villages suisses. Je ne puis pas vous montrer des costumes nouveaux et des monuments historiques.

— Vous avez un pays à vous, ma chère amie; félicitez-vous de ne pas être errante sur la surface du monde. Voilà un charmant bateau; comme la voile est enflée! on voit qu'il chemine vite; j'aime le matelot assis sur un tas de bois, fumant sa pipe, les bras croisés; le vent ne lui laisse rien à faire.

— Si j'avais su rendre la transparence de l'eau, la fraîcheur de la matinée, la teinte des montagnes dans le fond, vous auriez une idée plus juste de la scène. Voilà Vully, notre maison de campagne.

C'est là que vous demeurez; que vous êtes heureuse! quelle situation champêtre! vous

me donnerez ce dessin ; je veux l'emporter pour savoir où vous trouver. Mais voici une grande construction, un château féodal, des tours... Château de Brandis. Est-il dans ce pays? — Non; c'est en France, derrière le Jura, à trente lieues d'ici.

— Grotte près du château de Brandis, vue de la Préfecture de Besançon. Vous avez donc habité la France?

— Nous y avons passé quelque temps ; une aventure singulière nous a mis en relation avec le propriétaire de ce château.

— Une aventure ! c'est charmant en voyage; racontez-la-moi ; je ne vous en ai jamais entendu parler.

— Nous faisions une petite course, et nous revenions en Suisse ; notre voiture fut renversée, et mon pauvre père eut l'épaule démise ; il était tard; nous étions loin de tout secours, de toute habitation logeable, et il fallut aller demander l'hospitalité à un monsieur que nous ne connaissions point, et qui habitait seul sur le haut d'une colline.

— En courtois chevalier, il vous reçut gracieusement.

— Pas d'abord; il fallut heurter long-temps à la porte avant d'être admis; nous n'eûmes long-temps pour réponse que les hurlements des chiens; nous fûmes ensuite mieux accueillis; mais nous passâmes plusieurs jours chez notre hôte sans l'apercevoir. — C'était donc un homme bien bizarre. On voyagerait six mois sans avoir une aventure pareille. — Ensuite, nous nous sommes fort liés avec lui.

— Et ce château était antique, délabré, je pense; un château de roman?

— Assez; le propriétaire y vivait seul depuis long-temps.

— A merveille; le monsieur, où est-il? l'avons-nous vu à Lausanne?

— Il est venu une fois à Vully; maintenant il est bien loin d'ici. C'est un homme qui n'est pas heureux.

— Qu'était-il? aimable, jeune, vieux, beau ou laid? pourquoi ne vouloir rien dire de lui? il y a quelque chose là-dessous. Vous rougissez, je crois.

— C'est un moment de ma vie qui me laisse de pénibles souvenirs, et sur lequel il vaut mieux ne pas revenir, dit Adélaïde en fermant le portefeuille.

— Vous parliez de M. de Brandis, dit Louise qui entra tout à coup.

—Vous l'avez vu, Mlle de Gourmelle? Comment donc est-il? je n'ai pas pu parvenir à le savoir.

— Ah! c'est inconcevable! au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer.

— Ce que je puis imaginer en bien ou en mal?

— En mal! laid, laid! Voyez; et elle chercha à le contrefaire.

— Finissez, Louise, dit Mlle Dastrow, vous faites de la peine à M. et à Mlle Jenhars.

— Louise le lui a dit elle-même, presqu'en face, ajouta ma fille.

— Et j'ai été bien grondée, je m'en souviens; je sais qu'avec Adélaïde on ne peut dire un mot un peu gai sur personne; quant à moi, je dis tout ce que je pense, ensuite j'en ai quel-

quefois du regret. Mlle Dastrow regarda un moment ma fille qui avait les larmes aux yeux. — Aurais-je été indiscrète? lui dit-elle; je vous demande pardon de ma sotte curiosité.

Vully, 6 mars.

A Monsieur Jenhars.

Monsieur,

La bienveillance que vous avez témoignée à mon fils, et dont vous lui avez donné des preuves réelles, me fait penser que vous apprendrez avec intérêt la détermination qu'il a prise de passer quelque temps dans un pays éloigné; il a senti qu'il lui convenait de quitter la Suisse, et il nous a engagés à consentir à cette résolution, quoiqu'elle nous coûtât beaucoup; l'offre d'une place dans une famille anglaise qui a passé l'été ici, où Albert, en retour de quelques leçons, sera accueilli comme le fils de la maison, a hâté son départ. Il ne doit pas être

maintenant loin d'arriver au lieu de sa destination.

J'ai l'honneur de vous envoyer une lettre écrite de la route; vous la lirez sans doute, monsieur, avec bienveillance, quoique les détails qu'il donne de son voyage ne fussent destinés qu'à son père et à sa mère.

Que Dieu vous bénisse, monsieur, ainsi que mademoiselle votre fille, et vous exempte de ces brusques séparations qui, à notre âge, font faire bien des réflexions!

Je crois, cher père, que les moments les plus pénibles de mon éloignement sont passés, et que nous pouvons déjà penser à celui où Dieu nous réunira. Toute ma vie je me souviendrai de cette dernière journée à Vully, où chacun cherchait à parler d'autre chose que de ce qui l'occupait réellement; ma mère, dans sa bonté, s'inquiétait des détails de mon voyage, et inventait de nouvelles précautions; mais le soir, quand tous les pré-

paratifs furent finis, lorsque nous n'eûmes plus rien à faire qu'à penser que le lendemain ne nous retrouverait plus ensemble, cette dernière prière que vous commençâtes avec une voix si ferme, et où votre émotion se trahit quand vous donnâtes la bénédiction; que de fois j'ai pensé à tout cela en m'éloignant..

J'étais impatient que la soirée finît; j'étais impatient de pouvoir me livrer aux sentiments qui m'accablaient; je me jetai enfin sur mon lit; mais je restai long-temps sans trouver le sommeil; je commençais à m'assoupir lorsqu'on entra dans ma chambre; je fus bientôt prêt; je m'arrêtai devant votre porte; je n'entendis point de bruit; vous dormiez sans doute; pourquoi vous éveiller? le soir vous étiez fatigué; pardonnez-moi d'avoir manqué à ma promesse.

En sortant, je vis de loin la lanterne du cocher qui attelait le cheval. En route, s'écria-t-il; il fit claquer son fouet et partit au grand trot. — Nous aurons, je crois, une belle journée; les chemins sont bons; et, portant à sa

bouche une bouteille d'osier, — une goutte d'eau-de-vie, dit-il, c'est bon contre les brouillards du matin; en voulez-vous? non; vous avez tort; il faut cela, en voyage. Puis, voyant que je n'étais pas en train de causer, il se mit à chanter; il pouvait être content, lui qui revenait le soir.

Tous ces petits détails resteront long-temps dans mon esprit; puissé-je vous les répéter un jour moi-même! A cent pas, je me retournai; je vis le toit de la maison se détachant sur le ciel qui commençait à blanchir; je la mis sous la protection de Dieu, que je priai de m'y ramener un jour avec un cœur plus content.

Le mouvement, l'air, l'entrain de mon conducteur, changèrent peu à peu mes dispositions; le matin, on voit les choses différentes du soir; les impressions de la nuit se sont dissipées; on se sent plus de force à la clarté du jour. Cependant, la montée de Saint-Cergues me rappela bien des souvenirs. Que la montagne était différente, cet automne, lors-

que je revenais par une belle nuit, voyant les étoiles briller, l'esprit préoccupé de je ne sais quels rêves qui m'entouraient délicieusement, et auxquels je me suis trop livré.

Le conducteur était descendu, fumant sa pipe en cheminant; je descendis aussi, marchant dans la neige, m'arrêtant de temps en temps pour voir la plaine paraître peu à peu à mes pieds, et pour découvrir encore une fois le village de Vully.

Combien le vallon de Saint-Cergues était changé; l'ombre des sapins ne venait point s'étendre, comme en été, sur le gazon couvert de rosée; tout y était triste; un tapis monotone de neige le couvrait; il n'y avait point de mouvement, et la fumée des maisons indiquait seule qu'il y eût des habitants.

Le cocher s'est arrêté pour donner l'avoine; on m'a reconnu; ces bons paysans sont venus toucher la main de leur pasteur; leur pasteur, qui aurait lui-même bien besoin d'un guide pour se conduire! La pauvre femme chez laquelle Mlle Jenhars était allée, vivait encore;

elle m'a parlé de la charmante demoiselle et de sa bonne visite ; je désirais recueillir ce souvenir, qui sans doute sera le dernier ; c'est la dernière bouche de laquelle j'entendrai sortir ce nom que je dois oublier. Je suis aussi allé chez le véritable pasteur ; il a été surpris de ma détermination ; il a voulu me donner à déjeûner ; il a appelé sa femme et sa fille. « Mon cher ami, m'a-t-il dit, vous allez faire votre grand tour, le seul probablement que vous ferez ; car, dans notre vocation, une fois établi, il ne faut plus penser à sortir de chez soi. Cela me reporte à trente ans en arrière ; il me semble que c'est hier que je partis pour l'Allemagne ; tous les premiers pas que je fis hors de la maison paternelle sont encore là ; d'abord, on est un peu triste, n'est-ce pas ? c'est une grande résolution ; on quitte son père, sa mère, quelquefois encore il y a quelqu'un d'autre qu'on regrette ; t'en souviens-tu, ma chère amie ? et il échangea avec sa femme un regard d'intelligence ; mais on pense à l'avenir ; on s'écrit en secret ; ne te fâches pas,

Marianne, c'est la seule fois que je t'ai trahie. Le première journée est la plus longue de toutes, ensuite le temps passe. Et le retour, mon ami, la pensée seule du retour, quand on est attendu, quel beau moment qui ne vient qu'une fois, mais qui se représente dans nos vieux jours avec toute sa fraîcheur! Vous n'en êtes pas là encore; mais patience, allons, courage; que le bon Dieu vous bénisse! j'écrirai à vos parents que je vous ai vu; on ne vous oubliera pas ici, car tous mes paroissiens vous sont attachés. »

Quand j'eus dépassé le rocher qui ferme la vallée, que j'eus perdu de vue le lac et les Alpes, il me sembla que je quittais une seconde fois mon pays; mais je résolus aussi de prendre un esprit nouveau; je causai à mon guide, qui me fit beaucoup d'histoires; nous atteignîmes, aux Rousses, la voiture de Genève; j'y ai trouvé trois négociants qui font un voyage d'affaires; c'est une conversation nouvelle pour moi; mais ils sont gais et obligeants.

Quand je me transporte par la pensée à

Vully, c'est auprès de l'église, sur cette place témoin des joies de mon enfance; je vois le clocher éclairé des derniers rayons du soleil, un oiseau est placé sur un arbuste qui a cru à travers les pierres. Quels souvenirs de paix et d'un bonheur complet! il y en a d'autres encore, mais ils sont trop vifs, et je dois les écarter. Me voilà bien loin, allant plus loin encore, lancé dans une carrière toute nouvelle; moi, si peu habitué au monde, sachant si mal me tirer d'affaire, je vais voir la vie face à face; c'est une expérience à faire. Jusqu'à quelques mois d'ici, tout m'avait été trop facile.

Puis-je vous prier de présenter mes respects à M. et à Mlle Jenhars; qu'il me tarde de leur donner de moi une autre opinion que celle qu'ils doivent avoir! Jamais cependant je ne me suis fait des illusions que je ne dusse pas me permettre; mais je ne sais quel charme m'entourait lorsque je pensais à Mlle Adélaïde, lorsque je revoyais les lieux où elle avait passé; ce sentiment me suivait jusque dans mes étu-

des et dans mes livres. Je n'ai été tiré de cet état que par mon séjour à Lausanne, quand j'ai compris le monde et ses distinctions, quand je me suis demandé ce que j'avais à espérer. Le peu de mots qu'elle me dit la dernière fois que je l'ai vue, étaient si sages et si doux! ils seront une leçon pour toute ma vie; il semblait qu'elle-même aussi eût quelque chose à regretter, un secret qui pesait sur son cœur. Elle, à qui rien ne semble manquer. Tous les jours je prie Dieu de la rendre heureuse comme elle le mérite; mais il faut finir; adieu, ma bonne mère......

8 mars.

Hier au soir, le ministre de Bavière en Suisse, qui a passé une partie de l'hiver à Lausanne, annonça son départ. — M. de Lénans, dit-il, vous m'aviez parlé d'une prolongation de congé; je crois que je pourrai facilement l'obtenir; vous me direz votre détermination.

*

— Je suis fort tenté, M. le baron, de profiter de votre bonté, puisque vous trouvez la demande convenable.

— Ah ! je ne prétends nullement, mon cher, vous donner un conseil. Vous savez qu'il y a eu une nombreuse nomination d'officiers ; je vous apporte la liste.

— Donnez ! s'écria avec empressement le jeune lieutenant. Le comte de Brême, capitaine ! il n'est que peu avant moi en rang.

— Peut-être n'est-ce pas le moment de se laisser oublier ; c'est ce qui arrive quelquefois aux absents. Si vous avez toujours le projet de devenir colonel.

— Oui, colonel ; c'était une fois ce que je désirais le plus.

— Ah ! Gustave, s'écria Louise, que j'aimerais te voir colonel, avec la grande plaque de l'ordre.

— Cela m'arrivera à soixante ans, lorsque je serai cassé, couvert de blessures. Pourquoi faut-il que les biens de la vie soient réservés à la vieillesse, qui ne peut en jouir?

— Voilà une observation très-juste que vous pourriez présenter au ministre pour qu'il se hâtât un peu. Du reste, vous me direz un mot avant mon départ, ajouta le diplomate en se levant. Si, dans un mois, je vous trouve à Munich, peut-être pourrai-je vous être bon à quelque chose ; je vous offre mes services.

Gustave resta les yeux attachés sur le papier. — Il est cependant, dit-il à demi-voix, quelque chose que j'aimerais mieux encore que d'être colonel.

— Eh quoi ! mon frère, penserais-tu à entrer dans la diplomatie ? Ah ! que je voudrais te voir ambassadeur ! Son Excellence M. de Lénans ! cela sonne bien.

— Mesdames, dit Gustave en s'adressant à Mlle Dastrow et à ma fille, tirez-moi d'embarras ; que dois-je faire ?

Les deux dames s'excusèrent en riant de décider une affaire au-dessus de leur portée.

— Mlle Jenhars, je vous en conjure ; la chose est importante ; que feriez-vous à ma place ?

— Mais je crois que si je prétendais devenir colonel, je ferais ce qu'il faut pour obtenir ce grade.

— Je vous remercie du conseil, dit-il brusquement ; j'en profiterai.

10 mars.

A Monsieur Jenhars.

Monsieur et digne ami,

J'ai déjà cherché, dans une conversation que j'ai eu le plaisir d'avoir avec vous, il y a une quinzaine de jours, à jeter les premiers fondements d'une affaire que je tiendrais fort à mener à une heureuse conclusion.

Ce n'est pas sans motifs que je suis entré alors dans des détails intimes et confidentiels, que je n'aurais donnés à aucun autre qu'à vous ; je vous ai dit, monsieur, mon désir que mon neveu, que je regarde comme mon fils, fît dans son pays un établissement honorable ; outre toutes

les qualités relatives au nom, à la famille, à la position dans le monde, et au caractère de la personne qu'il est destiné à épouser, il est indispensable que cette jeune personne y joigne un revenu de quatre à cinq mille francs au moins; revenu auquel je tiens, sans m'inquiéter beaucoup de la fortune subséquente, parce que les circonstances ne la rendront pas nécessaire.

Cela posé, monsieur et cher ami, je viens vous dire franchement que mademoiselle votre fille est la seule capable d'engager Gustave à renoncer au service militaire, et que ma famille et moi nous nous croirons honorés si vous voulez bien nous l'accorder, de même que je pense qu'il n'y aura pas de répugnance de votre côté à vous allier à nous.

Croyez que dans ce moment je ne perds point de vue ce Jenhars que les historiens nous disent avoir été à la suite de Charles III, duc de Savoie, en 1532; ni Othon de Jenhars, sire de Blansermier, qui fut tué à la bataille de Granson; vous priant, de votre côté, d'avoir la

bonté de vous rappeler le petit résumé que j'ai mis dans le temps entre vos mains sur les Parmélan de Fonzier, ainsi que la notice historique sur les Gourmelle du Poitou, qu'il faut se garder de confondre avec une famille du même nom, sortie de Flandre.

Je fais cette demande sans en avoir parlé à mon neveu, sûr de son acquiescement à ma volonté; je crois que dans des affaires aussi délicates que celles qui nous occupent, il est bien de poser solidement les bases de la négociation, avant de la communiquer aux intéressés, et que ce n'est pas à des jeunes gens qui peuvent être entraînés par le sentiment, à conclure ces points importants.

J'ai vu plus d'une fois des alliances désirables se rompre parce qu'on n'avait pas procédé avec l'ordre convenable. Les projets de départ de Gustave, qui ne sont pas très-éloignés, m'engagent à entamer dès ce moment cette affaire, pour que nous ayons le temps d'y suivre avec la maturité convenable.

Dans l'espérance de recevoir une réponse

favorable, je vous prie d'agréer, monsieur, etc., etc.

A. Parmélan de Fonzier.

La lettre m'est tombée des mains, cette manière si diplomatique blessait tous mes sentiments. Adélaïde n'était-elle pas digne de plus d'entraînement, et de moins de calcul? On me demande ma fille, en ayant l'air de me faire un très-grand honneur; on exige que je donne tout ce que je possède ; c'est la manière de ceux qui se croient placés au premier rang : on ôte à un pauvre père sa fille, elle appartiendra à une autre famille; puis tout le monde viendra le féliciter sur ce brillant mariage.

Que m'importe une position si avantageuse selon le monde! n'avons-nous pas trouvé le bonheur avec une petite fortune? Et j'ai rejeté la lettre avec la volonté de ne plus m'en occuper.

J'ai parlé à ma fille, ou plutôt je lui ai donné à lire la lettre de M. de Fonzier, sans faire de réflexions, désirant étudier sa première impression; j'ai vu bientôt un sourire de mécontentement paraître sur ses lèvres, puis elle a rougi. — Vous avez répondu à cette lettre? m'a-t-elle dit en me la rendant.

— Pas encore, ma chère enfant, je voulais auparavant te consulter.

— Avez-vous pu croire que j'hésiterais un instant?

— Que veux-tu que je réponde?

— Que je ne suis pas assez riche pour avoir l'honneur d'entrer dans sa famille.

— Tu as éprouvé le même sentiment que moi au premier moment; j'ai rejeté cette lettre avec dépit; peut-être cependant faut-il attendre encore un jour pour en juger plus tranquillement. Moi-même j'ai beaucoup réfléchi à cette proposition, et je l'ai vue sous un autre point de vue; d'abord j'avais pensé à moi : ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Cette lettre serait

fort inconvenante de la part de M. de Lénans, mais l'écrivain dit que son neveu n'en a pas même connaissance. — Cela peut être. — Tu connais M. de Fonzier, ses prétentions; sa réputation est faite; si la chose qu'il propose est avantageuse, si ce mariage doit te rendre heureuse, qu'importe la forme; et ne peut-on pas céder à quelques exigences, pénibles il est vrai, mais qui ne sont pas insurmontables? — La somme qu'il exige, je la possède, je puis à la rigueur la donner. — Pourquoi ai-je désiré la fortune? c'est pour toi, tu le sais; il me restera peu de chose, il est vrai, mais un peu plus tard tout ce que je possède n'est-il pas à toi? — Il me restera Vully, je pourrai y vivre, je serai seul.

— Ah! mon père, s'écria Adélaïde les larmes aux yeux, et se jetant à mon cou, ne dites pas cela, moi vous priver de tout! moi vous ôter les agréments de la vie! Comment pouvez-vous me le proposer? Par fierté pour votre fille, par attachement pour elle, n'avez-vous pas été blessé du ton de cette lettre? On me

met à prix ; avant tout, on demande de l'argent ; de pareils préliminaires ne promettent pas beaucoup de bonheur.

Voilà, dis-je, un moment où je déplore les pertes que j'ai faites ; si j'étais riche, tout se serait facilement arrangé ; le manque de fortune donne de la défiance, ne nous laissons pas trop aller à ce sentiment. — Et moi je suis enchantée que vous ne l'ayez plus, cette fortune ; l'affaire la plus importante de la vie dépendrait donc de quelques milliers d'écus !

Nous causâmes quelque temps ; puis on apporta une lettre timbrée de Paris. C'est de M. de Brandis, m'écriai-je.

— Il ne parle pas d'argent, lui, dit Adélaïde.

Je pris la lettre et je lus ce qui suit :

« La lettre, monsieur, que vous avez eu la bonté de m'écrire, m'a profondément touché ; l'assurance que nos anciennes relations ne seraient pas complètement rompues, m'a été précieuse. Je l'ai reçue en Angleterre, mais j'ai attendu pour y répondre, d'être à Paris, où des affaires me rappellent.

» Ce n'est pas sans regret que j'ai quitté mes amis d'au-delà des mers ; j'ai retrouvé chez eux ces habitudes religieuses qui avaient entouré mon enfance, mais que j'avais pour mon malheur abandonnées : je me rappelle que lors de mon premier voyage, les mœurs austères des calvinistes purs, leurs manières exclusives et tranchantes, ne m'avaient pas laissé d'attrait pour cette doctrine ; en revenant avec des dispositions bien différentes, j'ai reconnu que des principes religieux très-relevés n'ont rien d'hostile, et que, quand l'esprit de charité les accompagne, des personnes de cultes différents peuvent fort bien s'entendre. Je dois à M. Barrow de comprendre ce que les épreuves peuvent avoir de salutaire, je lui dois un appui dont je ne faisais pas assez d'usage, un soutien dont le besoin se fait sentir à tous les âges, mais qui devient plus nécessaire à mesure que l'on avance dans la vie. Tant de mouvements contradictoires de notre cœur, tant de regrets du passé, de blessures douloureuses, tant de souvenirs doux ou pénibles,

viennent se résoudre et s'expliquer dans une seule pensée, celle de Dieu, qui nous a placés dans ce monde, qui veut notre bien, qui doit être notre refuge, et près duquel nous comprendrons un jour les choses dont il nous est difficile maintenant de nous rendre compte.

» Mes amis, les premiers, m'ont montré la convenance de revenir à ma vie habituelle, et de rentrer dans le pays, où ma place est désignée. Il est temps, en effet, de cesser cette existence inutile. J'en sens le désir, il est des souvenirs auxquels je suis attaché ; je veux revoir le jardin que nous cultivions ma sœur et moi dans notre enfance ; je veux revoir le lieu où je conduisais ma mère déjà malade et souffrante ; où nous avons eu tant de conversations que je me rappellerai seul. Dois-je laisser plus long-temps leurs deux tombeaux dans l'abandon ? Je veux aussi me rapprocher de la pauvre Marie, qui souffre de mon absence.

» Il est une autre image qui s'associe continuellement à ce que j'ai eu de plus cher, celle d'une personne qui, avec tout le charme du

naturel et de la jeunesse, avec les formes les plus séduisantes, a été douée d'une ame généreuse. Elle a passé dans ma sérieuse demeure, et y est venue tout embellir. Le bonheur et la gaieté naissaient autour d'elle ; elle me parlait de ma mère, qu'elle avait si bien comprise, et de ma bonne Amélie ; elle me questionnait sur leur compte ; elle m'écoutait avec intérêt ; il me semblait qu'elle les eût connues. Ah ! qu'on sent de reconnaissance pour ceux qui aiment et qui honorent ceux que nous avons aimés ! Ce temps se représente à moi comme les beaux rêves d'une félicité impossible à atteindre sur cette terre. Elle a fait bien plus. Je ne puis comprendre encore les motifs qui l'ont déterminée, mais j'ai dû m'imposer un affreux sacrifice. Quoi qu'il en soit, je la bénis de sa bonté, et je ne voudrais pour rien au monde perdre ce souvenir, qui est tout ce que je possède de plus précieux.

» Je me rapproche peu à peu; quand je serai rentré dans ma grande demeure abandonnée, un jour peut-être je vous reverrai ; un jour je

pourrai profiter de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner; vous le dirai-je? je compte sur vous deux, je vous vois, me fais-je des illusions que je ne dois pas avoir? comme les amis de la fin de ma vie. C'est avec joie que je vois arriver une nouvelle époque de mon existence, qui, j'espère, sera moins sombre que la première! Sans doute, les leçons de l'expérience m'auront été utiles; j'ai compris que je devais une partie des échecs de ma vie à un caractère défiant et inquiet; il me semble que le temps, les circonstances, les réflexions, ont pu le modifier; les grandes blessures font voir avec pitié les petites peines qu'on se crée, qu'on caresse quand on n'a pas d'autres chagrins, et qu'un peu de force et plus de soumission à la volonté de Dieu eussent facilement écartées.

» Je vous remercie, monsieur, des récits que vous voulez bien me faire de votre vie brillante et animée à Lausanne; mademoiselle votre fille est faite pour être l'ornement de la société où elle vit; puisse-t-elle y trouver les plaisirs de

son âge et le bonheur qu'elle a mérité ; quelle que soit la destinée que la Providence lui réserve, tout ce qui la concerne sera l'objet de mes ardentes prières.

» Il faut que je vous dise un mot de mon pauvre camarade Dumortier ; une lettre de lui, qui était allée me chercher à Brandis, et qui est arrivée par un long détour en Angleterre, m'a appris qu'il était dans la plus triste situation. Lisez ce qu'il m'écrit, vous l'avez connu, et la suite de son histoire pourra vous intéresser. »

Sainte-Pélagie.

« Il y a plus d'un an que nous sommes séparés ; hélas ! qu'aurai-je pu te dire ? le lieu d'où cette lettre est écrite t'apprendra tout ; mes créanciers se disputent les débris de ma fortune, je les leur abandonne volontiers pour qu'ils me rendent la liberté ; mais, hélas ! que ferai-je de cette liberté ? sans état, sans ressources, dirai-je sans amis ?

» Il en était un qui me donnait des conseils que

je n'ai pas écoutés ; il a été justement blessé de la manière dont j'ai reconnu ses bienveillantes intentions ; il me répugnait alors d'accepter des secours, je me croyais des talents, des moyens de faire fortune ; mais tout cela s'est trouvé bien peu de chose quand il a fallu en faire usage ; il est triste d'avoir à décompter sur soi-même, et de renoncer à l'idée qu'on s'était formée sur son propre compte. O Henri ! j'ai bien réfléchi depuis tôi ; mon caractère s'est mûri ; ce n'est pas sans motifs suffisants.

» A mon âge, après une jeunesse dissipée, se trouver sans avenir, avec une santé détruite !

» J'ai eu des torts avec toi, tu ne prendras pas ce moment pour me les reprocher, lorsque tu verras la position humiliante à laquelle je suis réduit. S'il te reste un peu de cette amitié qui nous unissait autrefois, n'abandonne pas complètement un malheureux qui a besoin d'une main secourable pour le sauver du désespoir. »

— Cette lettre a déterminé mon départ. Achille m'a paru sincèrement revenu des illusions qu'il conservait lorsque vous l'avez vu à Brandis. Une place modeste dans un des bureaux de l'administration, que j'ai obtenue, grâces à la protection de M. le préfet du Doubs, remplacera l'avenir brillant qu'il se promettait. Quel est l'homme qui n'est pas trompé dans les rêves qu'il avait faits dans des jours de bonheur !

Cette lettre, que nous avons lue plusieurs fois, et qui a été un long sujet de mélancoliques réflexions, nous a fait complètement perdre de vue, à l'un et à l'autre, celle de M. de Fonzier, ainsi que la réponse que nous devions lui faire ; je pensais que nous nous en occuperions le soir, mais, à ma grande surprise, j'ai vu entrer Adélaïde, prête à aller passer la soirée chez Mme de Gourmelle ; je croyais que les événements du matin l'empêcheraient de sortir de chez elle ; au contraire, jamais elle ne m'a paru avoir autant d'entrain. Hélas ! n'a-t-on pas

raison quand on accuse les femmes de légèreté? Toi, ma bonne Adélaïde, je t'en croyais, je t'en crois encore moins susceptible qu'une autre; et cependant ce pauvre M. de Brandis, que de sentiment! Sa lettre était si triste; j'y ai pensé tout le jour; il aimait véritablement Adélaïde, il l'aime encore; il se condamne à une vie de regrets, et pendant ce temps elle s'amuse, elle danse, elle écoute M. de Lénans; peut-être a-t-elle trop écouté Albert. Ah! les femmes!

Ce matin Adélaïde m'a dit: Et notre réponse à M. de Fonzier, je l'avais complètement oubliée, je ne m'en suis souvenue qu'hier chez sa sœur; il avait un air diplomatique, il faut nous en occuper.

— Tu n'as donc point changé d'opinion?

— Pas le moins du monde, mon père.

— Tu es parfaitement décidée?

— Plus que jamais; puis elle s'est mise à plaisanter sur la possibilité d'obtenir un rabais

de M. de Fonzier; elle a calculé jusqu'à quel point il abaisserait ses prétentions; enfin elle a cherché à deviner la personne à laquelle il s'adresserait lorsque nous lui aurions avoué notre pauvreté. Il y avait long-temps que je ne l'avais vue aussi gaie.

— Tu m'étonnes, Adélaïde, hier je t'ai vue émue, aujourd'hui tu parles de tout cela en plaisantant.

—C'est vrai, mon père; d'abord j'ai été blessée, beaucoup trop sans doute, du ton de cette lettre. Ensuite, tous les sacrifices que vous vouliez me faire m'ont profondément touchée; je vois maintenant la chose sous une autre face. Que m'importe que M. de Fonzier manque de tact, je lui pardonne du fond de mon cœur.

En conséquence, j'ai écrit une lettre fort courte, dans laquelle je dis que ma fortune ne me permet pas de disposer, en faveur de ma fille, de la somme que l'on demande, et qu'Adélaïde ne pensant pas à se marier, nous devions renoncer à l'honneur que l'on voulait bien nous faire.

Nous avons profité d'un beau jour pour aller à Vully, ce pauvre Vully que nous avons si long-temps abandonné. Nous avons trouvé Jaques cultivant le jardin; les carreaux exposés au midi sont en pleine végétation; les hépatiques et les violliers placés contre les murs sont en fleurs, ainsi que les pêchers et les amandiers. La tranquillité de notre campagne m'a fait envie, après la dissipation dans laquelle nous avons vécu le mois passé. Au commencement de l'hiver, le cercle de nos connaissances n'était pas fort étendu, mais il s'est agrandi; les fêtes se sont multipliées; il était difficile de résister à d'obligeantes sollicitations. « Vous ne pouvez, me disait une maîtresse de maison, me refuser mademoiselle votre fille pour aujourd'hui; mon assemblée perdrait tout son prix. » — Je voyais que même les personnes d'un âge mûr recherchaient Adélaïde, aimaient à causer avec elle, et j'étais désarmé. En arrivant à Vully, j'ai

pensé avec regret à la manière douce et intime dont nous y passions la vie ; là au moins j'ai pu jouir quelques heures d'Adélaïde, sans que des étrangers, des jeunes gens, des dames chargées de plumes, vinssent me l'enlever. Mais faut-il s'étonner qu'une jeune personne qui est bien accueillie dans le monde, en prenne le goût? Qui est-ce qui l'a amenée à Lausanne? Ne suis-je pas un étrange père? J'ai vu avec plaisir que cette brillante demoiselle, si fêtée dans la société, a oublié à la campagne tous ses triomphes; elle a pris sa serpe, elle a aidé Jaques, elle a arraché la mauvaise herbe; elle n'a plus pensé qu'à ses rosiers et à ses poules.

Nous ne pouvions être si près de M. et de Mme Guirand sans aller les voir; c'est Adélaïde qui me l'a proposé; il fallait un petit effort pour se présenter devant ce père et cette mère privés de leur fils; mais n'auraient-ils pas pu être fâchés s'ils eussent su que nous étions venus à Vully, et que nous les eussions évités? notre entrevue fut devenue toujours plus difficile.

embrassée en la serrant dans ses bras. — « Ah ! pourquoi, a dit Mme Guirand attendrie, n'avez-vous pas voulu... Moi qui m'étais imaginée que vous aviez pour lui un peu... Vous êtes cependant allée le voir à Saint-Cergues, c'est ce qui lui avait tourné la tête; mais il n'est pas assez riche, il n'est pas assez élégant, il ne sait pas aussi bien dire que d'autres; il n'y faut plus penser; à la bonne heure, pourvu que celui que vous choisirez soit aussi bon et brave que mon pauvre garçon. — « Je te disais bien, s'écria M. Guirand, qu'ils étaient toujours nos amis, et que cela ne changerait rien à la manière dont nous serons ensemble. Vois-tu, ils viennent passer seulement quelques heures ici, et ils ne nous oublient pas. Ne fallait-il pas aussi qu'il sortît de son village? l'Angleterre n'est pas si loin. Dieu nous le rendra dans deux ans, avant peut-être. M. et Mlle Jenhars l'aimeront toujours. » — « Ils l'aimeront ! je l'espère bien; il leur a fait d'assez grands sacrifices; laisser un père et une mère âgés, et au moment où ils

ont le plus besoin d'un soutien ; aller à je ne sais combien de centaines de lieues, dans une île encore, où l'air doit être terriblement humide, et où le pauvre jeune homme n'entend pas un mot de ce qu'on lui dit ; joli pays, en vérité ! » — « Crois-tu, ma chère amie, que nous ayons réellement droit de nous plaindre, et ne devons-nous pas, au contraire, remercier la Providence de tous les biens qu'elle nous a accordés. Cet enfant ne nous a pas donné un instant de chagrin. Un père et une mère peuvent-ils espérer de garder un garçon toujours à leurs côtés ? S'il eût été vicieux, méchant ; si nous eussions été obligés de l'éloigner nous-mêmes ?... » — « A cela, je n'ai rien à dire. Dieu dispose de tout pour le mieux ; on a bien besoin de cette pensée ; d'ailleurs, j'ai tort de conter tout cela à M. et à M[lle] Jenhars, qui ne lui ont pas demandé de s'en aller ; mais quand j'ai quelque chose sur le cœur, il faut que cela sorte. A présent, tout est oublié. M[lle] Adélaïde, je vous aimerai toujours ; je vous aime bien mieux que ces demoiselles de Gourmelle,

qui font, dit-on, les renchéries, et qui pourtant ne vous valent pas. Quant à leur frère, dont on a dit de certaines choses, je ne le connais plus; il y a huit ans que je ne l'ai vu. » — « Ne juge pas si sévèrement ces demoiselles, ma chère amie; sans doute, elles aiment à s'amuser; à leur âge, dans leur position, il n'y a rien d'extraordinaire. Mais je suis sûr qu'elles seront d'excellentes femmes. Je regrette que Gustave ne se souvienne plus de son ancien instituteur; j'aurais désiré le revoir, car je l'aime tendrement; il est d'un charmant naturel. » — « Je suis persuadée, monsieur, dit Adélaïde, qu'il ne vous a point oublié, et qu'il serait heureux de pouvoir vous témoigner sa reconnaissance. » — « Comme vous prenez vite sa défense! Mlle Jenhars! » — « C'est que mademoiselle est bonne, Julie, et qu'elle prend la défense des absents. » — « Adieu, mes amis, dit le pasteur en voyant que nous nous levions pour prendre congé; recevez nos remerciements de votre visite; nous en avions besoin, et elle nous a fait du

bien. Encore un mot sur ce qui s'est passé avant de nous séparer, et nous n'en parlerons plus. Tout ceci est sans doute une épreuve, et cependant qui pourrait dire que ce n'est pas pour le bien d'Albert, comme pour le nôtre ? Est-ce à nous, faibles créatures, à juger des voies de la Providence? Dois-je oublier, pour mon propre compte, les leçons que j'ai été si souvent appelé à faire aux autres ? Mon cher voisin, vous l'avez senti comme moi, si nous étions les maîtres du sort de nos enfants, dans notre tendresse insensée, n'écarterions-nous pas tout obstacle? nous déroulerions chaque feuille qui pourrait les blesser ; nous les comblerions de biens. Et cependant qu'est la vie, si ce n'est un apprentissage, un moyen de nous épurer par la lutte et les épreuves, que Dieu cependant, dans sa bonté, mesure à notre force ? »

10 avril.

Nous sommes allés faire nos adieux à M[lle] Dastrow, qui nous quitte; le départ de

la princesse fait grande sensation ici ; deux voitures entourées de domestiques, le courrier déjà à cheval, rassemblaient les enfants à la porte ; nous avons trouvé dans le salon tous nos amis. La gracieuse princesse disait à chacun quelque chose d'aimable ; elle répétait que son séjour à Lausanne serait toujours un des temps agréables de sa vie ; dès que Mlle Dastrow a vu Adélaïde, elle s'est élancée vers elle, et l'a conduite dans la chambre à côté, d'où elles sont sorties les yeux humides. — « Pauvre Pauline ! a dit Adélaïde en voyant la voiture disparaître ; je ne la verrai peut-être plus ; que je voudrais qu'elle fût heureuse ! Ces grelots me rappellent la course en traîneau que nous fîmes il y a trois mois ; qu'elle était gaie en retrouvant les amusements de son pays, et maintenant la voilà partie ! ce temps a bien vite passé. » — Nous sommes rentrés dans le salon, où le désordre des meubles annonçait une maison qu'on vient d'abandonner. — « Je ne puis rester ici, a dit Mlle Louise de Gourmelle ; qu'un départ est triste ! voilà

encore les lustres, les candelabres qui rappellent les fêtes de l'hiver; mais celles qui nous recevaient si bien n'y sont plus; tout semble mort ici. Partons. »

Nous sommes allés le soir chez Mme d'Arlier. M. de Lénans y a passé la soirée avec nous; ma réponse ne l'a point découragé; il se pourrait qu'il n'en eût pas connaissance, car il n'est nullement embarrassé; il était aussi gai que de coutume.

— « Je viens vous remercier, a-t-il dit à ma fille, de m'avoir parlé de M. Guirand; j'y suis allé hier, et j'y ai passé une agréable journée. Je me rappelle que cet hiver, lors de la chasse que nous fimes avec M. de Blangy, sur le Jura, une nuit que j'étais en faction, attendant l'ours derrière un rocher, je m'aperçus que j'avais au-dessous de moi le village de Vully; la terre était couverte de neige; le clocher brillait aux rayons de la lune; je vis de la lumière à la cure, dans la chambre de M. Guirand; elle s'éteignit à l'heure où ce brave homme se couche ordinairement; je pensai qu'il aurait été

plus naturel que je fusse venu donner une marque d'égards à quelqu'un à qui j'ai de grandes obligations, qu'à me morfondre à attendre une bête qui se moquait de moi. Je pris l'engagement de revenir à Vully, non plus avec mon fusil, mais avec un de ces gros livres que M. Guirand aime tant; et cependant, sans vous, mademoiselle, j'aurais quitté la Suisse avec le remords d'avoir manqué à un devoir.

Ce n'est pas sans crainte que je suis arrivé hier chez le pasteur; je m'attendais à en être froidement accueilli, comme je le méritais; avoir attendu si long-temps pour cette légère preuve d'attention! je préparais une foule de mauvaises excuses; mais, dès qu'il m'aperçut, il fit une exclamation de surprise et de joie; il m'embrassa; il m'emmena dans sa chambre. « J'aurais été fâché, mon cher ami, me dit-il, que nous fussions devenus complètement étrangers l'un à l'autre; je l'aurais regretté pour vous comme pour moi. » J'étais confus de tant de bonté. Il voulut savoir tout ce que j'avais fait depuis que je l'avais quitté; il me

parla de mon père, des obligations que sa perte me laissait; il me donna des conseils si sages et si doux, que j'en ai été profondément touché.

Sa femme avait d'abord un ton un peu sec et cérémonieux. — « M. de Lénans, dit-elle, qui est accoutumé à tant de luxe, trouvera sans doute notre dîner bien mauvais. — Sois sûre, ma chère amie, que cela ne l'étonnera pas du tout. — Je vous assure, madame, que j'ai plus de plaisir à me retrouver à cette table, entre vous et M. Guirand, comme il y a huit ans, qu'à celle de mon colonel. » En effet, tout ce que je voyais autour de moi, cette chambre à manger qui me rappelait tant de choses, les meubles, les ustensiles mêmes que je reconnaissais, et jusqu'à la bonne servante, me donnaient un entrain et une gaieté qui triomphèrent de la réserve de Mme Guirand, et nous nous retrouvâmes bientôt comme d'anciens amis. « Il faut que je saisisse ce moment, lui dis-je, pour obtenir ma grâce de tant de méfaits que j'ai commis autrefois, et dans lesquels j'en-

traînais Albert, beaucoup plus sage que moi; j'avouai alors et la queue de son chat que nous avions brûlée, et la cage du serin ouverte, et la bouteille d'encre. — Quand on demande son pardon, dit la dame, ce serait bien mal de le refuser. Le ministre riait de tout son cœur, et Susanne qui nous servait ne put s'empêcher de dire : — En vérité, M. Gustave, vous êtes toujours le même; vous rappelez-vous le jour que je vous rencontrai dans le village avec mon bonnet et ma robe, tellement que je vous pris pour Jeannette; vous faisiez courir tous les enfants; j'en ai ri souvent depuis, et quand je pense à vous, c'est toujours avec ma coiffe.

Nous avons beaucoup parlé d'Albert; le père et la mère me l'ont recommandé. — Albert, leur dis-je, est plus heureux que moi; il a une belle vocation qui lui donnera les moyens de faire du bien, tandis que, dans quelques jours, je vais me retrouver pauvre lieutenant dans une garnison. — Vous ne retournerez pas en Allemagne, me dit la dame

en branlant la tête. — « Quand vous aurez quelque grand secret à nous communiquer, Gustave, vous ne nous oublierez pas, ajouta le pasteur d'un air significatif. » Je les assurai que je n'avais point de secret, et que j'en étais bien fâché. Je les quittai, regrettant de n'être plus en pension.

— Je sais que vous soignez bien les gens âgés, monsieur de Lénans, dit Mme d'Arlier; on doit vous en savoir gré, vous qui êtes lancé dans le grand monde et qui y êtes si bien accueilli; il est vrai qu'ici vous trouvez des dédommagements.

— Je vous assure, madame, que notre rôle, à nous autres hommes, est assez triste, avec notre attitude humiliée et nos figures noires auprès de ces dames si belles et si brillantes, qui nous accablent de leur éclat; nous avons le sentiment de notre infériorité; nous sollicitons une autorisation, et quand on veut bien l'accorder, nous sommes heureux de nous emparer de cette main qu'on nous laisse un instant, mais que bientôt on aban-

donne à un autre avec la même indifférence. — Nous en rapportons des souvenirs trop vifs ; un mot, un sourire, nous préoccupent et nous suivent partout ; nous leur donnons une signification qu'ils n'ont point ; nous voyons toujours ces têtes charmantes, ces tailles élégantes, ces fleurs, ces rubans, ces étoffes mêmes qui prennent tant de prix de celles qui les portent. Nous bâtissons des châteaux en Espagne ; nous imaginons ce qui n'existe point, et puis nos rêves s'évanouissent quand nous nous retrouvons interdits et tremblants devant celle qui les a inspirés. Ah ! combien un mot, un seul mot, peut faire de mal.

Gustave disait cela d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant ; il paraissait amuser beaucoup Adélaïde. N'aurait-elle pas été complètement franche avec moi ?

18 avril.

Quel changement dans mes idées ; avec quelle persévérance une femme sait garder une pensée et y suivre ! Mais je veux me rappeler avec ordre ce qui s'est passé, car tout est encore confus dans ma tête.

Avant-hier avait lieu la dernière fête de l'hiver. Mme Linday, qui habite une campagne près d'Ouchy, avait attendu le printemps pour réunir la société. On était invité de bonne heure, et la fête a commencé par une promenade sur le lac ; l'air, d'une extrême douceur, annonçait le retour du printemps. Ce changement de scène amenait des impressions toutes nouvelles ; les souvenirs de l'hiver s'évanouissaient devant l'aspect majestueux du lac et les émotions d'une superbe soirée.

Je considérais les montagnes élevées du Chablais, sur lesquelles se détachaient les voiles de quelques barques dorées par les rayons du couchant ; de l'autre côté, le soleil

près de disparaître, et l'ombre du Jura s'avançant peu à peu, tandis que les collines et les rochers de la Savoie resplendissaient de lumière.

— Avez-vous été à Naples, monsieur? me dit un étranger qui paraissait aussi absorbé par ce beau spectacle.

—Oui, monsieur.—J'y ai passé six mois; il me semblait alors que je ne pouvais me figurer un paysage plus imposant que celui que j'avais sous les yeux, et maintenant je me demande si je ne préfère pas celui d'aujourd'hui. Voyez ces rives du Chablais couvertes de villages de pêcheurs, ces clochers brillants, ces châteaux en ruine qui percent au milieu d'une épaisse verdure, ces châlets au pied des rochers inaccessibles! Quel contraste entre ce pays ignoré et les côtes de la Suisse, entre la vie du cultivateur de La Vaux et celle du bûcheron et du chasseur de chamois qui s'abritent au pied de ces pics immenses!

Nous étions arrêtés en face d'une prairie qui descend au lac; de petites nacelles rem-

plies de jeunes gens allaient et venaient, traçant de brillants sillons, se rapprochant tour à tour des grands bateaux sur lesquels les dames étaient placées. Dans ce moment, un chœur de musique se fit entendre; cette musique, dont les sons continus fatiguent souvent dans un salon, faisait sur le lac un effet tout différent. Chacun se tut et se livra aux impressions de cette belle soirée. Bientôt l'on vit les derniers rayons du soleil s'éteindre sur les cimes les plus élevées, et le paysage prendre une teinte uniforme. On regagna alors le rivage, et l'on trouva au port des voitures qui nous conduisirent chez Mme Linday.

Ses brillants salons étaient éclatants de lumières; après qu'on eut servi une splendide collation, on se mit à danser; mais autant la première partie de la fête avait été belle, autant le bal fut languissant; on commence à être fatigué de plaisir; on pense à la campagne; les étrangers quittent Lausanne; on se sépare; M. de Lénans partait le lendemain pour Munich. J'observai qu'il se tenait à l'écart, qu'il ne dansa

pas une seule fois, et qu'il ne s'approcha pas même de ma fille. Je pensai avec satisfaction que ma carrière d'homme du monde finissait, et que ce bal serait le dernier auquel j'assisterais; mais d'autres réflexions vinrent troubler mon contentement. J'avais amené ma fille à Lausanne; je lui avais donné l'habitude et le goût de la société. Elle avait été accueillie avec bienveillance; elle y avait joué un rôle agréable. Retrouverait-elle Vully avec plaisir? Ces petits succès, ces scènes variées, ce mouvement de tous les jours, ne lui manqueraient-ils point? Notre vie lui suffirait-elle? Malgré la simplicité de notre maison, la dépense de notre séjour avait été plus forte que je ne l'avais cru, et il ne me serait pas possible de la ramener l'hiver prochain à Lausanne.

Enfin, je puis dire maintenant une pensée qui se présentait quelquefois tristement. Je ne lisais plus dans le cœur d'Adélaïde comme autrefois. Etait-ce la facilité de causer intimément qui nous manquait? Etaient-ce des sentiments qu'elle ne voulait pas laisser pénétrer? Aurais-je

perdu sa confiance ? Je ne retrouvais plus cette jeune personne si franche et si naïve. Une existence nouvelle l'avait-elle éblouie ? Avait-elle un intérêt qu'elle craignait de m'avouer ? Souvent je ne la comprenais pas. Mettait-elle de la vanité à ces petits triomphes que quelques femmes recherchent ? Il est des choses qu'un père ne peut demander ; arracher de force des sentiments intimes, c'est impossible ; il fallait attendre ; mais j'attendais en vain.

Cette privation qui m'était si pénible, l'était-elle à ma fille ? s'était-elle aperçue que la même intimité n'existait plus entre nous ? Attendait-elle d'être à la campagne pour me parler ? Aurait-elle quelque chose à me confier ? la retrouverai-je telle qu'elle était en quittant Vully ? Du reste, elle était aussi amicale, aussi attentive pour moi qu'avant ; c'était une nuance imperceptible pour tout autre que pour un père ; mais elle, toujours si discrète, ne paraissait pas s'apercevoir que nos dépenses à Lausanne dépassaient nos revenus, elle n'en parlait pas ; les plaisirs du monde le lui faisaient-ils oublier ?

Lorsque nous revînmes de chez Mme Linday, on me remit cette lettre.

Monsieur,

J'ai appris, seulement il y a deux jours, la démarche que mon oncle a faite auprès de vous, complètement à mon insu. J'ai éprouvé un vif chagrin en lisant cette correspondance entamée d'une manière absolument opposée à celle que j'aurais désirée. Permettez-moi, monsieur, de venir vous en présenter mes excuses sincères. — Mon oncle avait deviné mes sentiments, je n'avais pas pensé à les lui cacher; le reste lui appartient, j'y suis entièrement étranger, je l'ai ignoré long-temps ; de ma part une pareille démarche eût été inexcusable.

Je pars cette nuit pour Munich, je ne reviendrai pas de plusieurs mois ; mais il m'aurait été impossible de rester sous l'impression défavorable que vous devez avoir conservée de cette pénible affaire. Puis-je espérer, monsieur, que vous l'oublierez ? voilà tout ce que

je dois demander ; ce n'est pas dans ce moment que je me hasarderai à parler des vœux que je formais, mais que rien ne m'autorisait à avouer, et qui ont été si tristement compromis.

—« Eh bien ! » dis-je à Adélaïde après avoir achevé la lecture de cette lettre.

— « Eh bien ! mon père, je vois que le pauvre Gustave est innocent des demandes de son oncle, je l'avais toujours cru ; il faudra lui répondre que le mal n'est pas si grand, et qu'il ne doit pas se tourmenter d'une affaire a laquelle nous ne pensons plus depuis longtemps. »

— « Voilà tout ? »

— « Absolument tout. »

— « Cette lettre ne change rien à ta détermination ? »

— « Absolument rien. »

— « Maintenant il n'est plus question d'argent. »

— « J'ai toujours pensé que M. de Lénans n'y tenait point. »

— « Adélaïde, lui dis-je enfin avec vivacité,

je ne puis te comprendre; que veux-tu? que prétends-tu? Est-ce un jeu pour toi de chercher à captiver les sentiments de ceux qui t'entourent. Aurais-tu pris la manie de quelques femmes qui se plaisent dans ces petits triomphes de vanité? C'est un triste défaut que la coquetterie. C'est l'indice d'un cœur peu généreux. O, ma fille, j'aurais mieux attendu de toi! »

Adélaïde, interdite de ce reproche, rougit. « Pour la première fois, mon père, dit-elle avec douceur, vous me jugez sévèrement. »

— « Crains-tu de t'engager et de perdre ta liberté? Explique-moi ce que tu veux, ce que tu penses. Parle une fois avec franchise à ton père. »

— « Vous ne me l'avez jamais demandé, répondit-elle d'une voix émue, je vous aurais tout dit. »

— « Eh bien! parle, je t'écoute. Non, je ne puis croire que mon Adélaïde, avec sa manière simple et son cœur bienveillant, eût déjà pu prendre l'esprit d'une femme mondaine. J'aurais été le premier trompé. As-tu formé le

projet de ne jamais te marier? Veux-tu attendre encore? »

— « Non, mon père, je n'ai point pris de semblables résolutions. »

— « Est-il un homme que tu préfères, puisque je te vois si décidée à écarter un parti qui semble réunir tous les avantages. »

— « M. de Lénans est sans doute fort aimable, et cependant je ne puis l'épouser. »

— « Est-il, je te le demande, quelqu'un que tu préfères? »

Elle ne répondit pas. — Je répétai ma question.

Elle fit alors un signe de tête affirmatif.

— « C'est donc quelqu'un que tu crains de nommer? »

— « Non, je ne le crains point, je vous le dirai. »

— « Ce n'est pas Gustave, ce n'est pas Albert Guirand, ce n'est pas M. de Brandis que tu as bien oublié. »

— « Mon père, s'écria-t-elle avec vivacité, comment savez-vous que je l'ai oublié?

— « M. de Brandis ? » dis-je avec surprise.

— « Je ne l'ai point oublié ; je me suis toujours crue engagée avec lui, et j'ai pensé que jamais je n'en épouserais un autre. »

— « Adélaïde, Adélaïde, tu m'as trompé. »

— « Non, mon père, je ne vous ai pas trompé, me voici pour tout vous expliquer, depuis long-temps je le désire. »

— « Mais, ma chère enfant, pourquoi me l'avoir caché ? »

Alors, se rapprochant de moi, elle passa son bras autour de mon cou et pencha son visage contre le mien. — « J'ai eu tort peut-être, me dit-elle avec tendresse, pardonnez-moi, il me tardait de vous tout dire ; ma conduite a pu quelquefois vous étonner. »

— « Mais pourquoi donc me l'avoir caché ? »

— « Vous avez pu croire que je ne pensais plus à M. de Brandis, mais cela n'était pas ; pourquoi vous reparler d'une affaire qui vous avait attristé ? Je vous ai vu blessé de sa conduite, je l'ai peut-être mieux comprise que vous. »

— « Je l'avoue, mon amour-propre de père avait été cruellement froissé. »

— « Votre tendresse vous a fait croire qu'il avait eu des torts envers moi, tandis que c'est lui peut-être qui pourrait se plaindre. D'ailleurs il avait raison, j'étais trop jeune alors, je ne connaissais pas le monde, je ne me connaissais pas bien moi-même. Quand vous m'avez proposé de me conduire à Lausanne, j'ai accepté avec empressement; j'y ai vu un moyen de m'assurer de ce que j'éprouvais pour lui. »

» Le sacrifice que m'a fait M. de Brandis m'a attaché à lui; oui, c'était un sacrifice qu'il voulait me faire, qu'il m'a fait. Vous ne l'avez pas jugé ainsi; relisez ses lettres et vous verrez qu'il est resté le même. Ce n'était pas comme simple divertissement que j'ai recherché le monde, c'était une épreuve qui m'était nécessaire, maintenant elle est complète; j'ai vu des hommes plus jeunes, plus brillants que M. de Brandis, ils n'ont rien changé à mon sentiment pour lui, je ne me croyais plus libre. Il m'aime encore; s'il le veut, je suis à lui. »

— « Quelquefois, dis-je, la pensée de tout cela s'est présentée à mon esprit, mais elle se dissipait en te voyant si gaie dans la société; je m'étonnais moi-même de l'entrain que tu y portais. »

— « Je m'y laissais aller, sûre qu'elle ne m'entraînerait pas trop loin. Ces petits incidents de la société qui m'amusaient étaient oubliés le lendemain. Souvent même ces belles fêtes m'attristaient; je pensais à M. de Brandis, errant, malheureux, croyant que je l'avais oublié, pensant sans doute que j'avais été légère, inconséquente. Quelquefois cette idée m'a fait verser des larmes dont personne ne se doutait. »

« M. de Brandis, continua-t-elle avec vivacité, est mal de figure; on s'étonnera de ma préférence; que m'importe, qu'importe l'extérieur lorsqu'on n'y fait plus attention, lorsqu'on ne pense qu'à ce cœur si bon, si sensible, toujours souffrant, et que moi-même j'ai rendu malheureux. »

— « Ses malheurs ne viennent pas de toi seulement. »

— « J'ai eu des torts avec lui. »

— « Des torts ! toi, ma fille, des torts ! »

— « Vous me les avez reprochés ; je les ai depuis bien expiés. J'avais une volonté trop forte ; je me croyais le droit, le pouvoir de le former à mon gré ; j'ai abusé de mon influence ; je me suis roidi contre son désir bien prononcé. Il a dû me mal juger, j'ai déchiré son cœur. »

— « Il n'a pas pu me comprendre. Du moment que j'ai connu M. de Brandis, j'ai senti pour lui beaucoup d'intérêt ; j'ai eu le vif désir de faire ce que je pourrais pour le rendre heureux. C'était d'abord le rêve d'une jeune fille ; cependant cette idée m'a occupée et a pris de la consistance. Le château de Brandis, tout ce qui y tenait avait du charme pour moi ; j'y revenais avec plaisir, j'y pensais souvent. Mais ce n'est que depuis que M. de Brandis lui-même a renoncé à moi, depuis que tout semblait fini entre nous, que j'ai senti la force du sentiment qui m'attachait à lui. Il y a un an et demi depuis lors, et ce sentiment n'a point changé. Peut-être ce caractère si différent des

autres, cette position si nouvelle, ont-ils eu de l'influence. On dira que je suis extraordinaire, romanesque ; qu'importe. »

J'écoutais ma fille avec étonnement, et presque avec admiration ; je la retrouvais telle que je l'avais jugée autrefois, bonne, sensible, avec des sentiments très-prononcés et un peu d'exaltation ; mais combien je préférais cette vivacité à la sécheresse et à la froideur de cœur ! Mòi qui l'avais accusée de légèreté !

— « Je pourrai lui dire, ajouta-t-elle, que j'ai connu le monde qu'il redoutait ; il ne se défiera plus de moi, maintenant. Se dévouer à un homme malheureux, être tout pour lui, pour celui qui se croit abandonné, lui apporter le bonheur dont il n'a jamais joui ; comprenez, mon père, quel beau sort ; n'est-ce pas une bénédiction de la Providence ? Maintenant vous savez tout, » et elle m'embrassa les larmes aux yeux. « Pardonnez-moi d'avoir pris cette détermination sans vous en parler ; je ne me connaissais pas moi-même, et je ne savais pas où cette épreuve me mènerait. »

— « Chère enfant, dis-je, je ne puis plus me plaindre d'ignorer tes sentiments, car M. de Brandis n'était pas le seul malheureux; je t'avais perdue, et je te retrouve. Je penserai à tout ce que tu m'as dit; pour le moment, c'est assez; il est fort tard, il faut se séparer. Regarde. »

Nous avions causé si long-temps, et avec tant d'animation, que le jour avait paru sans que nous nous en fussions aperçu; un rayon de soleil pénétrait dans la chambre et faisait pâlir les lumières; il éclairait ma fille vêtue encore des habits de cette fête qui était si loin de nous. Elle ne put s'empêcher de sourire en se voyant dans la glace, ainsi surprise par les rayons brillants du matin.

J'ai passé quelques heures à réfléchir. — « Ma chère amie, ai-je dit à Adélaïde en la rejoignant, il y a un seul parti à prendre; il faut nous expliquer avec M. de Brandis lui-même; partons pour Paris. »

— « Je voulais vous le proposer, mon père. »

Et, sans perdre de temps en hésitations, nous avons tout préparé pour le voyage; il y a beaucoup de choses à faire; il faut se procurer une voiture, des passeports. Demain, nous partons pour Vully. C'est au milieu des malles et de mille affaires qu'Adélaïde a reçu ce billet de Mlle Louise.

« Ma chère Adélaïde,

» J'ai pris froid sur le lac; je suis enrhumée; je n'ai pas pu, à mon grand regret, vous aller voir; ne me grondez pas; maman me défend de sortir. Venez donc, car j'ai besoin de parler de cette charmante fête à laquelle je n'ai cessé de penser. J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre. Mme Linday a été si contente du succès de sa soirée, qu'elle pense à en donner une seconde dans quelques jours. Ainsi les plaisirs de l'hiver ne sont pas encore finis.

» Ah! les fêtes champêtres, voilà ce que j'aime. Quand partez-vous pour Vully? Nous

pensons aussi à Lénans. Quel plaisir de retrouver la campagne, les prairies et les fleurs! Nous nous verrons souvent et nous aurons bien des choses à dire sur ce qui s'est passé cet hiver. Si vous ne pouvez pas venir, j'espère arracher à ma mère la permission d'aller passer la soirée avec vous. »

Adélaïde a promis à son amie d'aller la voir, lui défendant expressément de sortir de chez elle.

Vully.

Ce matin, nous avions fait déjà quelques tours de roue en sortant de Lausanne, lorsqu'un domestique, hors d'haleine, a jeté dans la voiture cette lettre de M[lle] Mathilde de Gourmelle.

« Chère Adélaïde, vous partez sans que j'aie pu vous faire mes adieux! Quelle détermination précipitée! Vous irez, dit-on, peut-être à Paris; sont-ce les affaires de monsieur

votre père qui l'y conduisent? Est-ce une course de plaisir? Louise n'a point su me le dire. Hier, je suis rentrée fort tard; elle m'avait attendue pour m'annoncer votre départ; je suis désolée de ne pas vous avoir vue encore une fois; je suis bien plus désappointée que vous ne le croyez; j'avais une affaire sérieuse à traiter avec vous, une confidence dont je me serais mieux tirée de vive voix que par écrit; cependant je n'ai plus que ce moyen, et je vais passer une partie de la nuit à vous l'expliquer.

» Il s'agit de mon pauvre frère; il est parti bien triste, lui ordinairement si gai; il n'a pu résister à aller avant-hier au bal pour vous voir encore une fois, mais il n'a pas osé vous adresser un seul mot; il avait écrit à monsieur votre père pour lui dire le vif chagrin qu'il avait de la manière dont les choses s'étaient passées; il en est bien innocent, et il n'en savait pas un mot, je puis vous l'assurer. Il faut que je vous raconte comment il a fait cette triste découverte.

» Deux ou trois jours avant son départ, mon oncle le pressait de renoncer au service et de se marier. Il répondit qu'une seule personne était capable de lui faire prendre cette résolution. Mon oncle, sans s'arrêter aux paroles de Gustave, dit quelques noms. Mon frère répéta que vous seule, chère amie, réunissiez toutes les qualités nécessaires à son bonheur, et qu'il ne voulait entendre parler d'aucune autre.

» A ces mots, mon oncle a branlé la tête. — « Mon cher ami, lui a-t-il dit, il faut chasser cette idée de ton esprit. » — « Comment? aurait-elle quelque engagement? savez-vous quelque chose? » — « Oui, je sais à quoi m'en tenir. — « Mais enfin. » — « Il n'y a pas de fortune; je le sais d'une source sûre; j'ai sondé le terrain sans t'en avoir parlé. » — « Mais la fortune, la fortune, que fait-elle? Comment, mon oncle, avoir pu me mettre en avant sans m'en avoir parlé! Je veux tout savoir. Que s'est-il passé? » — « J'avais bien calculé; les jeunes gens mettent dans les af-

faires de ce genre un feu, une passion qui les rendent absolument incapables de les traiter eux-mêmes. Où en serions-nous, si je t'eusse laissé agir sans les préliminaires convenables?» On lui montra la copie de la lettre à monsieur votre père, et la réponse qu'il avait faite.

» Mon frère les lut, pâle et consterné, lui qui n'avait jamais osé hasarder un mot sur ses sentiments, par l'incertitude de la manière dont ils seraient reçus. On avait réussi à lui procurer un refus que nous trouvons tout naturel, et à le placer dans la plus triste situation. Il put à peine achever cette lecture, et il quitta précipitamment la chambre, dans la crainte de laisser échapper une parole trop vive. Voilà ce qu'il m'a conté lui-même; j'ai cherché à le consoler en lui disant que vous êtes trop bonne, que vous voyiez les choses d'une manière trop relevée, pour que les gaucheries de mon pauvre oncle pussent faire sur vous un effet durable.

» Chère Adélaïde, ai-je besoin de vous dire que cet événement, long-temps l'objet de

mon désir, comblerait tous mes vœux. Je serais si sûre du bonheur de mon frère! et cependant il y a de la générosité de ma part à le dire; car c'est toujours vous, chère amie, que Gustave cite pour modèle dans les leçons qu'il a la bonté de nous faire à Louise et à moi. Je veux vous dire un trait de vous qui l'a frappé. Un jour, tout heureux, il vous conduisait à une contredanse. Vous l'arrêtâtes. — « Laissez-moi, je vous prie, dites-vous, et prenez à ma place cette jeune personne en robe rose. » — « Pourquoi donc? » — « On l'oublie; elle a l'air malheureux de ne pas danser. Je sais par expérience ce que c'est; vous m'avez tirée une fois de cette situation; elle vous devra de s'amuser ce soir. » Il refusait encore; vous l'exigeâtes; il se rappellera long-temps le sourire qui fut sa récompense; il aurait voulu en mériter d'autres. Vous le voyez, ce n'est ni de votre figure, ni de votre esprit qu'il s'occupe, c'est votre bonté qui l'a séduit. Cela ne vous donne-t-il pas bonne opinion de lui? Mais si vous aviez en-

sistible me ramène auprès de vous. Oui, je veux entendre de votre bouche mon arrêt, quel qu'il soit. Il y a une détermination à prendre. La guerre est décidée, je puis être admis dans un des corps qui partira. »

— « Il m'est impossible, lui dis-je, de vous répondre à présent, plus tard je vous écrirai. Alors je pourrai mieux m'expliquer. »

Son front se rembrunit et il insista sur sa demande.

Dans ce moment, ma fille qui ne savait pas cette visite, entra.

— « C'est le ciel qui vous amène, mademoiselle, s'écria l'impétueux jeune homme, en s'avançant vers elle. J'ai fait cent lieues pour causer dix minutes avec monsieur votre père; vous pouvez bien mieux que lui me répondre. Dites-moi, avec cette franchise que j'admire tant, ce que je puis espérer; je ne vous dérangerai pas long-temps : parlez, mademoiselle, et je pars. S'il le faut, vous n'entendrez plus parler de moi. »

Je ne reconnaissais plus Gustave, si gai, si

poli, maintenant hors de lui, jetant sur nous des regards inquiets et presque menaçants. Nous ne savions que lui dire, et nous restions l'un et l'autre dans le silence.

— « Quel empressement à me répondre ! s'écria-t-il en s'efforçant de sourire ; voilà un présage bien favorable. Mais c'est en vain que vous vous taisez, il me faut une réponse, je ne me retirerai pas sans l'avoir reçue, quelque triste qu'elle paraisse. »

— « Il me semble, monsieur, que vous allez bien loin ; cette manière si nouvelle a droit de me surprendre. »

— « Eh bien ! interrompit Adélaïde, puisque vous l'exigez impérieusement, monsieur, je parlerai. Apprenez que je ne suis pas libre, et que je ne me crois plus maîtresse de m'engager. »

— « Vous engagée ! répéta-t-il avec une expression de doute et d'ironie. Où ? avec qui ? comment ? je puis vous le demander et vous devez me le dire. Mais non, c'est une défaite, c'est une manière polie que vous ayez la bonté

donnez, monsieur, ma démarche inconsidérée; vous avez dû croire que j'étais fou, ne craignez rien, je me remettrai. Ah! dans le moment où l'on apprend qu'on a perdu le bonheur de sa vie, il est difficile de calculer ses paroles. Je ne sais pas ce que j'ai pu dire, mais je crains d'avoir eu de grands torts; oubliez-moi, je vous en conjure. » Puis, prenant la main d'Adélaïde, il la porta à ses lèvres; je vis une larme dans ses yeux; il remonta à cheval. — « Soyez heureuse comme vous le méritez, » lui cria-t-il. En vain je le priai de rester cette nuit à Vully, il ne m'écouta pas, et le bruit du galop couvrit ma voix.

Ah! M. de Brandis, que vous seriez étonné de tout ce que l'on fait pour vous! Saurez-vous le sentir et l'apprécier?

Besançon.

Nous nous sommes arrêtés à Brandis, ma fille voulait voir Marie, je le désirais aussi. Quand nous sommes arrivés, la grille était ou-

verte, mais il n'y avait personne pour nous recevoir; le château paraissait abandonné, tous les contrevents étaient fermés. Les deux dragons de bronze qui lancent de l'eau dans la cour, semblaient, avec les oiseaux qui nichent dans les armoiries de la façade, les seuls maîtres de cette silencieuse demeure. Un paon perché sur le toit, faisait entendre ses cris mélancoliques. A force d'appeler et de heurter, nous avons fait sortir de la maison de la ferme une petite fille.

— « Que voulez-vous, nous a-t-elle crié, il n'y a personne, le maître n'est plus ici; mon père et ma mère sont là-bas qui plantent des pommes de terre. » — « Mlle Marie n'habite-t-elle pas ici ? » — « Voulez-vous la voir? elle est, je pense, dans sa chambre. » La petite a poussé une porte de côté, et nous a introduits dans la maison. Le salon était ouvert, nous sommes entrés; un rayon de soleil qui pénétrait par une fente du volet formait une colonne lumineuse à travers la chambre, et venait se peindre sur la tapisserie vis-à-vis. Ma fille a

ouvert le piano, a touché quelques notes, puis l'a fermé. Elle était émue, et parcourait l'appartement avec agitation. Elle m'a pris par la main.—« Venez, m'a-t-elle dit, » et elle m'a conduit dans la bibliothèque, devant le portrait de Mme de Brandis. — « Vous souvenez-vous quand M. de Brandis nous lut une lettre de sa mère, qu'il avait trouvée dans ses papiers? elle disait qu'après elle il viendrait quelqu'un qui la remplacerait; à l'instant je désirai d'être cette personne; il y avait quelque chose de si religieux et de si tendre dans cette lettre! je l'ai copiée. Il semblait que celle qui l'avait écrite nous implorait pour ce fils qu'elle laissait sans appui sur la terre. Je crus y voir un appel. Cette idée s'est présentée, je m'y suis attachée. Il a bien fallu quelque temps croire que je m'étais trompée, mais ensuite elle est revenue. Oui, c'est une belle vie que celle qui est consacrée à le rendre heureux, à être tout pour lui. — « Souhaitez-vous voir le reste du château? nous dit notre conductrice. — « Non, non, conduisez-nous chez Marie. » Nous montâmes le grand

escalier et nous entrâmes dans un petit corridor, au fond duquel habite cette pauvre fille, seule habitante de cette demeure. — « Mademoiselle, dit brusquement la jeune paysanne en ouvrant la porte, voilà un monsieur et une dame qui veulent vous parler. » Marie était assise, lisant attentivement ; je fus frappé de l'expression sérieuse de ses traits. Le bruit la fit tressaillir, elle releva la tête. — « Un monsieur et une dame ! qui peut venir me chercher dans cette maison, où les pas des hommes ne retentissent plus, où l'on n'entend que les cris des oiseaux de la nuit, et que le souffle du vent ? M. et Mlle Jenhars ! Est-ce vous ? que voulez-vous ? qui vous amène ? Une fois vous avez habité ce château ; maintenant ce n'est plus le moment d'y venir. Pourquoi m'interrompre ? d'ailleurs, vous ici ; dans la chambre de la servante de la maison ; ce n'est pas votre place, descendez au salon.

— « Il n'est pas nécessaire, dis-je en m'asseyant à côté d'elle ; nous sommes fort bien ; d'ailleurs nous ne nous arrêterons pas long-

temps. Nous venons savoir des nouvelles de votre santé. »

— « Ma santé n'est que trop bonne, répondit-elle tristement. »

— « Nous venions aussi vous parler de M. de Brandis; nous allons à Paris, nous espérons le voir. »

— « Pourquoi désirez-vous le voir? »

— « Pensez-vous que notre visite pût lui être pénible? »

— « Qu'avez-vous à lui dire? N'est-il pas déjà assez malheureux? »

— « Ma bonne Marie, dit Adélaïde, ne vous rappelez-vous plus ce qui s'est passé? vous savez que ce n'est pas moi qui ai voulu qu'il fût malheureux. »

— « Tout le monde l'abandonne, s'écria la pauvre fille avec véhémence; maintenant il erre sur la terre; il est peut-être malade, et ce n'est pas moi qui le soignerai. Quel coup a frappé cette noble famille, dont le dernier rejeton est condamné à l'exil? »

— « Mais moi, Marie, je ne l'ai pas abandonné, je ne l'ai pas oublié. »

— « Avez-vous été bonne pour lui? répondit-elle en fixant sur ma fille un regard sévère ; ne l'avez-vous point trompé? Son éloignement, n'est-ce pas vous qui en êtes la cause? Oui, il était heureux quand vous viviez ici, il souriait quand il vous voyait; ses regards étaient toujours tournés sur vos beaux yeux. Comment tout cela a-t-il changé? Que lui avez-vous fait? Comment, après vous avoir connue, est-il devenu plus malheureux qu'avant? Mais, que dis-je? ce n'est pas vous qui en êtes la cause, c'est moi seule qui suis coupable. O! nuit horrible, dans laquelle j'oubliai tous mes devoirs! il y a maintenant trente ans; je vois encore le château dans la joie; je crois quelquefois entendre cette affreuse musique; je l'entendais quand je vis le lit de ce pauvre enfant.... »

— « Je vous assure, dit Adélaïde qui voulait la tirer de ses sombres pensées, que je n'ai point trompé M. de Brandis, je l'aime et je vous aime aussi, Marie, parce que vous lui êtes attachée. »

— « Vous l'aimez et vous avez raison. Qui

est-ce qui l'a connu et qui peut ne le pas aimer? Vous aimez celui qui ne se croit aimé de personne. Dites-le-lui pour qu'il le croie. »

— « Nous allons à Paris le chercher, nous le ramènerons.

— « Vous le ramènerez! vous le croyez! je donnerais ma vie pour le revoir; que dis-je? ma vie est peu de chose, mais je prierai Dieu et ses saints de vous couvrir de bénédictions. Oui, c'est vous seule qui aurez ce pouvoir, il vous écoutera. Vous, jeune et charmante, ne l'avez-vous pas soigné dans sa maladie; c'est vous qui l'avez sauvé; seriez-vous un ange descendu du ciel?

— « Croyez-vous qu'il pense encore à moi? »

Marie jeta alors sur Adélaïde un de ces regards sérieux qu'elle a souvent. — « S'il pense à vous! Il ne s'est pas écoulé une heure sans qu'il ait pensé à vous. Et qui ne vous aimerait pas? Y avait-il une seule personne dans le château qui ne vous regrettât? qui ne dît du bien de vous? Au reste, vous allez voir. » Elle

se leva, tira de son sein une clef, ouvrit une petite cassette placée sur sa commode, au pied d'un crucifix. Elle en sortit une lettre. — « Tenez, je l'ai reçue il y a quinze jours, lisez, car je ne puis plus la lire moi-même. »

Ma chère Marie,

Tu apprendras avec plaisir que je ne suis plus si éloigné de toi ; me voici à Paris ; je ne puis penser encore à aller à Brandis ; il y a là des souvenirs trop vifs pour moi. Un jour, sans doute, j'y reviendrai pour ne plus le quitter ; c'est là que ma mère, ta bonne maîtresse, a vécu, et je veux aussi finir ma vie là où elle a passé ses derniers jours avec moi ; nous parlerons ensemble d'elle et de notre chère Amélie.

J'espère que tu soignes ta santé par affection pour moi ; je me porte fort bien, ainsi ne te livre pas à des inquiétudes qui ne sont pas fondées. J'ai encore de mauvais moments, Dieu en amènera de meilleurs. Il me semble

quelquefois que j'ai été la cause de mon malheur ; cette idée me préoccupe trop ; je pense toujours à ce qui s'est passé. J'ai tort, tout est fini. J'ai agi comme j'ai cru que mon devoir l'ordonnait. Mais souvent le sentiment de mon isolement m'effraie. Pourquoi tout le monde m'a-t-il abandonné ? Pourquoi ceux que j'aimais le mieux sont-ils devenus pour moi des étrangers ? Pourquoi cette réprobation universelle ? Serait-ce ma propre faute, mon esprit est-il aussi mal fait que mon corps ? Bonne Marie, je sens que je t'afflige, mais je n'ai que toi avec qui je puisse causer de certains sujets; j'ai besoin de te dire un mot de ce qui m'occupe continuellement, car pour toi, je sais que tu ne m'oublieras pas, et que je te retrouverai toujours.

J'ai reçu en Angleterre une lettre de M. Jenhars, mais depuis lors je ne sais rien de cette angélique personne; si tu pouvais apprendre... Il est une chose qu'il faut que je sache ; est-elle mariée ? crois-tu qu'elle se marie bientôt ?

La lecture fut interrompue par les pleurs de Marie. Elle avait, lorsque nous étions arrivés, quelque chose d'égaré dans le regard; mais en entendant cette lettre, ses yeux se remplirent de larmes; bientôt ses sanglots la suffoquèrent. Adélaïde s'approcha pour la soutenir; la pauvre fille, penchant sa tête sur elle, donna un libre cours à ses sanglots. Dans ce moment, nous entendîmes une femme qui montait précipitamment les escaliers en grondant la petite fille qui nous avait fait entrer. — « Pourquoi venir ici? dit-elle vivement; le médecin l'a défendu. Ah! M. Jenhars, pardon, je ne vous reconnaissais pas d'abord. Il m'est impossible, voyez-vous, d'être toujours à la garder; je l'avais quittée un moment. » — « Elle est donc malade? » lui dis-je à voix basse, tandis qu'Adélaïde conduisait Marie auprès de la fenêtre. — « Son état varie; quelquefois elle est assez tranquille, d'autres fois elle est agitée, et ensuite si abattue, qu'elle veut être seule et qu'elle ne parle à personne. Le médecin recommande qu'on évite de lui donner de l'émo-

tion. Mais je vois qu'elle a pleuré, cela lui fera du bien, car c'est toujours ainsi que ses crises finissent. »

Nous engageâmes Marie à venir se promener; nous nous assîmes sur le banc de l'avenue; elle parlait peu, mais elle était calme et paraissait avoir du plaisir à être avec nous.— « Ne me quittez pas, » disait-elle à ma fille, lorsque je voulais partir, et elle la retenait en passant son bras autour du sien. La campagne était animée; on voyait au pied de la colline des charrues en mouvement, et on entendait les cris des conducteurs. Le château seul avait un aspect mélancolique au milieu de cette riante contrée. Marie ne consentit à se séparer de nous qu'après nous avoir servi une collation de confitures et de sirops, que par une habitude de quarante ans elle continue à fabriquer, quoiqu'il n'y ait personne à qui elle puisse les offrir. Nous montâmes enfin en voiture. Adélaïde resta long-temps la tête à la portière, les yeux fixés sur ces sombres tours qui disparurent enfin dans les vapeurs du soir.

Paris.

Nous sommes arrivés avant-hier. M. de Brandis est à la campagne pour deux jours; mais j'ai vu Jean qui viendra nous avertir dès que son maître sera arrivé; nous attendons ce moment avec émotion. Adélaïde n'a pas voulu voir Paris; le soir seulement nous allons nous promener sur les Boulevards ou aux Tuileries.

5 mai.

Ce matin Jean est venu nous annoncer que son maître était arrivé. Je lui avais dit que nous désirions le voir seul, et sans qu'il fût prévenu de notre visite. On a choisi sept heures, M. de Brandis sortant rarement le soir de chez lui. A six heures et demie, nous sommes montés en voiture, Adélaïde et moi, non sans battement de cœur; en partant elle m'a serré la main; mais en route nous n'avons pas dit un mot; à la lueur des réverbères, des

voitures qui croisaient sans cesse la nôtre, je regardais ma fille; elle était un peu pâle, mais calme. On arrête devant une grande porte cochère. Jean, à son poste, m'indique d'un signe de tête que tout va comme nous le désirons. Adélaïde appuie, pour monter, son bras sur le mien; je le sentais trembler. — « Arrêtons-nous un instant, » me dit-elle au haut de l'escalier; puis nous entrons; nous traversons une antichambre. Jean pousse une porte. — « M. et Mlle Jenhars, » s'écrie-t-il.

M. de Brandis était assis devant son bureau; il tressaille et se lève en nous considérant avec étonnement. En retrouvant cette figure si bien connue, ce regard si doux, si mélancolique, je me sentis entraîné vers lui, et j'aurais voulu lui témoigner mon sentiment autrement que par l'accueil froid et le silence qui suivirent notre arrivée. Il rougissait et pâlissait tour à tour, il avançait des chaises avec trouble, nous priant de nous asseoir. Il y eut cependant un moment de conversation; nous parlâmes de notre voyage à Paris, de notre désir de le voir, de

notre visite à Brandis ; c'est-à-dire je parlais, Adélaïde ne disait rien, lui répondait à peine. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que je me levai. — « Monsieur, lui dis-je, ma fille désire vous parler ; je vous laisse seul avec elle. » Il nous regardait de l'air d'un homme qui demande grâce ; mais, sans lui laisser le temps de faire des questions, je sortis, et je trouvai Jean qui me conduisit dans une chambre au fond du corridor.

Je puis maintenant me rappeler la singulière demi-heure que j'ai passée là, dans une agitation qui allait en croissant. Les soins de Jean me fatiguaient. Il veillait avec un soin minutieux à ce que rien ne me manquât. — « Voilà, dit-il, les papiers, si monsieur a envie de lire. Je vais rallumer le feu ; » puis il soufflait lentement, méthodiquement ; il ranima la lampe. J'étais impatient qu'il sortît. — « Monsieur, dit-il, trouvera du bois à côté de la cheminée. » Puis, près de partir : — « Si monsieur a besoin de quelque chose, je suis là derrière. » Il rouvrit la porte. — « La cheminée fume quelque-

fois, il suffit d'entr'ouvrir la fenêtre un instant. » — Quand je fus seul, je ne me trouvai pas plus calme. Je me promenais à grands pas, cherchant à me distraire ; je me mis à regarder les gravures pendues à la paroi ; bientôt il me sembla les avoir vues cent fois ; ces grandes figures noires m'importunaient. J'ouvris la fenêtre dans l'espérance que le mouvement des rues m'occuperait un moment, mais inutilement, je ne pouvais me fixer. — « J'ai entendu monsieur ouvrir la fenêtre, dit Jean qui rentrait ; fumerait-il dans la chambre ? » — « Non, le feu était seulement un peu fort. » — « Je puis l'éteindre, si vous trouvez qu'il fasse trop chaud. » — « Maintenant tout va bien comme cela. » Alors je voulus essayer de lire ; je pris la gazette : Hier, l'impératrice a honoré de sa présence..... Que m'importe ! Le feuilleton : Débuts de Mlle Mantes. Eh ! que me font et Mlle Mantes et l'impératrice, tandis que le sort de ma fille se décide à côté de moi. Rien ne parvenait dans la chambre ; si j'avais pu seulement saisir quelques mots. Alors je me

représentai Adélaïde seule avec M. de Brandis dans une situation si extraordinaire. Avant de la conduire à Paris, j'avais beaucoup réfléchi ; je croyais m'être décidé sagement ; maintenant je craignais d'avoir placé ma fille dans une fausse position. Etait-ce réellement une démarche convenable à son âge, à sa situation ? M. de Brandis lui-même n'en serait-il point surpris ? Nous n'avions pensé qu'au bonheur qu'il éprouverait en apprenant..... Mais si.... les idées cheminent bien vite dans un moment d'attente. Et c'était moi qui avais conseillé tout cela. Aurais-je pour la seconde fois compromis le bonheur d'Adélaïde? Le temps s'écoulait, personne ne venait. — « Mon Dieu, m'écriai-je, nous sommes de pauvres et de faibles créatures ; conduits des aveugles qui ne savent pas la route qu'ils doivent suivre, dispose tout pour le bonheur de mon enfant ; si ce que nous avons cru n'était pas son bien, si ce jour-ci devait être un jour fâcheux dans sa vie.... » Dans ce moment j'entends un léger bruit, la porte s'ouvre, M. de Brandis s'avance

et me serre dans ses bras, sans prononcer une parole, mais je sens ses larmes couler le long de son visage. — « Votre fille, s'écrie-t-il enfin, votre fille, et vous, monsieur, comment pourrais-je vous dire... Venez, venez, elle vous attend. »

Adélaïde était debout devant la cheminée, sa figure avait une expression angélique, elle souriait et pleurait; on voyait chez elle l'expression du bonheur à côté des larmes. Elle vint à moi, elle m'embrassa sans parler. Ah! dans ce moment je fus fier de ma fille, et je sentis combien le sort de M. de Brandis était beau. Elle se plaça entre nous deux. — « Je suis trop heureux pour parler, dit M. de Brandis. Vous deux ici! répétez-moi que ce n'est point un rêve. » Nous restâmes quelque temps dans le silence. Nous étions tous les trois si émus, que je n'ai pas une idée bien nette de ces premiers moments.

Je ne voulus pas prolonger une position si singulière. — « A demain, dit ma fille à M. de Brandis, mais vous viendrez dans notre hô-

tel. J'ai fait la première visite, c'est bien assez.

A Monsieur et à Mademoiselle Jenhars.

J'ai commencé la journée avec un sentiment inexprimable et confus. La main de plomb qui depuis long-temps pèse sur moi avait disparu, pour faire place à des idées si nouvelles, que je n'osais y croire. Celle qui ne se présentait plus que comme un être fantastique, et dont je cherchais en vain à écarter la séduisante image, est venue réellement ici, elle a voulu me parler, elle s'est placée à côté de moi; je l'ai entendue, elle était là, il y a quelques heures. Elle m'a dit des choses qui me semblaient impossibles; le doux accent de sa voix, son regard, ne démentaient point ses paroles. Je suis resté muet, interdit; à peine ai-je pu balbutier quelques mots.

Ce matin je vois que tout cela n'est point un songe, mon domestique m'assure que les deux personnes que j'aime le mieux sont venues ici, qu'elles ont fait pour moi le voyage

de Paris. Je commence seulement à comprendre ce bonheur, qui, par la manière dont il m'est arrivé, ne me laisse plus rien à désirer. Il faut bien que je cède à tant d'idées ravissantes et à un avenir qui m'effraie presque. Je m'abandonne à toutes les bontés dont Dieu veut bien me combler.

Il y a des cœurs si grands, si élevés, qu'ils ont deviné ce qui se passait en moi à travers tant de bizarreries apparentes, et malgré tout ce que j'ai fait pour gâter ma position.

Je vais bientôt entendre la confirmation de ce qui m'a été dit hier. Vous ne refuserez pas de me le répéter ; je n'ai pu en jouir complètement ; je ne pouvais pas bien le comprendre, mais ce serait trop exiger de croire que je puisse encore exprimer ce que je sens ; il faut me laisser du temps pour m'accoutumer à un changement si complet dans mon existence et à tant de bonheur.



Brandis, 2 août.

Trois mois sans avoir écrit une ligne! Un mariage! Paris à montrer à ma fille, notre arrivée ici, des émotions, bien des réflexions au milieu d'événements heureux; voilà beaucoup de choses dans un court espace de temps. Nous avons annoncé la grande nouvelle à nos amis. La réponse de Vully exprimait la plus grande surprise, les prévisions de Mme Guirand avaient été complètement déroutées. Le pasteur n'oubliait pas de parler de son fils qui s'accoutumait à l'Angleterre; le bon père calcule avec satisfaction que le quart du temps de l'absence d'Albert est déjà passé. Notre lettre à la famille Gourmelle s'est croisée avec une de Mathilde, annonçant le départ de son frère, qui venait d'être nommé capitaine, et dont le corps a été désigné pour faire la campagne.

M. de Brandis s'est fait une fête de montrer Paris à ma fille, s'efforçant de deviner ses

moindres désirs. — Attendez, monsieur le Baron, lui disais-je, pour détruire les bonnes directions que j'ai cherché à donner à Adélaïde, qu'elle soit complètement à vous; vous ferez alors ce que vous voudrez. » — « Ne savez-vous pas, me répondit-il, que ce que vous craignez est impossible. » Le mariage a été célébré sans pompe dans l'église catholique et dans le temple protestant. Avant de partir, nous avons été surprendre Mlle Dastrow dans le bel hôtel de la princesse Valinska; elle a été bien surprise de trouver son amie à Paris et mariée. La princesse nous a reçus comme d'anciens amis. Elle conserve beaucoup d'affection pour la Suisse, elle pense à y retourner l'hiver prochain, et elle a promis à Mme de Brandis de faire un séjour chez elle au printemps.

Nous étions tous impatients de retrouver une vie paisible. Cependant nous avons compris que le retour à Brandis ne pouvait se faire incognito. Jean a inventé tant de prétextes pour être envoyé en avant, qu'il a fallu

céder. Déjà au village des décharges d'artillerie ont annoncé notre arrivée. Les époux ont été complimentés par le curé et par le corps municipal. On a offert à ma fille des fleurs et une collation. Un des buts de cette réception était de nous retenir pour donner le temps d'achever les préparatifs qui se faisaient en haut. Le corps d'artillerie, par une prompte marche de flanc, s'est replié sur la colline, et nous avons vu toute la foule l'escalader à sa suite, tandis que nous gravissions la rampe qui la tourne; le postillon, que les ordonnateurs avaient mis dans leurs intérêts, ne faisait marcher ses chevaux qu'au petit pas. Tout annonçait quelque chose d'extraordinaire. Mais d'autres pensées nous occupaient, et ce n'était pas sans émotion que chacun voyait approcher le but du voyage. M. de Brandis, agité par ses souvenirs, portait des regards attendris sur Adélaïde et serrait sa main. Pour moi, je demandais à Dieu de protéger ma bien-aimée, de lui faire trouver et répandre le bonheur dans sa nouvelle demeure; je me représentais

involontairement cette entrée si sombre, ce château long-temps abandonné; je ne pouvais échapper à tant de pensées sérieuses dont cette maison me semble empreinte, et je cherchais un présage favorable dans la bande encore brillante du ciel qu'on voyait à l'horizon.

Parvenus sur une plate-forme d'où l'on retrouve la vue du château qu'on a perdue en montant, il nous est tout à coup apparu entièrement illuminé. Ses longues lignes couvertes de lampions, dessinant la masse de cette grande construction, faisaient un très-bel effet. La grille était décorée de verres de couleur et d'inscriptions en transparents.

L'entrée était vraiment imposante ; le perron était couvert d'une foule d'habitants des environs, attirés par l'illumination qui, comme un phare, annonçait au loin notre arrivée; les feux de la façade se réfléchissaient sur tant de figures pressées, et sur les masses sombres de verdure de l'avenue; et lorsque de toutes ces bouches partirent des cris de bienvenue et de bénédictions, il était impossible de n'être pas pro-

fondément ému. Nous avons été reçus par M. et Mme Dollon, qui nous attendaient devant la porte. Jean et Marie avaient inventé ce moyen de donner plus de solennité à leur fête, et le préfet et sa femme s'étaient prêtés avec une extrême complaisance à la diriger. Tandis que madame recevait ma fille avec sa grâce et son amabilité accoutumées, une femme pâle, émue et tremblante, vêtue d'une robe de soie telle qu'on la portait il y a trente ans, un gros bouquet de fleurs blanches à sa ceinture, cherchait à parvenir auprès du maître de la maison; dans son trouble elle avait peine à avancer. Enfin elle a saisi sa main. — « Monsieur Henri! s'est-elle écriée. » — » Marie, ma bonne Marie, je te cherche partout. Me voilà au milieu de vous pour ne plus vous quitter. Quel beau retour! Je suis parfaitement heureux. » La pauvre fille ne pouvait pas dire un seul mot. Son maître l'a conduite dans le salon, elle s'est jetée à ses genoux, elle serrait convulsivement sa main. M. de Brandis l'a faite asseoir entre lui et sa femme. — « Que Dieu, s'est-elle écriée,

me retire du monde, maintenant que je vous ai vu content. » — « Ma bonne amie, ce n'est pas le moment de le demander. Nous avons besoin de toi; ta maîtressse compte sur toi, car ma chère Adélaïde t'a choisie pour sa femme de chambre, elle n'en veut pas d'autre. » — » Ah ! si madame la baronne, si mademoiselle Amélie pouvaient voir ce que Dieu a enfin accordé à mes prières. »

L'émotion de notre arrivée eut été trop forte pour Marie, si elle n'eût été forcée d'occuper son activité par les préparatifs de la réception ; elle y avait travaillé nuit et jour ; mais au grand moment, tout autre idée que celle de son maître revenant à Brandis, avait disparu pour elle.

Un accueil moins brillant aurait été plus dans les dispositions des propriétaires, mais il avait l'avantage de changer l'aspect du château ; pour moi, je jouissais d'y voir tant de mouvement ; comme on sait gré à une physionomie habituellement sérieuse de se laisser aller à l'expression de la gaieté. Le bruit et l'agitation ont duré une partie de la nuit. On a servi des ra-



fraîchissements à tous ceux qui étaient venus. Jean a ouvert la cave avec beaucoup moins de parcimonie qu'il le fit lors de la visite des révolutionnaires.

Vully.

Je veux ajouter une page à ce journal. Lors du mariage de ma fille, M. de Brandis fit une une seule demande : que je lui promisse de ne jamais les quitter ; je me gardai de souscrire à cet engagement, ayant pris une détermination contraire. En effet, peu après notre arrivée, je déclarai aux maîtres de la maison que j'allais partir pour Vully, où ma présence était nécessaire. Cette décision excita leur surprise et leur mécontentement; ils firent tout ce qu'ils purent, M. de Brandis surtout, pour m'en détourner, mais inutilement ; mon parti était pris. — « Voilà, monsieur, me dit-il, la première fois que vous me faites de la peine. » Mais il se tut devant l'expression bien prononcée de ma volonté..

Quelques instants après que je fus remonté dans ma chambre, ma fille entra; elle prit une chaise, la rapprocha de la mienne, entourant mes mains dans les siennes, et fixant sur moi ses yeux caressants. — « Mon père, me dit-elle, vous a-t-on fait quelques chagrins ici ? »

— « Nullement, mon enfant. »

— « Vous avez parlé d'affaires que vous aviez à Vully, je sais qu'il n'en est rien, vous avez donc d'autres motifs? »

— « A mon âge, on a besoin de se trouver chez soi. Est-il étonnant qu'après une si longue absence j'aie ce désir. »

— « Mais vous reviendrez? »

— « Je te le promets. »

— « Quand ? dans quinze jours, un mois ? »

— « Je ne puis pas fixer le temps. »

— « Dans deux mois au plus. »

— « Il ne m'est pas possible de le dire maintenant. »

— « Mais quels motifs avez-vous donc pour cette brusque séparation ? Vous ne refuserez pas de le dire à votre fille. »

Je sais qu'il est impossible de résister à Adélaïde lorsqu'elle veut absolument quelque chose. — « Je te le dirai, et j'ajouterai que ma détermination est irrévocable. Tu as maintenant de nouveaux devoirs à remplir; tes premières affections appartiennent à ton mari; dans ce moment qui doit décider du reste de ta vie, tout intermédiaire, quel qu'il soit, peut être fâcheux; j'y ai bien réfléchi, je te l'assure; il vaut mieux que je m'éloigne pour quelque temps au moins. Mon intention n'est pas de t'affliger, chère enfant. »

— « Comment voulez-vous que je ne sois pas affligée d'une détermination dont je n'avais pas la moindre idée; vous la méditiez en silence et comme une trahison. J'avais toujours pensé, mon mari espérait aussi que nous ne nous quitterions jamais. Il me semblait que je pouvais en même temps m'occuper du bonheur des deux personnes que j'aime le mieux. Mon père, mon cher père, puis-je vous voir partir ainsi sans un vif chagrin? le sentiment de votre isolement me suivra partout. Est-il naturel, est-il

convenable que vous vous sépariez de votre fille ? Est-ce ainsi que je reconnais votre constante sollicitude? vous avez tout calculé pour moi ; vous m'avez sacrifié vos goûts ; vos habitudes, et au moment où je pourrais faire enfin quelque chose pour mon père, il s'éloigne de moi. »

— « C'est sans doute un sacrifice, mais il faut savoir en faire. Le sentiment de ton bonheur, du bonheur qu'on peut espérer sur cette terre, unie à un homme d'une ame élevée, me suffira ; que dis-je? il rendra mon existence délicieuse. Ce sera l'objet de constantes actions de grâces que je rendrai à Dieu. Sois heureuse, ma chère Adélaïde, je ne te demande pas autre chose. Ai-je besoin d'ajouter que tu as été une bonne et aimable fille, telle que j'aurais pu la désirer, et reçois ici la bénédiction que j'appelle sur ta tête, de celui qui nous a toujours protégés. »

Adélaïde ne répondit pas, ses yeux étaient baignés de larmes.

— « Dites-moi au moins combien de temps vous voulez être loin de nous.

— « Je passerai l'automne et l'hiver à Vully, Je te promets de revenir au printemps. »

— « L'hiver seul à Vully? ne feriez-vous pas mieux d'aller à Lausanne? »

— « J'irai passer quelque temps à Lausanne, si cela peut t'ôter des inquiétudes. »

Heureusement Adélaïde ne prolongea pas cette pénible conversation, comprenant qu'elle m'affligeait inutilement.

Le jour même de mon arrivée ici, j'ai eu la visite de M. et Mme Guirand. — « Nous venons, me dirent-ils, vous donner des nouvelles de Mme votre fille; nous en avons reçu une lettre; vous verrez si elle s'occupe de vous; vous lirez toutes les recommandations qu'elle nous fait pour vous soigner et vous distraire. »

— « Eh bien! mon cher voisin, ajouta la dame, vous voilà maintenant comme nous, seul et sans fille. Les pauvres parents se sacrifient toujours; ces malheureux enfants qui ont l'air

de nous aimer, ne demandent qu'à nous abandonner. Savez-vous que monsieur Albert ne veut plus maintenant quitter l'Angleterre ? »

— « C'est-à-dire, ma chère amie, qu'il demande fort respectueusement notre autorisation de prolonger son séjour plus qu'il ne l'avait cru. Je suis loin d'en être fâché, c'est un pays de fortes études, et où la théologie est poussée loin. »

— « Comme si nous manquions ici de bons prédicateurs et de livres de sermons ! Dis plutôt que la famille chez laquelle il est, et dont je ne sais pas prononcer le nom, ne peut plus s'en passer, et ne veut pas le laisser aller. Je n'étais pas inquiète qu'il ne se fît aimer dans ce pays, lui toujours si bon, même avec les domestiques, qui se servait lui-même plutôt que de déranger Suzanne. Je disais à mon mari que ce serait drôle qu'il nous ramenât une Anglaise. Qu'en diriez-vous, M. Jenhars? vous avez bien donné votre Adélaïde à un étranger. Je vous avoue que je n'en étais pas trop contente. »

M. Guirand aussi ne m'a pas caché combien il était étonné que j'eusse consenti à marier ma fille à un homme d'une communion différente; j'ai raconté à nos amis toute notre histoire, elle les a fort intéressés, et ils ont fini par me comprendre.

J'éprouve ici une foule de sentiments opposés. Repos, calme, sécurité sur l'avenir; je jouis de me retrouver dans cette paisible habitation et de reprendre mes habitudes. Cependant je dois avouer que j'ai eu le cœur froissé en pensant que cette maison ne serait plus la demeure habituelle d'Adélaïde, en voyant sa chambre vide, son établissement de travail abandonné. Voilà donc cette vie si douce terminée; voilà nos plans d'avenir changés. Ma fille reviendra peut-être quelquefois à Vully passer quelques jours, en courant; mais maintenant sa place n'est plus ici. Je fais de longues promenades; je vais chercher de beaux points de vue; je récapitule mon existence agitée; je pense à la manière dont la Providence nous a dirigés. La vie s'avance. Ai-je trop de

temps à consacrer à la réflexion et aux pensées religieuses, à me préparer à cette existence future qui devrait être notre seul but, et dont nous nous laissons si facilement distraire?

15 novembre.

Ce matin je vois entrer tout à coup Adélaïde qui se jette à mon cou. En entendant cette voix qui retentit si délicieusement au fond de mon cœur, j'ai éprouvé un sentiment de bonheur qu'il m'est impossible de rendre. Nous restons dans les bras l'un de l'autre. — « Adélaïde, qui est-ce qui t'amène? Faites-vous un voyage et venez-vous me voir en passant? » — « Nous ne faisons pas de voyage, nous venons mon mari et moi passer deux mois ici. »

— « Deux mois, petite, et qui t'a invité?

— « Personne, je me serais même gardée de vous le dire, vous y auriez mis peut-être quelque obstacle. »

— « As-tu bien fait de le demander à ton mari? »



— « Je ne le lui ai pas demandé, c'est lui qui me l'a proposé. Il fut très-malheureux de votre brusque départ, dont il ne comprenait pas le motif; alors je lui racontai toute notre conversation. Quelques personnes à voir, bien des choses à faire, nous ont occupés pendant deux mois. Il y a trois jours qu'il me dit : Allons surprendre monsieur votre père. Je vous assure que je fis quelques objections. — « Je vous le demande pour moi, répondit-il. J'ai conservé un souvenir charmant de Vully. Pendant mon exil, il était au-dessus de mes forces de ne pas vous suivre dans cette maison; y vivre un jour avec vous et votre bon père, c'était un bonheur auquel je ne devais plus prétendre. Partons, je veux y revoir Mlle Adélaïde Jenhars, et tout ce qui l'intéresse. »

— « Les jours ont passé bien rapidement, m'a dit M. de Brandis, depuis cette belle soirée où je rentrais avec vous dans la demeure de ma famille. Ah! monsieur, combien de pensées m'agitaient en approchant du lieu où j'ai éprouvé tant d'impressions différentes, et pour

lequel commençait une existence toute nouvelle.

— « Je partageais votre émotion; je demandais avec ardeur à Dieu que ma fille y remplît les devoirs auxquels elle était appelée. »

— « Et moi je craignais qu'Adélaïde, accoutumée à la vie facile, à l'existence douce, aux brillants points de vue de son pays, ne trouvât ces vieilles tours bien sévères. Dans ses jours de prospérités, le château était un lieu de réunion pour toute la province ; le temps a fait disparaître une partie de ceux qui s'y réunissaient ; le peu de sociabilité du propriétaire actuel, avait déshabitué les autres d'y venir. Cependant j'ai retrouvé dans les environs quelques familles, dont les enfants ou les petits-enfants ont repris avec plaisir les habitudes de leurs pères, attirés par le charmant accueil de celle qui fait les honneurs de sa maison avec tant de grâces, de bonté et de simplicité ; ils s'étonnent sans doute de mon bonheur, et ils ne comprennent point comment j'ai pu mériter



une pareille compagne. Nous avons aussi le projet d'établir une ferme, pour faire connaître dans notre pays les nouveaux procédés d'agriculture. Nous venons vous demander des instructions et des modèles. Nous avons de grands projets et beaucoup de choses à faire. »

M. de Brandis nous a proposé de passer une partie de l'hiver à Lausanne, pour faire connaissance avec nos amis ; il ne craint plus le monde, il y est aimable et gai. — « Autrefois, disait-il, quand je portais dans la société ma défiance et mes sottes prétentions, j'y étais contraint, malheureux ; je revenais toujours avec de pénibles impressions. Maintenant que je me sens soutenu, que je trouve le bonheur dans ma maison et dans mon cœur, je n'ai plus qu'un orgueil, c'est celui d'être votre mari ; si cette idée me donnait trop d'assurance et d'amour-propre, vous m'en avertiriez, je vous prie. » — « Je vous le promets, a répondu ma fille en riant. »

Décembre.

M. de Brandis nous a quittés pour quelques jours; des affaires le forçaient à retourner chez lui avant notre départ de Vully.

Je voulais qu'Adélaïde l'accompagnât, il s'y est refusé, craignant pour elle la mauvaise saison. Mme de Brandis vient d'en recevoir une lettre qu'elle m'apporte; c'est en la copiant ici que je finirai ce journal.

Le chagrin que j'ai eu de me séparer de vous, chère Adélaïde, est déjà diminué par la pensée que je vous reverrai bientôt; vous ne sauriez croire combien l'idée de n'être plus seul dans le monde me donne de confiance pour l'avenir. J'aurais eu tort, il me semble, de ne pas faire cette expérience, qui me montre toute la grandeur des biens que la Providence m'a accordés, puisque, loin de vous, votre souvenir seul m'a rendu heureux. Je vous place sous la protection de Dieu qui vous a donnée à moi;

je vous sens en sûreté auprès de votre bon père ; je jouis de la pensée qu'il vous possède toute entière, et qu'il a retrouvé une intimité que je ferai tout au monde pour continuer, telle qu'elle a existé avant notre mariage.

Il est inutile de vous dire que votre image a tout embelli ici ; je suis arrivé hier au soir ; je me suis arrêté à l'entrée du bois ; le soleil, qui n'était pas encore caché par la montagne, pénétrait de côté sous les branches des sapins, et produisait un effet frappant ; je me rappelais que vous étiez venue ici ; je m'imaginais voir votre robe blanche, votre chapeau de paille, votre schall paraître et disparaître parmi ces troncs rougis, sous ces dômes sombres. Que d'images charmantes ! que de souvenirs ! que d'espérances de bonheur à venir ! Le château m'a paru beau en pensant que vous aussi en étiez la maîtresse. J'ai voulu m'enfermer dans votre chambre, j'y ai passé longtemps, occupé de douces pensées : la bonne Marie est venue m'y chercher, nous avons causé ensemble ; elle est assez bien. Vous pouvez

comprendre l'empressement des domestiques à demander de vos nouvelles ; je leur ai promis que nous serions ici au mois de mars. Je suis aussi allé à l'école ; toutes les petites filles ont quitté leurs bancs pour venir me toucher la main, en criant : — « Et madame, quand la reverrons-nous ? Comment se porte Mme de Brandis ? » Tout le monde parle de vous ; je n'ose vous répéter ce que ces braves gens disent de leur bonne et charmante maîtresse ; mais je dois reconnaître que je n'occupe plus la première place ici ; c'est madame qu'on demande, c'est à elle que chacun veut rendre compte.

Mes soirées sont solitaires ; je les abrège par le travail et en pressant les affaires ; longtemps je n'ai eu pour m'occuper que le souvenir de ma mère et de ma sœur. Ah ! le bonheur ne me les fait point oublier, et ces souvenirs me sont chers, comme lorsque j'étais seul et sans intérêt. Le temps change insensiblement en un sentiment doux et mélancolique d'amères douleurs ; c'est avec cette impression que je me suis retrouvé dans ce cimetière où j'ai

tant de fois demandé à Dieu de les rejoindre bientôt. Dans ce monde où tout passe, tout nous quitte, où nous sommes nous-mêmes entraînés rapidement, le bonheur d'avoir été une fois tendrement aimé n'est-il pas quelque chose? Cette amitié désintéressée qui nous a suivis dans toutes les situations, sur laquelle nous pouvions nous appuyer avec sécurité, n'est-elle pas encore une bénédiction de la Providence, même lorsque nous ne pouvons plus en jouir? Tant de traits d'affection qui restent gravés dans notre cœur, tant de souvenirs qui ne viennent jamais sans quelques larmes, nous élèvent auprès de ceux que nous avons perdus, là où nous espérons les rejoindre, et d'où ils font peut-être encore descendre sur nous leur sollicitude et leurs prières. Qui sait si nous ne devons pas à leur intercession de bons sentiments, une meilleure direction, plus de piété; ne leur devons-nous pas d'être moins attachés aux choses de la terre, et de voir la vie d'une manière différente? Une troisième personne est venue s'associer aux deux

femmes qui m'ont protégé, elle est venue continuer leur généreuse affection, embellir ma vie, et m'apprendre que nous nous trompons souvent dans les vœux que nous formons pour notre avenir.

Adieu; j'espère que demain, au plus tard après-demain, tout sera fini; une force irrésistible me pousse vers les bords du lac de Genève. Quel charmant retour! Il faut que je m'attache à ces vieilles murailles pour ne pas les quitter trop tôt. Elles deviendraient pour moi une prison si j'étais obligé d'y rester plus longtemps loin de vous.

FIN.








Stanford University Libraries
3 6105 023 161 180

